

MAX DU VEUZIT

La Châtaigneraie



BeQ

Max du Veuzit

La Châtaigneraie

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 261 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

La Châtaigneraie

4 avril.

Je quitte pour toujours le couvent, ce matin.

Joie, bonheur !

Les religieuses m'ont fait leurs adieux, les yeux remplis de larmes...

Yvonne du Boussu m'a dit : « Chic ! tu en as de la veine ! J'ai encore quinze mois à rester ici, moi ! »

Marthe Charmin m'a soufflé à l'oreille : « Bonne chance ! Tâche de dénicher vivement un mari et invite-moi à tes noces... »

Lucy Kabd a déclaré en m'embrassant : « Ce qu'on va s'ennuyer, ici, sans toi ! Quelle malchance, quand il en part une ! »

Enfin, Suzanne de Vouzon, ma préférée entre toutes, m'a fait ses adieux en sanglotant : « Tu m'écriras souvent, dis ?... »

J'ai promis...

Et, malgré ma joie de m'évader, cela me

faisait quelque chose de les quitter, ces quatre-là !

6 avril.

Enfin libre !

Je suis aux Tourelles, depuis hier, auprès de ma chère maman et de notre vieille bonne Félicie.

Un grand silence règne dans la maison... toujours ce même silence douloureux qui m'impressionnait tant, lorsque j'étais petite.

Nos murs cachent des larmes, des soupirs, des regrets.

Ma mère, éternellement vêtue de noir, garde, non seulement dans son cœur, mais aussi sur son visage, dans sa voix, dans ses gestes, dans ses vêtements, le deuil du mari bien-aimé qui a péri en mer, après quatre années de bonheur sans nuages, alors que, toute jeune maman, ayant à peine atteint l'âge de vingt-trois ans, tout, dans la vie, semblait répondre à ses sourires, à ses désirs...

Il y a quinze ans de cela !

Les jours, les mois, les années ont passé ; dans la grande demeure silencieuse, la gaieté n'est pas revenue...

7 avril.

J'ai pris ce matin trois grandes résolutions : secouer l'ombre du passé, réveiller la maison endormie, et, tâche plus difficile peut-être, mais certainement plus douce, faire sourire ma mère !

8 avril.

Mon nom ? Solange de Borel.

Mon âge ? Dix-huit ans.

Mon portrait ? Grande, mince et blonde. Des cheveux fous, un teint clair, des yeux bizarres... comme des noisettes.

Parfaitement, j'ai les yeux couleur de noisettes bien mûres ou de vieil or bruni. On en parlait assez, à la pension !

9 avril.

Les Tourelles, c'est le nom du petit domaine où ma mère est née.

Un parc, une maison carrée, flanquée de quatre hauts clochetons aux toits d'ardoise, un potager et un herbage, voilà les Tourelles.

Dans le parc, il y a une charmille d'où l'on découvre toute la vallée environnante. C'est mon lieu de prédilection.

Dans la maison, il y a une délicieuse petite chambre pompadour. C'est la mienne.

Et dans l'herbage prennent leurs ébats un grand cheval fougueux et une jolie jument baie qu'on attelle habituellement, mais que je vais apprendre à monter.

Voilà, pour le moment, mes trois royaumes.

11 avril.

Pris, aujourd'hui, ma première leçon d'équitation.

C'est le fils de notre ancien régisseur – car

nous avons été très riches, autrefois – qui me donne des leçons.

Il se nomme Bernard Sauvage et est âgé de quarante-cinq ans environ. C'est un ancien sergent rengagé et il émaille sa conversation de consonnes ronflantes comme des roulements de tambours.

– At... t... tention ! Vous allez t... t... tomber !

Ma mère a en lui une confiance illimitée. Comme elle ne veut pas que je sorte seule, ni que je reste sans cesse enfermée aux Tourelles, et que, d'un autre côté, elle ne peut ni ne veut me suivre, elle a demandé à Sauvage de bien vouloir m'accompagner.

Il vit seul, de quelques modestes rentes, dans une petite maison située de l'autre côté du vallon, au milieu des bois.

À l'appel de ma mère, il est accouru, tout fier, tout rayonnant de la mission de confiance qu'elle lui donnait.

Oh ! le bon regard de chien dévoué dont il m'a enveloppée quand je lui ai dit, en renouant

connaissance, par une bonne poignée de main :

– Sauvage, je suis contente de vous avoir pour compagnon de promenade : ce qu'on va en faire des excursions, tous les deux !

– Oh ! mademoiselle, c'est moi qui suis heureux... si heureux ! M^{me} de Borel ne se doute pas de tout le bonheur que ça me cause !

Le brave homme était si troublé que j'ai vu ses yeux s'emplier de larmes...

J'ai été infiniment remuée par cette silencieuse émotion.

Mon vieux Sauvage, vous ne soupçonnez pas quelle spontanée sympathie elle a éprouvée pour vous, la « petite demoiselle » à qui vous servez de moniteur...

13 avril.

Reçu ce matin une lettre très affectueuse de Suzanne qui m'annonce pompeusement que les religieuses, se conformant au progrès qui met du sport dans tout, ont attaché un professeur de gymnastique à la pension,

Ces demoiselles font « du torse ». Bravo !

Moi, je fais « du cheval ». Rebravo !

14 avril.

Ça va bien. Je commence à très bien me tenir sur Mascotte.

18 avril.

Mon professeur est émerveillé ! Il dit que je suis une écuyère accomplie et que nous ferons demain une première chevauchée hors du parc.

Comme je suis contente !

19 avril.

Ce matin, toute rouge de plaisir, j'ai quitté les Tourelles à cheval.

Ma mère, le front soucieux, m'a regardé partir. Elle craint tant que mon inexpérience ne sache retenir Mascotte au passage de quelque voiture ou de quelque bruyante auto !

– Ça va, Bernard ?

– Très bien, mademoiselle. On dirait que vous avez passé toute votre enfance à cheval.

Je suis très fière ! Pourtant, au fond, j'avoue que je ne suis qu'à moitié rassurée quand Mascotte dresse les oreilles et que je la sens frémir sous moi, prise d'un impatient besoin d'exécuter un temps de galop. La présence à ses côtés de Mylord, le cheval que monte Bernard, semble l'électriser.

– Pas trop vite, mademoiselle ! Habituez-vous d'abord à la route et aux allées et venues des voitures.

Ce n'est pas à moi que Sauvage devrait dire cela, mais à Mascotte !

25 avril.

Maintenant, nous faisons de longues randonnées à cheval. Tantôt, nous sommes allés jusqu'à Thierville, le chef-lieu de canton, soit seize kilomètres aller et retour.

Il faisait un temps délicieux ; le ciel était bleu,

les oiseaux chantaient en faisant leurs nids, les arbres pleins de fleurs, tels de gros bouquets blancs et roses, tranchaient sur la verdure délicate des feuilles d'avril. Tout était gai dans la nature que pare le renouveau... Il y eut pourtant de la mélancolie dans mon âme !

J'étais partie gaie, insouciant, comme tous les jours. À mes côtés, Sauvage manifestait la même sérénité. Mais un passé douloureux allait nous effleurer de son ombre.

Il a suffi d'un simple mot pour l'attirer et le faire revivre, car les mots s'échappent, se multiplient, deviennent des phrases, éveillent des pensées... des souvenirs qui font souffrir...

Nous avons descendu le vallon et remonté, à l'est, par une large route ombragée, à travers bois.

– C'est délicieux, par ici ! m'écriai-je. Comment nommez-vous ce coin-là, Bernard ?

Il m'a regardée, un peu surpris.

– Nous traversons la Châtaigneraie, en ce moment, mademoiselle, m'a-t-il dit simplement.

La Châtaigneraie !

Ce nom, brusquement, éveillait en moi de confus souvenirs.

– C’était la propriété de mon père, n’est-ce pas ?... ai-je demandé, un peu embarrassée de n’avoir pas reconnu ou deviné ce que, pourtant, j’aurais dû si bien connaître.

– Dame ! fit-il pour toute réponse, d’un ton un peu bourru.

Il évitait de me regarder et, comme si ce sujet lui avait déplu, il se mit à siffloter.

Je restai songeuse. Une foule de souvenirs m’assaillaient soudain, auxquels, pourtant, je n’avais guère pensé jusque-là.

– La Châtaigneraie... mon père !

Comme ces deux noms revenaient de loin à mon entendement ! Autour de moi, on ne les prononçait pour ainsi dire jamais.

Mon père ! La Châtaigneraie !

Je savais que le grand château avait appartenu à ma famille et que nous avions cessé de l’habiter

depuis la mort de mon père.

Le sujet était triste, mais déjà fort lointain. Le temps avait passé, amenant de nouvelles images à mon cerveau d'enfant... bref, une sorte d'oubli volontaire noyait d'ombre le souvenir de mon père et celui du domaine qui nous avait appartenu.

Mais la fatalité nous mène. La main du hasard se posa lourdement sur mon épaule et me fit tressaillir à ce nom presque oublié et plutôt sans saveur pour moi : *La Châtaigneraie*.

Du fond de mon enfance, toute une foule de réminiscences remontèrent soudain à la surface, faisant naître un impulsif et inattendu besoin de parler d'elles.

Ce fut plus fort que moi de me tourner vers mon compagnon et de l'interroger, sans me douter que mes questions inusitées allaient déchaîner une tempête dans mon existence jusqu'ici si calme de jeune fille douillettement élevée par une mère très bonne.

– Vous avez connu mon père, vous, Bernard ?

– Oui, fit-il laconiquement.

Comme il me regardait, presque hostile, j’ajoutai, vaguement gênée :

– Vous comprenez, à la maison, on n’en parle pas. Cela rendrait plus triste encore ma pauvre maman toujours endeuillée.

– On ne vous parle pas de votre père ? s’exclama-t-il sourdement en donnant un coup de cravache brutal à son cheval.

– Jamais, affirmai-je, toute saisie de sa violence. C’est un sujet qu’il n’est pas nécessaire d’évoquer... un sujet qui me semble presque interdit devant ma mère si mélancolique.

– Mais, Félicie ?

– Félicie ne répond pas quand on l’interroge.

– La vieille chipie ! fit-il entre ses dents.

– Oh ! vous n’aimez pas Félicie ? m’écriai-je avec surprise. C’est une brave fille, cependant !

– Oui... c’est une honnête femme... mais elle est trop dévouée à sa maîtresse : ça la rend injuste et méchante pour les autres !

– On n’est jamais trop dévoué à ceux que l’on aime, répliquai-je doucement.

– Si, quelquefois... Quand le dévouement flatte, on épouse les haines et les rancunes de ceux pour qui on l’exerce.

J’ouvris de grands yeux étonnés.

– Je ne comprends pas pourquoi vous dites cela à propos de Félicie.

Il donna un nouveau coup de cravache à son cheval.

– Je suis une vieille bête qui mérite bien le nom de Sauvage que m’a légué mon père ! Votre Félicie est une sainte ! Oubliez ce que je vous ai dit à son sujet, mademoiselle. J’aurais dû garder ma langue pour une moins mauvaise cause.

Son visage était dur et violent, comme jamais, encore, il ne m’était apparu. Quelque chose en moi, pourtant, s’émouvait. Il me semblait que cette violence ne me concernait pas, au contraire !

Je fis ranger mon cheval contre le sien et, poussée par je ne sais quel subconscient

dominateur :

– Bernard, mon brave Bernard, murmurai-je, ne vous fâchez pas. Si vous saviez combien cela me semble bon de causer avec vous... surtout du passé... et sérieusement, encore ! À la maison, je suis l'enfant... toujours l'enfant ! Les fleurs, les oiseaux, mes pinceaux, mes livres et mes toilettes, voilà les seules choses dont on m'entretienne... Aussi, si mes paroles éveillent en vous, quelquefois, de mauvais souvenirs, ne m'en veuillez pas, Bernard, je les prononce sans l'intention de vous faire de la peine.

Le visage de mon compagnon s'empourpra.

– Vous êtes trop bonne, mademoiselle, de vous émouvoir pour un vieil ours comme moi. Ils ont raison ceux qui vous parlent de fleurs et de papillons... Souriez, vos lèvres et vos yeux sont faits pour connaître la joie.

– Pourquoi donc alors me dites-vous ça si lugubrement ? Ne détournez pas la tête... Bernard, regardez-moi...

Il leva vers le mien un bon regard ému qui me

fit du bien après sa violence de tout à l'heure.

– Ah ! si vous saviez combien je vous suis dévoué, à vous... vous, la fille de M. Frédéric !

Je me penchai vers lui et lui pressai la main avec force.

– Vous aimiez beaucoup mon père ? demandai-je avec un serrement de cœur, car je sentais que, malgré les années, cet homme en avait gardé le souvenir très précis, alors qu'aux Tourelles on ne semblait jamais vouloir penser au cher disparu.

– Je l'aimais comme un dieu, répondit Sauvage sourdement. J'avais joué avec lui tout petit. Au régiment, puis au front, je ne l'ai pas quitté. Plus tard, j'étais encore au château, à ses côtés... Il avait confiance en moi, c'est tout dire !

Il se moucha bruyamment pour cacher l'émotion qui crispait son visage ; puis, après un silence, il reprit d'un même ton voilé qui semblait remuer des souvenirs sacrés :

– C'était un homme si charmant, si aimable... trop charmant et trop aimable même... Ce sont

des qualités qui font faire des bêtises, quelquefois, aux meilleurs, et ça se paie cher !

– Oui, j’ai cru comprendre que papa s’était ruiné.

– Ruiné ! s’exclama-t-il.

– Mais oui, ruiné ! répondis-je simplement, sans émotion, car cela était si loin que je n’en souffrais pas.

N’ayant pas connu la vraie richesse, je ne pouvais m’émouvoir d’une ruine qui ne me touchait qu’après coup.

Je repris :

– Papa avait perdu la majeure partie de sa fortune quand il est parti, au loin, pour essayer de la regagner... Hélas ! il n’y a trouvé que la mort. Pauvre père !

– La mort ! Vous avez dit la mort ? Tonnerre ! Est-ce sa fille qui parle de mort ?

Je sursautai, ne m’attendant pas à une telle exclamation alors que j’évoquais tout simplement la fin prématurée de mon père.

Il avait bondi sur sa selle et, maintenant, pris d'une rage subite, Bernard Sauvage faisait tournoyer sa cravache dans l'espace, vers les branches des arbres qui formaient voûte sur nos têtes. Et les feuilles tombaient, déchiquetées, après le cinglement sec qui les avait décapitées.

Étonnée de cette crise de fureur qui le bouleversait, j'avais arrêté mon cheval et je le regardais, sans comprendre, essayant d'expliquer son attitude. Pourquoi protestait-il si violemment quand je parlais de la mort de mon père ?

– Bernard, calmez-vous ! calmez-vous ! Mon Dieu ! qu'avez-vous ? Que vous ai-je dit ?

Il fut long à m'entendre.

Quand il se tourna vers moi, je perçus son pauvre visage tout contracté.

Mais, se ressaisissant à ma vue, il chercha à s'excuser et il le fit si maladroitement qu'il me parut vouloir donner le change sur les mots qui lui étaient échappés.

– Pardonnez-moi, mademoiselle Solange. Je suis un vieux sot que les mots font bondir... C'est

fini, n’y pensez plus ! En Afrique, on a la tête chaude et les cerveaux s’exaltent facilement... Je suis allé là-bas et, malheureusement, j’en ai rapporté l’habitude de me mettre facilement en colère.

Je hochai la tête pensivement.

– Mais non celle de vous y mettre pour rien, observai-je, pas du tout convaincue par ses explications. Ce sont mes paroles qui vous ont fait bondir. Je vous en prie, expliquez-moi pourquoi vous avez protesté quand je vous ai parlé de la mort de mon père ?

Sa figure, à nouveau, se durcit subitement.

– Ça fait toujours du mal d’entendre des choses qu’on n’attend pas... des choses que...

Il s’arrêta.

– Votre père était un si bon maître, acheva-t-il, un peu bourru.

Il fuyait encore mon regard avec embarras.

– Non ! non ! m’écriai-je. Pas de vains prétextes ! Parlez-moi de mon père, de sa mort...

– Mais je ne sais rien, mademoiselle.

– Si, vous savez quelque chose... Votre colère n'était pas naturelle... Rien ne l'expliquait... et vous avez laissé échapper des paroles... Sauvage, par pitié, dites-moi ce que vous savez.

– Ce n'est pas à moi, mademoiselle, de vous entretenir de tout cela. Interrogez votre mère...

– Ma mère ne me dit rien. Un jour, – j'étais petite, – j'ai voulu qu'elle me parlât de mon père...

– Alors ?

– Elle s'est dressée, l'air douloureux, mais ferme, en me défendant de jamais aborder un tel sujet... Que vous dirai-je ? Sa détresse m'a frappée... je n'ai pas recommencé.

– Et Félicie ?

– Je l'ai interrogée bien des fois. Je voulais qu'elle évoque mon père... qu'elle me cite quelques scènes de son existence... qu'elle me dise comment il avait trouvé la mort.

– Et que vous répondait-elle ?

– « Monsieur est mort en mer... Ne parlez jamais de cela à Madame : le docteur a dit que ça pourrait la tuer. »

– Vous avez dû insister, cependant ?

– Oui, souvent ; mais sans résultat. Félicie ne sait rien ou refuse de me dire quelque chose. Quand j’insistais trop, elle devenait presque impolie... À la fin, j’ai fini par ne plus faire allusion au passé... À quoi bon, puisque cela ne m’avançait à rien ?

– Une façon comme une autre d’enterrer une nouvelle fois ce pauvre Monsieur, grogna l’homme, qui retomba dans son mutisme.

De nouveau, j’avais sursauté.

En éclair, l’idée que la mort de mon père cachait quelque chose de mystérieux me traversa la tête. Alors j’insistai, car je voulais savoir ; maintenant, j’étais sûre que mon compagnon était au courant de faits que j’ignorais.

– Bernard, vous ne m’avez pas répondu quand je vous ai supplié de me dire ce que vous saviez concernant la fin tragique de mon malheureux

père. Je vous en prie, parlez : dites-moi la vérité, car le doute est le pire des supplices.

Il resta silencieux et sombre, quelques instants encore, comme s'il ne m'avait pas entendue. Puis, relevant la tête, il me regarda bien en face.

– Vous a-t-on conduite, quelquefois, prier sur la tombe de M. de Borel ?

– Non, puisqu'il est mort au loin... en mer... Son yacht a sombré.

Un sourire ironique crispa sa lèvre.

– M. Frédéric était ruiné, mais il possédait encore un yacht... et il usait de ce coûteux moyen de transport pour aller chercher fortune au loin ?... La fable ne tient même pas debout !

Ses remarques me foudroyèrent. Dans un réflexe d'hallucination, je passai la main sur mon front où mes idées se heurtaient fiévreusement.

La remarque de cet homme était juste. Comment ne j'avais-je pas faite moi-même ?

Et mes yeux s'agrandirent avec épouvante sous l'afflux des déductions offertes si impérativement à ma compréhension.

Mon père !... mon père que je croyais mort... dont la fin tragique n'était pas douteuse... mon père, peut-être, vivait encore ?

Il y avait du vertige dans mon cerveau.

Cependant, déjà, j'entrevois des possibilités inattendues.

Mon père vivant !

Malgré l'in vraisemblance de cette perspective merveilleuse et n'y eût-il qu'une chance sur cent mille qu'elle se réalisât, il me fallait examiner cet atome de probabilité et essayer de tirer au clair les raisons qui pouvaient l'appuyer.

– Bernard, parlez-moi encore ! Vous m'en avez trop dit pour ne pas vous expliquer davantage. Pourquoi élevez-vous un doute sur la réalité de la mort de mon père ?

– Écoutez, mademoiselle Solange, reprit l'homme avec une certaine gravité. Chez nous, les paysans ont une croyance : un homme n'est pas mort tant qu'il n'a pas été enterré.

– Mais si son corps a disparu ?

– Pourquoi sa vie aurait-elle disparu en même

temps ?

– Alors, m’écriai-je, le visage transfiguré d’espoir, vous supposez que mon père n’est pas mort ? Qu’il n’est seulement que disparu et qu’il vit quelque part, au loin ?

– Pourquoi pas ?... Ce n’est pas impossible !

Mais mon exaltation tomba.

– Il y a quinze ans qu’il est parti, fis-je en secouant la tête. S’il vivait encore... ma mère le saurait... Il serait revenu... ou nous aurait donné de ses nouvelles...

Sauvage haussa les épaules :

– Ça, c’est autre chose ! On peut vivre sans écrire, sans revenir...

– Voyons, Bernard, réfléchissez... Un homme ne laisse pas sa femme et son enfant dans l’ignorance de son existence. Et celles-ci iraient bien vite le rejoindre s’il y avait le moindre espoir qu’il vive encore... Non, mon père est bien mort, malheureusement... sans quoi nous ne serions pas séparées de lui.

Mais Sauvage continuait de secouer les

épaules...

– Il n’y a pas que la mort qui puisse séparer les gens, murmura-t-il entre ses dents.

– Vous dites ?

– Rien !... J’en ai déjà trop dit !

– Je vous en prie !

– Non !... Déjà, M^{me} de Borel ne me pardonnerait pas si elle savait que j’ai osé élever des doutes sur la véracité des explications qu’elle vous a données.

– Mais mon père vous bénirait s’il vivait et pouvait vous entendre.

Une humidité brilla dans les yeux de mon compagnon.

– Ah ! mademoiselle Solange ! s’écria-t-il, tout ému, si vous aviez connu, comme moi, M. Frédéric, sûrement que vous voudriez le revoir et que vous le chercheriez.

– Oh ! Bernard, vous ne doutez pas que je veuille rechercher mon père !... Je ne l’ai pas connu, ou, plutôt, je ne me le rappelle pas ; son

souvenir s'est estompé dans les brumes de ma mémoire de bébé ; mais vous ne pouvez savoir combien sa présence m'a manqué. Auprès de mes compagnes heureuses, qui possédaient leurs parents, je me faisais l'effet d'une déshéritée. Bien souvent, j'ai détourné la tête pour dérober mes larmes d'envie ou de regret, quand l'une d'elles, au parloir, se jetait dans les bras de son père pour l'embrasser et être pressée affectueusement contre sa poitrine accueillante et sûre.

Je m'arrêtai... mes yeux brouillés de larmes contemplaient, dans le vide, mon enfance d'orpheline. Puis, plus doucement encore, je repris :

– Un père, c'est un sourire qui suit vos pas, c'est une atmosphère chaude et joyeuse autour de soi... une ambiance sans cesse renouvelée et vivifiée, car chaque fois qu'un homme rentre au logis il semble apporter avec lui tout l'air du dehors... J'ai eu une mère affectueuse et bonne, mais j'ai ignoré la maison bruyante et remuante, les rires sonores, les escapades hardies, les

voyages lointains, les surprises inattendues qu'un père se plaît à organiser... Toute mon enfance est teintée de grisailles et de silences. Ma mère me cachait ses larmes ; son sourire était doux, sa voix caressante : elle ne voulait pas me livrer son chagrin de veuve inconsolable, mais notre demeure semblait emplie de mélancolie... Instinctivement, mes pas se faisaient légers et ma voix s'assourdissait pour ne pas troubler le calme impressionnant des grandes pièces désertes.

De nouveau, je cessai de parler.

Songeuse, ployée en avant, me tassant sur ma selle, j'oubliais le paysage magnifique qui s'allongeait à mes pieds, avec, dans le fond, les hautes futaies de la Châtaigneraie dressées vers le ciel.

À un moment, ma main flatta machinalement l'encolure de Mascotte, et la bête, stimulée par cette caresse, s'ébroua et fit un temps de trot.

Réveillée par son allure, je repris contact avec l'heure présente.

– Oh ! Bernard, dis-je, revoir mon père serait

le plus cher de mes vœux, mais n'est-ce pas folie que de permettre à un tel espoir d'entrer en moi ?

– L'âme est faite pour espérer, fit-il sentencieusement.

– Mais est-il raisonnable d'espérer une chose impossible ?

– Avant de dire qu'une chose ne peut se faire, il faut d'abord essayer de voir si elle est vraiment irréalisable. Qu'est-ce qui vous empêche de rechercher M. Frédéric ?

– Chercher mon père ? Oh ! c'est entendu, je ne négligerai rien pour arriver jusqu'à lui, mort ou vivant... Mais trouverai-je ?

L'homme sourit sans répondre et ses yeux, qui plongeaient dans les miens, semblaient me crier éperdument l'affirmative. Une chaude rougeur d'espérance monta de mon cœur à mes joues, sans que, pourtant, rien de tangible eût soutenu l'espoir insensé que mon compagnon venait de faire naître en moi.

En parlant, nous avons achevé notre promenade et nous étions revenus aux Tourelles.

Devant le perron, Sauvage sauta à bas de son cheval et vint me donner la main pour descendre.

– Le mot d’ordre est *silence*, n’est-ce pas ? fit-il à mi-voix, avec une prière dans les yeux.

Je tressaillis.

– Oui, mais aussi *alliance* ! répliquai-je sur le même ton après une seconde d’hésitation. Nous sommes *alliés*, c’est bien ainsi qu’il faut entendre, insistai-je, mes yeux rivés aux siens.

– Merci, répondit-il, tout heureux. Je n’osais pas vous le proposer ; aussi, deux fois merci !

Je le quittai et grimpai à ma chambre changer de costume.

Un étonnement était en moi. Je ne comprenais pas très bien comment j’avais pu adopter si facilement les suggestions de l’ancien soldat. Je n’étais pas moins surprise d’avoir accepté ce *silence* qu’il m’imposait et plus encore d’y avoir répondu spontanément par cette *alliance* inusitée.

Quel besoin de conspiration m’avait donc instinctivement possédée ? Et contre qui, ce silence et cette alliance ?

Contre ma mère ?

Ah ! Dieu ! non ! J'adorais ma mère et la pensée de faire quelque chose qui lui déplût n'entraînait pas en moi.

Contre la crainte de troubler sa quiétude et sa tranquillité ? Oui ? C'était plutôt cette raison qui, si impérieusement, m'avait fait accepter la défense de parler de Bernard et réclamer son aide.

Et cette certitude que j'allais travailler au bonheur de ma mère, en recherchant les traces de ce mari qu'elle pleurait toujours, fit envoler toutes mes hésitations.

D'ailleurs, je me sentais légère, transfigurée. Il me semblait qu'une résurrection s'était opérée en moi.

Mon père ! mon père vivant, peut-être ! Le fol espoir ! La merveilleuse perspective ! Cela tenait du prodige !

Un miracle venait bien, en effet, de s'accomplir. Et quel miracle !

Il avait suffi d'un mot magique d'espoir pour

réveiller en moi le souvenir sacré de mon père
qui y était enseveli depuis quinze ans !

27 avril

La pluie tombe sans discontinuer depuis deux
jours et je n'ai revu Bernard que de loin, quand il
vient visiter Mylord et Mascotte, qu'il a pris
l'habitude, à présent, de venir voir chaque matin.

Dans ma tête s'agitent impétueusement des
questions : tintements joyeux d'espoirs
irraisonnés, glas funèbres de désespérantes
réalités.

Comment ma mère aurait-elle pu me parler de
la mort de mon père, si elle n'en avait pas acquis
l'absolue certitude ?

Oh ! l'affreuse voix des désillusions
inéluçtables !

29 avril.

Toujours la pluie !...

Toujours le doute... Quelquefois, pourtant,

l'espoir luit.

Grelots assourdissants qui, nuit et jour, résonnez en moi, quand cesserez-vous votre sarabande éperdue ?

Comme j'ai hâte d'agir...

30 avril.

Je me suis tenue longtemps, ce matin, dans la chambre de ma mère.

Pour la première fois, son attitude douloureuse m'est apparue dans toute sa désolation.

Elle a trente-huit ans à peine, ma chère maman, et, pourtant, ses cheveux sont déjà grisonnants. Le visage est tout jeune encore. Mais l'expression en est si lasse, si désabusée ! Et ce sourire si triste, si morne ; cette voix monotone que rien ne paraît plus devoir animer ; ces yeux pensifs, errants, qui regardent sans voir et semblent conserver, entre leurs cils baissés, des larmes mal essuyées...

Comme elle a dû souffrir pour en arriver ainsi à ne plus personnifier que la mélancolie sans

espoir.

Vingt fois, j'ai été pour lui parler de mon père, pour lui demander des explications, des détails ; mais, à temps, je me rappelais la recommandation de Félicie :

« Le docteur a dit que ça pourrait la tuer. »

Et pour ne pas succomber à la tentation de l'interroger, je me suis sauvée dans ma chambre.

1^{er} juin.

Je suis allée, tantôt, trouver notre vieille bonne, dans sa cuisine, où elle préparait le repas du midi.

Oh ! avec celle-là, je n'ai pas de ménagements à prendre.

Et, bien que m'attendant à l'entendre grogner, je lui dis bravement :

– Félicie, j'ai cherché par toute la maison le portrait de mon père pour le mettre dans ma chambre. Peut-être l'ai-je vu sans le deviner ; ne pourriez-vous pas me l'indiquer ?

La vieille femme ne s'attendait pas à mes questions.

Tremblante et effarée, elle me regardait subitement, comme si j'avais évoqué Satan et sa cour infernale.

– Oh ! mademoiselle ! je vous en prie, ne parlez pas de ça ! Comment pouvez-vous demander une pareille chose ?

– N'est-ce pas tout naturel qu'une fille ait le désir de posséder l'image de son père ?

– Mais, Madame ! Madame !... Vous ne songez donc pas à votre mère ?

Mon air décidé semblait la souffleter et je fus émue, malgré moi, de la voir si bouleversée.

– Ma mère ne peut pas trouver mal que je veuille avoir, chez moi, le portrait de mon père à côté du sien. Si vous refusez de me le donner ou de me l'indiquer, Félicie, je m'adresserai à elle-même et je suis sûre qu'elle ne me le refusera pas.

Mes paroles la mirent hors d'elle. Oubliant ses fonctions et les égards qu'elle me devait, elle

marcha vers moi, menaçante.

– Oui, c’est ça ! allez la tuer en réveillant en elle de terribles souvenirs ! Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que j’évite d’évoquer le passé et les choses si douces d’autrefois ? Mais j’ai vu votre mère mourante, entre mes bras, et se tordant de fièvre pendant que sa bouche inconsciente répétait le nom de votre père... de son mari ! Vous ne comprenez donc pas que si je l’ai arrachée à la mort, si je vous l’ai conservée c’est au prix d’une surveillance continuelle, en faisant disparaître tout ce qui pouvait lui rappeler la catastrophe où son bonheur avait sombré ?... Allez lui en parler, à présent qu’elle se laisse vivre à peu près tranquillement. Allez briser son fragile repos ! C’est bien là une œuvre de piété filiale à remplir... D’ailleurs, ajouta-t-elle, je dois vous prévenir que tout ce que vous pourrez dire et faire n’avancera à rien. Il n’y a plus dans la maison aucun portrait, aucun souvenir de votre père ; tout a été déchiré et brûlé par mes soins. Cherchez, mais vous ne trouverez rien ! rien !

Brisée par cette folle colère, la vieille Félicie

était tombée sur une chaise en sanglotant.

Je la regardai, anéantie, mais relativement peu émue.

La violence même et l'exagération de ses reproches m'avaient fait, subitement, retrouver mon calme, et je la considérais, pour le moment, d'un œil plutôt froid.

En même temps, les paroles de Bernard me revenaient à la mémoire :

« Il y a des dévouements qui font du mal à ceux qui en sont l'objet. »

Félicie venait d'avouer que c'était elle-même qui avait fait autour de ma mère ce dur silence d'oubli au sujet de mon père.

Et soudain, malgré ses longues années de service, malgré son attachement, sa fidélité de caniche, elle me parut l'ennemie, celle qui peut-être était cause de l'état douloureux de ma mère ; celle qui était responsable de l'éloignement de mon père, si vraiment, comme Sauvage me l'avait laissé entendre, il n'était pas mort.

Malgré moi, mes poings se serrèrent sous une

violence intime, inconnue jusque-là.

Je reculai vers la porte, loin de la femme, pour fuir la tentation folle qui me prenait de me jeter sur elle et de la forcer à m'avouer quel rôle malfaisant elle avait joué autrefois dans la vie de mes parents.

Sans mot dire, me sentant très pâle, je sortis de la cuisine et montai à ma chambre.

Je me croyais très calme, très résolue, mais, la portière retombée derrière moi, il y eut comme une détente de tous mes nerfs. Rage, déception, amertume, désespoir, tout chavirait mon être et tendait mes nerfs.

Je me sentis très faible, ma gorge se contracta ; autour de moi, je vis tournoyer les objets et, tout à coup, vaincue, prise de vertige, je tombai lourdement tout de mon long sur le tapis.

Quand je revins à moi, une minute après, j'étais allongée sur mon lit, avec ma mère et Félicie s'empressant à mon chevet.

– Ma fille ! ma Solange ! Qu'est-ce que tu as eu ?

Dans les chers yeux maternels, je lisais une angoisse sans bornes.

Et malgré ma faiblesse, me sentant forte à côté d'elle, je souris pour la rassurer.

– Ce n'est rien, mère... Cette pluie, n'est-ce pas ?... Mais c'est passé, c'est fini.

Pourtant, comme contrecoup, une lourde envie de pleurer me prenait.

Timidement, avec des airs de chien battu, Félicie me présenta un verre d'eau sucrée que je repoussai.

– Merci, je ne veux rien.

Et j'éclatai en sanglots convulsifs.

Consternée, Félicie resta debout devant mon lit, pendant que ma mère m'attirait dans ses bras et me berçait avec des mots très doux.

Ma crise de larmes dura fort peu de temps, heureusement, et bientôt je fus en état de me lever et de réparer le désordre de ma toilette.

Me voyant mieux, ma mère avait quitté la chambre. Félicie, au contraire, sous le prétexte de

refaire mon lit, resta auprès de moi.

– le vous demande pardon, mademoiselle Solange, si ce sont mes paroles qui vous ont fait de la peine. J'aime beaucoup madame votre mère et la pensée que vous pouviez, sans le savoir, lui faire du mal m'a fait vous dire des choses très dures, que je regrette à présent.

Je me tournai vers la pauvre vieille qui se tenait debout dans une attitude si humble et si repentante qu'un élan de pitié me fit lui tendre la main.

– Oublions cela, Félicie. Je n'aime pas moins ma mère que vous pouvez l'aimer et, si je vous menaçais de l'interroger, sans avoir l'idée de le faire, c'est que je sentais que vous ne vouliez pas me répondre.

– À quoi bon vous tracasser avec toutes ces choses qui sont mortes ?

– J'aurais voulu posséder ce... que vous savez... Vraiment, je croyais que c'était de votre part mauvaise volonté.

– Non, je vous affirme que tout a été détruit, et

qu'il ne reste rien de... de ce monsieur.

Je redressai brusquement la tête.

– De mon père, vous voulez dire !

Une dureté, de nouveau, passait dans mes yeux froids.

– Vous vous trompez, repris-je. Il y a quelque chose de lui que nul ne pourra jamais détruire.

– Quoi donc ? fit-elle, étonnée.

– Mon cœur ! le cœur de sa fille ! répliquai-je avec une sorte d'orgueil rageur en la poussant vers la porte.

Elle me contempla longuement avec effarement. Puis, elle quitta la chambre en hochant la tête comme si ma déclaration trop nette lui paraissait être le délire d'une insensée d'où allaient résulter bien des malheurs.

5 juin.

Enfin, le soleil brillait, ce matin ! Quand Sauvage vint visiter Mylord et Mascotte, je lui criai de ma fenêtre que s'il pouvait me consacrer

sa matinée j'étais prête à faire une longue chevauchée dans la campagne.

– Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit-il. Je vais seller les chevaux immédiatement.

Dix minutes après, nous quittions les Tourelles.

– De quel côté allons-nous ? demanda Bernard.

– Vers la Châtaigneraie, voulez-vous ? Vous devez la connaître ; moi, je l'ignore. Conduisez-moi vers ce domaine où mon père est né.

Sans dire mot, l'ancien soldat nous fit tourner à droite, et, quand nous arrivâmes au bout du village, il me montra les dernières maisons.

– À partir de là commencent les terres de la Châtaigneraie ; depuis le bois, là-bas, jusqu'à la rivière.

– Qui est-ce qui les tient ?

– Les Raimbond.

– Ce nom m'est inconnu.

– Ce sont de nouveaux fermiers... Les Vincent,

qui les affermaient depuis si longtemps, sont morts il y a quelques années.

– Mais les terres sont toujours attachées au domaine ?

– Toujours... Il n'y a rien de changé, sauf du côté de Neuville, où une vingtaine d'hectares ont été cédés au baron Jacob, par votre père... avant son départ.

– Un juif, n'est-ce pas, ce baron Jacob ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Il a monté une usine... une fabrique de cotonnades.

– J'en ai entendu parler... Mais, dites-moi, le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie, c'est M^e Piémont, l'ancien notaire de mon père ?

– C'est ce que tout le monde raconte.

– Ne serait-ce pas vrai ?

– C'est à voir... Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est lui qui touche les revenus.

– Il n'habite pas la Châtaigneraie ?

– Il y vient chasser l’hiver et y passer plusieurs semaines l’été.

– Donc, c’est bien lui l’heureux propriétaire, à présent !

– Il en prend les airs... Pourtant, on pourrait remarquer bien des choses.

– Lesquelles ?

– Il n’habite généralement qu’une aile du château et tout le reste de la vaste demeure est tenu sévèrement fermé.

– Même quand il est ici ?

– Toujours.

– Tiens, pourquoi ?

– Il dit que les pièces ne sont pas habitables et qu’il faudrait beaucoup d’argent pour réparer tout ça.

– Peut-être a-t-il raison... Mon pauvre père, dans les derniers temps, n’aura pas pu entretenir tout en état.

– Je puis vous affirmer qu’au contraire M. Frédéric a toujours tenu la main à ce que tout

soit mis en ordre et réparé. J'ai parcouru souvent l'intérieur du château et c'était joliment soigné : un vrai musée !

Je le remerciai du regard de ce que je pris pour un pieux mensonge.

– Enfin, ce notaire a ses raisons... chacun est libre chez soi.

– Évidemment ! Bien qu'on ne possède pas une pareille propriété – surtout quand on est un homme d'affaires... c'est-à-dire d'argent ! – pour l'habiter six semaines par an et la laisser dans l'état d'abandon où elle se trouve.

– Ah ! fis-je tristement, tout est abandonné ?

– Je vous crois ! Tenez, nous y arrivons. Je vous ai fait prendre par les derrières... Il y a une brèche dans le mur... Je connais très bien l'endroit... nos montures y passeront aisément.

– Mais vous ne comptez pas y pénétrer ?

– Pourquoi pas ? Je l'ai fait souvent, allez !

– Si quelqu'un nous y voyait ?

– Et que voulez-vous que cela fasse ? C'est

Mathieu Savalle, le garde-chasse, qui a les clefs. Il surveille le château et les bois pour qu'on ne dévaste rien ; mais je puis vous affirmer qu'il ne dira rien s'il nous y rencontre. Au contraire !

– Il a servi mon père, aussi, celui-là ?

– Non, mademoiselle. C'était son défunt frère qui était garde chez vous, autrefois. Mais c'est la même chose : de père en fils, ce sont d'anciens serviteurs qui ont vécu à l'ombre du château. Mais voici la brèche... Je vais passer le premier pour vous montrer le chemin... Hop ! ça y est !... À votre tour. Tenez ferme et enlevez Mascotte ! Bravo ! Voici un beau saut !... Et maintenant, suivez-moi... Attention ! cette branche déchirerait votre écharpe... Enfin, voici l'avenue.

Nous venions, en effet, de pénétrer dans une large avenue que l'herbe et la mousse avaient complètement envahie. Elle ne gardait aucune trace de pas ; nul pied humain ne devait l'avoir parcourue depuis longtemps.

Un sentiment inexprimable de crainte et de joie me remplissait alors, et je crois que si j'avais été seule je me serais mise à pleurer d'émotion.

– Bernard, fis-je à mi-voix, – car une sorte de pudeur religieuse m’empêchait de parler haut dans ces lieux peuplés d’ancestraux souvenirs, – mon père, autrefois, a souvent dû parcourir cette allée ?

– Oui, mademoiselle. Même que je me rappelle... quand il était petit... ici, tenez... il avait échappé à la surveillance de son précepteur, un brave abbé qui savait fermer les yeux quand il le fallait. Nous étions une bande de gamins et nous jouions à la guerre. C’était M. Frédéric notre général... Comme il était crâne et fougueux ! Il nous entraînait et nous l’aurions suivi au bout du monde. Oh ! si vous aviez pu le voir...

Il porta la main à ses yeux humides et les essuya du bout des doigts.

– Faut m’excuser. Voyez-vous, mademoiselle, j’en étais !... Ça ne s’oublie pas, ces choses-là. C’est du passé qui est cher au cœur.

Je ne pus répondre, car une émotion poignante me serrait la gorge.

Il me semblait que je marchais dans un

cimetière... Les tombes, c'étaient ces arbres silencieux et abandonnés...

Les fantômes, c'étaient les souvenirs de mon père que cet homme évoquait avec des larmes dans la voix... Les morts, c'était le passé, tous les êtres qui étaient de mon sang et dont je connaissais à peine le nom et encore moins l'histoire...

Après vingt minutes de marche au pas, nous débouchâmes dans le parc proprement dit.

L'herbe était haute et la pelouse remplie d'orties et de chardons. Les fleurs fanées s'entassaient, étouffant les pousses vertes ; les buissons disparaissaient sous les ronces ; les bosquets étaient impénétrables. Tout me révélait un abandon total qui me fit vraiment mal.

– Il y a quinze ans qu'aucun jardinier n'a touché à ce parc, expliqua Bernard.

– Mais, pourquoi, pourquoi l'avoir laissé dans un état de désolation ?

Mon compagnon hocha la tête pensivement.

– Les choses reflètent souvent les pensées des

hommes, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même. Il y a quinze ans, tout était beau, brillant... les allées entretenues, les serres soignées et les massifs tondu !... Le château et le parc resplendissaient de mille feux, le soir venu, car les fêtes s'y succédaient à l'envi... L'amour et la jeunesse qui unissaient vos parents, l'enfance et l'avenir que vous personnifiez, tout rayonnait ici... Puis, l'orage est venu. Il a brisé et tordu les cœurs... Finis les sourires quand les larmes arrivent. Finies les fleurs quand naissent les ronces. Maintenant, c'est l'abandon et le deuil... c'est l'image de votre maman désolée... celle de l'absence douloureuse et énigmatique de M. Frédéric... c'est la vôtre, pauvre fleur de serre qu'on n'arrive pas à déraciner et qui, malgré vous, cherchez l'ambiance où vous êtes née...

– Mais ce notaire n'aurait pas dû agir ainsi ! Il n'avait pas à se préoccuper des malheurs qui ont fondu sur nous et qui ne l'atteignaient pas. En achetant cette maison, il ne prenait pas à son compte les soucis de ses précédents propriétaires et il n'avait pas à stigmatiser à jamais les douleurs que mes pauvres parents ont ressenties

alors.

– C’est donc qu’il n’est pas maître de ce château... maître de l’entretenir à son goût.

Je portai ma main fiévreuse à mon front brûlant où les pensées s’entrechoquaient en trombe.

– Si c’était vrai ? Qui me dira ?...

Et, me tournant vers lui un peu brusquement, je le suppliai avec exaltation :

– Enfin, Sauvage, vous devez savoir, vous. Moi, j’avais trois ans ; mais, vous...

– J’en avais vingt-huit, mademoiselle.

– Justement ! Vous devez vous rappeler.

– Je n’ai pas oublié.

– Eh bien ?

– La Châtaigneraie a été mise en vente, par morceaux. Des affiches rouges ont été apposées... Les terres actuellement au baron Jacob lui ont été vendues d’abord... puis, la vente du reste est venue... la date et l’heure fixées...

– Alors ?

– Alors, dans la nuit qui précéda la vente, les affiches furent déchirées et, à l’heure dite, quand les gens vinrent pour l’adjudication, on leur répondit que tout était fini : un acquéreur unique s’était présenté et avait tout acheté en bloc...

– Ensuite ?

– Dame ! depuis, le notaire chasse ici et, comme je vous le disais tout à l’heure, il y vient passer une partie de l’été avec les siens.

– Mais l’acquéreur ? Un nom a été prononcé, voyons ?

– Quand on en a parlé à M^e Piémont, il a répondu : « Eh bien ! et moi, je ne compte pas ? »

– On a dû insister ?

– Alors, il nous a dit : « Croyez-vous que ma fortune personnelle ne me permette pas d’acheter la Châtaigneraie ? »

– C’est vrai ! On le dit très riche.

– Certes ! cela ne fait aucun doute.

– C’est donc bien lui le propriétaire de ces lieux

– À savoir... à savoir !

De nouveau, le visage finaud de Bernard Sauvage brillait d'une lueur malicieuse.

– Vous devriez l'interroger vous-même, mademoiselle Solange. Sûr qu'il n'oserait pas vous refuser le renseignement.

La même pensée m'était venue ; mais je n'entrevois pas, pour le moment, la possibilité de la réaliser. Tout était si nouveau, si troublant, autour de moi, depuis quelques jours, qu'il me fallait le temps de réfléchir. Je ne pouvais prendre si vite une telle résolution. Et comment me rencontrer avec M^e Piémont ? Que lui dire pour excuser mes questions ?

– Je verrai, répondis-je simplement.

Nous avons fait le tour du parc et étions à présent devant le château, admirable morceau de la Renaissance, tout en fines dentelles de pierre.

– Je ne croyais pas que l'habitation fût si jolie ! observai-je tout haut.

– Une vraie demeure seigneuriale, répondit Bernard avec une sorte d'orgueil. Il paraît que

Henri IV y a couché.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

– En Normandie, tout bon château qui se respecte a, au moins une fois, logé Henri IV.

– Je vous assure, affirma Sauvage.

– Oh ! je ne nie pas ! C'est bien possible, évidemment ! Mais, même sans le bon roi, cette demeure est magnifique !

Voyant surgir, entre les angles de pierre d'une des fenêtres, une gueule-de-loup épanouie, je demandai à Bernard de la cueillir pour moi.

– Je voudrais l'emporter en souvenir d'ici :

Docilement, l'ancien soldat sauta à bas de sa monture, arracha délicatement la fleur et me la présenta en silence.

– Donnez-moi aussi un caillou, par terre... Tenez, entre ces deux touffes d'herbe qui l'ont protégé de toute souillure. Peut-être le pied de mon père s'est-il posé dessus, autrefois.

Il m'obéit en mordant sa moustache d'une lèvre frémissante.

Avec dévotion, je pris les deux reliques et les portai à mes lèvres.

Et tout bas, comme s'il me fallait excuser mon geste puéril, je balbutiai :

– Savez-vous que je n'ai rien... rien de mon père ! Aux Tourelles, on a tout détruit... tout ! même son portrait !

Et, toute petite auprès du grand château où, tous ceux de mon sang étaient nés, presque esseulée dans ce parc désert et abandonné, je me mis à verser, sans retenue, toutes les larmes qui, depuis une heure, s'amoncelaient dans ma gorge.

Sauvage était resté debout auprès de mon cheval.

Presque aussi ému que moi-même, il porta à ses lèvres ma main qui pendait.

– Il ne faut pas désespérer, mademoiselle Solange. M. Frédéric reviendra... Pour vous, il reviendra, si vous voulez.

– Oh ! j'ai bien peur que tout espoir ne soit vain. !... Voyez-vous, quinze années d'absence ne s'expliquent pas facilement, sinon par la mort.

– Vous raisonnez ainsi parce que vous ne connaissez pas la vie et que vous ignorez tout des drames du cœur... Vous êtes jeune et l'expérience vous manque, naturellement... Vous ne savez pas non plus regarder autour de vous. Mais voyez donc, ouvrez les yeux... Cette maison, ce parc, c'est l'image de l'abandon, mais en l'absence du maître qui veut qu'on respecte les traces qu'il y a laissées alors qu'il y vivait heureux.

« Dites, ne sentez-vous pas, en constatant cette désolation, cette tristesse des choses, qu'elles sont le symbole d'une vie pareillement désolée, abandonnée, détruite ?

« Ne devinez-vous pas que ce château renaîtra quand le maître y reviendra, mais que celui-ci ne le fera revivre que lorsque le bonheur et l'espoir souriront de nouveau en son cœur désemparé ?

Remuée par son ton assuré, je lui pris la main et la serrai longuement.

– Oui, oui, Bernard, je veux croire, comme vous, que mon père vit encore. Mais je ne sais rien, je ne devine rien, parce qu'on m'a mis un bandeau devant les yeux et que j'ignore tout du

passé. Mais vous m'aidez, vous me guiderez. Ah ! pour revoir mon père, si vraiment il vit encore, pour le rendre à ma pauvre maman qui pleure sans cesse, que ne ferais-je pas !

Les yeux de Bernard se durcirent subitement.

Il retira sa main que je tenais entre les miennes et regarda au loin, un moment, comme s'il suivait une vision pénible. Puis, sans mot dire, il alla vers son cheval et l'enfourcha.

Une sorte d'intuition craintive me fit garder le silence. On dirait que le nom de ma mère suffit pour rembrunir son front.

Mais, du bout de sa cravache, il me désigna l'allée par laquelle nous étions venus.

– Rentrons, voulez-vous ? proposa-t-il laconiquement.

– Oui, retournons, approuvai-je. Onze heures doivent être sonnées et ma mère serait fâchée si je n'étais pas exacte à l'heure du déjeuner.

– Elle vous gronde quelquefois, M^{me} de Borel ? dit-il en reprenant son air habituel.

– Oh ! non, pas bien fort, répondis-je avec un enjouement forcé. Mais, quand je suis en défaut, elle me regarde... Froidement... très froidement. Et je n'aime pas mériter ce regard-là.

– M^{me} de Borel n'admet pas que les autres puissent avoir tort, murmura Sauvage d'une voix indéfinissable.

– Ma mère est très juste, rectifiai-je doucement.

– Faut l'être, mais point trop n'en faut...

– Elle ne me reprend jamais sans que je l'aie mérité.

– Mais quand elle le fait, cela compte, répliqua-t-il en souriant.

Je ne pus m'empêcher de sourire aussi. Comme il semble bien connaître ma mère !

– Je suis habituée. Je ne m'en aperçois guère. Cependant, je reconnais que je n'aime pas mériter ses reproches.

– À cause du regard ?

– Justement ! approuvai-je gaiement.

Quand nous eûmes quitté les terres de la Châtaigneraie, mon compagnon me recommanda le silence vis-à-vis de tous sur notre promenade du matin.

– Voyez-vous, cela pourrait émotionner inutilement votre mère, et une autre fois, nous serions moins libres.

Je le regardai amicalement.

– Pas besoin, mon bon Bernard, de me faire cette recommandation. Aux Tourelles, le nom de mon père est banni. Pour l’avoir prononcé l’autre jour, j’ai eu une scène terrible avec Félicie.

« Si l’on savait que je vous en parle, on m’interdirait probablement de vous voir.

– Je le regretterais bien, mademoiselle.

– Et moi, je ne pourrais plus à présent me passer de vous. J’aime donc autant garder pour moi mes réflexions.

– Je ne vous pousse pas à l’insubordination, mademoiselle Solange ; mais, franchement, foi de vieux soldat, je ne crois pas mal faire en vous parlant de votre père et en vous le faisant

connaître. Ça ne diminue pas votre amour et votre respect pour votre mère, mais, en revanche, ça vous rapproche joliment de l'absent !

– Aussi, je ne vous crois pas plus coupable que moi-même, qui ose agir et penser en dehors de l'autorisation maternelle. Les lois de la nature, en me donnant un père et une mère, m'ont créé le double devoir de les aimer tous deux et je ne pense pas nuire à l'une en m'occupant de l'autre.

– Bravo ! Vous raisonnez comme mon lieutenant, autrefois.

– Votre lieutenant ? interrogeai-je, étonnée.

– Monsieur votre père était officier pendant la guerre, mademoiselle. Ne le saviez-vous pas ?

– Je l'ignorais, mais cela me fait plaisir de l'apprendre. Et, dites-moi, physiquement, comment était-il ?

Nous longions un petit ruisseau qui traverse la pelouse des Tourelles quand je lui demandai cela.

Il me montra l'eau, du bout de sa cravache.

– Regardez-vous là-dedans, vous y verrez l'image que vous cherchez. Mettez une longue

moustache blonde sur la lèvre supérieure, coupez les cheveux en brosse et endossez un costume masculin, ce sera son exacte reproduction.

– Vrai ? fis-je, une flamme illuminant mon visage.

Sans que je comprisse pourquoi, j'étais heureuse d'apprendre que je ressemblais à mon père. Peut-être avais-je l'impression que cette ressemblance me faisait doublement de sa race.

Nous étions arrivés devant le perron.

Il m'aida à descendre de selle.

– Alors, grand, mince et blond, comme moi ? fis-je à mi-voix.

– Oui, répondit-il du même ton, en souriant. Et n'oubliez pas les yeux d'or brun à nuls autres pareils.

– Comme moi encore, alors ?

– Tout à fait pareils.

Sur ce mot, je le quittai, lui lançant seulement, du haut du perron :

– À demain, sans faute, Bernard.

– Bien, mademoiselle.

Toujours sa voix docile, au ton infiniment respectueux, qu’aucune complicité avec moi ne semble devoir altérer jamais.

5 juin au soir.

J’ai déposé au fond d’une boîte à gants, en ébène incrustée de cuivre et d’écaille, la fleur et le caillou recueillis là-bas.

Je les ai mis religieusement entre deux feuilles d’ouate.

La boîte est belle, très vieille et très artistement ouvragée : un vrai reliquaire...

Quand j’ai rabattu le couvercle, il m’a semblé que c’était un cercueil que je venais de fermer...

Oh ! cette idée douloureuse !

Ce matin, cependant, en quittant Sauvage, je me sentais courageuse et remplie d’espoir.

Sa verve m’entraîne et, quand il est là, je partage ses ardentes convictions.

Malheureusement, ensuite, je doute.

Et le doute, c'est la souffrance...

Oh ! si pourtant mon père vivait ? Si vraiment il n'était pas mort ?

Comment savoir ? Comment être sûre ?

– Le notaire ?

Oui, évidemment, le notaire doit être au courant.

– Mais parlerait-il ?

Bernard l'affirme.

Brave garçon ! Son dévouement sans bornes pour mon père l'égare peut-être.

J'ai remarqué combien le nom de ma mère l'assombrit, chaque fois que je le prononce. Qu'y a-t-il donc qu'il n'ose pas dire ?

Ma mère est cependant très bonne pour lui. Elle lui marque même une véritable confiance en me mettant sous son égide. Elle ne permettrait cela avec aucun autre habitant du village.

En revanche, Félicie ne cache pas son aversion pour lui... mais Sauvage non plus n'aime pas Félicie.

Moi-même ? Je ne sais pas... Je ne sais plus ! Depuis ma dernière altercation avec notre vieille bonne, je ne peux plus contenir mon ressentiment vis-à-vis d'elle. Comment a-t-elle osé me dire en face qu'elle avait brûlé tout ce qui concernait mon père ?

Oh ! Cette vieille femme ! Malgré son dévouement passé, elle m'apparaît comme une ennemie.

Pauvre père ! Si c'était vrai, pourtant, qu'il soit en vie, au loin !

C'est insensé, voyons ! S'il vivait, il reviendrait.

Ma mère a dû faire des recherches... s'enquérir ! Si elle m'a élevée dans la croyance de sa mort, c'est qu'elle était persuadée qu'il en était bien ainsi.

Au fait, m'a-t-elle jamais affirmé qu'il est mort ?

« Il est parti, son bateau a sombré... il n'est pas revenu... »

C'est la version qu'elle m'a servie, autrefois.

À présent, elle m'expliquerait peut-être son absence d'une manière différente... Mais, voilà, je ne puis pas interroger ma mère... Elle s'étonnerait, s'inquiéterait... Elle soupçonnerait peut-être Bernard... Si elle m'interrogeait, je ne voudrais pas mentir et, sûrement, alors, mes chevauchées avec le vieux soldat seraient suspendues.

Non, ce n'est pas en questionnant ma mère que je dois être renseignée... C'est toute seule, c'est moi-même qui dois arriver à la vérité... en dehors de maman et de Félicie... Avec l'assistance de ce brave Bernard, ce n'est pas impossible.

Ah ! que je voudrais être à demain... à plus tard ! J'ai hâte de savoir, j'ai soif d'apprendre.

Je veux connaître la vérité.

Mon père !

Je veux mon père mort ou vivant !

6 juin.

– Où irons-nous, ce matin, Bernard ?

– J’allais justement adresser la même question à Mademoiselle.

– Mais, je ne sais pas. Voyons, vous, guidez-moi, puisqu’il est convenu que vous allez m’aider de toutes vos forces dans la tâche que je me suis imposée.

– Alors, si Mademoiselle veut, pour le moment, nous irons au hasard, devant nous, en causant... Tenez, nous tournerons par là, et, en suivant la grand-route jusqu’aux Orties, nous prendrons le chemin de traverse qui file sur les Anthieux.

Je me mis à rire.

– Vous appelez cela aller au hasard, devant nous, et vous nous faites suivre une route tracée et définie d’avance. Voyons, Bernard, ne faites pas de cachotteries ; dites-moi tout de suite ; qu’est-ce que nous allons faire, sur la route des Anthieux ?

– Mais rien, mademoiselle... nous promener simplement. Il y a de ce côté la propriété du colonel Chaumont, qui est très jolie avec ses

nombreux rosiers grimpants.

– Je n’aime plus les jardins des autres, fis-je en soupirant. J’ai le cœur trop rempli d’un grand parc abandonné où les lianes et les ronces enchevêtrées semblent garder et défendre un secret.

– Ça n’empêche pas que la maison du colonel est d’un aspect très accueillant.

– Vous le connaissez, le colonel ?

– Oh ! moi, non ! Je n’oserais que bien timidement l’aborder. Mais c’est un homme courtois et je suis certain qu’il recevra très bien Mademoiselle.

– Ah ! Il faut que j’aïlle chez le colonel ?

– C’est une bonne idée que mademoiselle a là. Justement, le colonel, comme tout bon officier supérieur, doit posséder chez lui l’*Annuaire militaire* de ces dernières années.

– L’*Annuaire militaire* ?

– Oui... c’est un livre où les noms de tous les officiers sont consignés avec leur grade.

– Où voulez-vous en venir, Bernard ?

– À cela : c'est que, pour expliquer sa visite, Mademoiselle pourrait dire au colonel qu'elle a besoin d'un renseignement dans l'annuaire.

– Et alors ?

– En cherchant... peut-être que mademoiselle trouverait le nom de M. Frédéric... ou, tout au moins, elle pourrait savoir depuis quelle époque son nom n'y figure plus. Après la guerre, M. Frédéric était resté officier de réserve. Il n'a pas dû envoyer sa démission justement avant de partir en voyage... pour ce fameux voyage dont il ne devait pas revenir.

– Mais, c'est vrai ! Je n'avais pas pensé à cela ! Oh ! mon brave Bernard, quelle bonne idée vous avez là de me faire faire cette recherche dans l'annuaire ! Nous allons avoir une date approximative de la disparition de mon père.

– Ainsi, vous voulez bien affronter le colonel ? demanda-t-il avec joie, en quittant son ton finassier.

– Mais, pour obtenir ce renseignement,

j'aborderais le général, le ministre, tous les maréchaux de France !

– Alors, allongeons le pas afin de ne pas être en retard pour le retour.

– Oui, dépêchons-nous. J'ai hâte d'être là-bas.

– Je savais bien que mon idée vous ferait plaisir, dit-il avec satisfaction, en mettant son cheval au galop.

Nous ne mîmes pas longtemps à gagner le carrefour des Orties et à prendre la route des Anthieux.

Cent mètres avant d'arriver à la porte du colonel Chaumont, mon compagnon modéra notre allure.

– Il ne faut pas que vous arriviez hors d'haleine. Il faut aussi que vous prépariez un prétexte, une explication... parce que ce n'est pas l'habitude des jeunes filles d'aller chez des inconnus y chercher l'adresse d'un officier.

– Mais je dirai qu'il s'agit de mon père.

– Non, il vaudrait mieux ne pas préciser ; cela vous forcerait à entrer dans un tas d'explications

qui ne regardent pas le bonhomme.

« Tenez, par exemple, dites que vous venez chercher pour moi l'adresse d'un de mes anciens officiers à qui je dois la vie et auquel je voudrais bien remettre un dépôt sacré... Vous m'en parlerez devant lui, si vous voulez.

– Il va vous interroger sur cet officier, vous demander un tas de choses, tandis que moi, quel que soit le prétexte que j'invoquerai, le colonel l'acceptera sans mot dire.

– C'est juste ! Vous avez raison !

– Alors ?

– Faites comme vous voudrez, mademoiselle, je vous laisse carte blanche ; mais, par pitié, ne donnez pas une explication qui vous compromette d'aucune façon.

– Soyez tranquille, je ferai attention.

Deux minutes après, nous sonnions à la grille d'un élégant cottage tout enguirlandé de roses aux mille couleurs.

Un domestique vint ouvrir, qu'à son allure je devinai être un ancien soldat.

– Le colonel Chaumont est-il chez lui et peut-il recevoir à cette heure ? demanda Sauvage qui était descendu de sa monture pour tirer l’anneau de la cloche d’entrée.

– Monsieur est ici. Si vous voulez me suivre.

Bernard se précipita vers moi et m’aida à descendre de selle.

– Courage, murmura-t-il tout bas.

Je le rassurai d’un bon sourire et, un peu émue, malgré tout, de cette visite faite de mon propre mouvement à un inconnu, je suivis le serviteur qui me précédait vers la maison.

C’était, je crois bien, la première fois que je pénétrais seule chez un étranger.

Tout à coup, un grand monsieur à cheveux gris et à mouche impériale apparut sur le haut du perron.

Il me regarda avancer avec un peu d’étonnement, car je ne devais pas lui être totalement inconnue.

– Pardonnez-moi, monsieur, d’oser me présenter ainsi chez vous, à cette heure,

murmurai-je, horriblement gênée d'être obligée de parler la première.

– Vous êtes la bienvenue, mademoiselle.

– Je suis la fille d'une de vos voisines, M^{me} de Borel...

– Des Tourelles. Je sais. Je connais un peu madame votre mère... Si vous voulez me faire l'honneur d'entrer... ici, dans mon cabinet... Je vous écoute... Oh ! prenez ce fauteuil, je vous en prie.

Je m'assis, plus intimidée encore depuis que je savais qu'il me connaissait.

Pourtant, très aimablement, il ajoutait :

– Quel que soit le motif de votre visite, mademoiselle, je suis à votre entière disposition.

Un pâle sourire de gratitude vint effleurer mes lèvres.

– Je vous remercie, monsieur. Je viens justement vous prier... au nom de ma mère, – celle-ci sort très peu, va rarement dans le monde, – je viens vous prier de me permettre de consulter l'*Annuaire militaire*. Nous avons pensé que vous

deviez en posséder au moins un exemplaire et ma mère a besoin d'un renseignement qui doit s'y trouver... au sujet d'un parent.

– Voici plusieurs annuaires, là, sur ce rayon de bibliothèque. Ils sont à votre disposition, même si vous désirez les consulter chez vous.

– Oh ! vous êtes trop aimable, monsieur ! Puisque vous m'y autorisez, je vais y chercher tout de suite le renseignement désiré.

– C'est cela ; faites, mademoiselle... Tenez, mettez-vous ici, auprès de cette table ; vous serez plus à l'aise pour feuilleter... Voici de l'encre et du papier pour le cas où vous désireriez transcrire quelque chose.

Il mit devant moi plusieurs annuaires de dates différentes et, se retirant au fond de la pièce, il s'assit dans un fauteuil et prit machinalement un journal, pour mieux me laisser la liberté de faire les recherches qui me plairaient. Mais je sentais que, par-dessus son journal, il m'examinait et ne me quittait pas des yeux.

Je fus assez longue à trouver la page qu'il me

fallait, n'ayant pas l'habitude de feuilleter ces répertoires de noms et en usant avec eux comme avec un simple dictionnaire.

Il y avait trois officiers portant le même nom que mon père. L'un était capitaine en activité, l'autre commandant en retraite et le troisième simple lieutenant.

D'un autre côté, aucun d'eux ne portait le même prénom.

Dans chacun des annuaires, je fis les mêmes recherches sans obtenir d'autres résultats, sauf que sur les listes des registres trop anciens le lieutenant ne figurait pas.

J'eus au cœur une grosse déception et, les yeux assombris de mélancolie, je restai quelques instants mon coude à la table et ma tête appuyée sur mon poing fermé.

Mon hôte, soupçonnant que mes recherches n'aboutissaient pas comme je le désirais, me montra un agenda beaucoup plus ancien.

– Voyez celui-ci, mademoiselle. S'il ne s'agit pas d'un jeune officier, vous trouverez peut-être

mieux dans cet ancien bouquin.

Je le remerciai et repris ma tâche.

Comme son regard était toujours posé sur moi, je crus devoir expliquer :

– Il s’agit d’un lieutenant... un homme de quarante-trois ans.

Le colonel eut un sursaut que je ne m’expliquai pas à ce moment. Pourtant, il remarqua, avec sa rude franchise de soldat :

– Fichtre ! il n’est pas jeune, votre lieutenant !

– Oh ! il y a plus de quinze ans qu’il a ce grade, fis-je remarquer naïvement.

– Mazette ! Sorti des rangs, alors ?

Et comme je sursautai, effrayée, il eut un bon sourire.

– Pardonnez-moi, mademoiselle. Mais, généralement, un bon officier ne reste pas quinze ans sans gagner un nouveau galon.

Ses paroles m’ouvrirent tout un horizon.

Dieu ! que j’étais bête !

Je me mis à rougir, en bégayant :

– En effet, ce lieutenant est peut-être général, aujourd’hui !

Cette fois, le bon colonel se mit à rire franchement.

Mon inexpérience de la vie militaire lui sautait aux yeux et l’amusait.

– Vous allez, maintenant, un peu vite à lui donner du galon ! dit-il gaiement.

Et, s’approchant de moi :

– Si vous voulez que je vous aide dans vos recherches, proposa-t-il, je crois que nous trouverons plus facilement.

Je me rappelai la recommandation de Sauvage. Je songeai aussi à quelle prudente réserve j’étais tenue, ma mère ignorant mon audacieuse démarche.

Mais le visage du colonel avait quelque chose de si franc et de si loyal qu’il attirait vraiment la confiance.

Je levai vers lui mon regard indécis où tant

d'angoisses devaient passer.

Devina-t-il mon embarras ou, habitué par sa profession même aux intrigues féminines accrochées après l'uniforme, se figura-t-il qu'il en était ainsi pour moi ? Je ne sais. Toujours est-il qu'il me prit paternellement la main.

– Quel que soit le nom de cet officier, je vous promets, mademoiselle, que, si vous croyez devoir me le nommer, je l'aurai oublié cinq minutes après que vous aurez quitté cette pièce.

Son regard si droit, si loyal, m'alla au cœur.

Et bravement, avec fermeté, je répondis à son appel :

– Colonel, je vous remercie de l'aide et de la discrétion que vous m'offrez. J'accepte l'une et l'autre, pleine de confiance en vous.

– Je vous écoute.

– Je cherche le nom de Frédéric de Borel qui, il y a quinze ans, devait être lieutenant de réserve.

Il tressaillit un peu et ses yeux s'attendrirent en me regardant.

– Inutile de chercher, déclara-t-il en fermant l’annuaire que je tenais encore ouvert. Je connais.

– Vous connaissez ? bégayai-je, l’âme galvanisée.

– Frédéric de Borel a été autrefois un de mes jeunes officiers. Nous avons combattu ensemble au Chemin des Dames... C’était un brave !

Je m’étais levée, très pâle, comme pour mieux l’entendre ou peut-être pour recevoir plus en plein cœur le choc qu’il allait me causer.

– Il fut blessé à Craonne, continuait le colonel d’un air songeur. Après guérison, il passa au front de Verdun. Blessé à nouveau et évacué, je le perdis de vue... J’appris, plus tard, qu’il était capitaine de réserve et qu’il s’était marié. À cette époque, j’habitais l’Alsace... Ce n’est que plus tard que je vins dans ce pays où l’un de mes parents m’avait légué cette maison... À mon arrivée, Frédéric de Borel n’était déjà plus dans la région.

J’écoutais dans une sorte d’extase religieuse les explications du colonel. C’était la première

fois que j’entendais parler si longuement de mon père et chacune des paroles prononcées par mon interlocuteur s’inscrivait en moi comme aurait fait un burin dans la pierre.

« Mon père !... mon père était-un des héros de la grande guerre !... Mon père, deux fois, avait été blessé... Et moi, sa fille, j’avais jusqu’à ce jour tout ignoré de lui... »

– Et depuis ? balbutiai-je, comme l’ancien officier se taisait. Depuis, n’avez-vous plus jamais entendu parler de lui ?

– Je l’ai revu, il y a douze ans... Il venait de donner sa démission de capitaine.

– Il y a douze ans ? répétai-je en rêve. Il n’était donc pas mort, il y a douze ans ?

– Mais il ne l’est pas encore, que je sache, mademoiselle ! Nul ne m’a annoncé sa mort.

Je tressaillis et il me parut que mon sang cessait de circuler dans mes veines.

Cet homme raisonnait comme Bernard... Et ni l’un ni l’autre ne croyaient à la mort de mon père...

– Pourtant, observai-je dans une sorte d'hallucination, depuis douze ans, vous ne l'avez pas revu ?

– Non, mais j'ai eu plusieurs fois de ses nouvelles par des amis communs. Je reçus même de lui une carte, il y a quelques années – huit ans, peut-être ? Il partait pour le Soudan.

– Le Soudan ?

– Oui. Quand il envoya sa démission de capitaine, c'était avec l'intention de partir au loin... Un tas de projets d'exploration qu'il avait en tête. Il n'a cessé de voyager, par la suite.

– Et, depuis huit ans, vous n'avez pas entendu parler de lui ?

– Non, mais cela ne signifie pas grand-chose. Il n'y a pas de bureaux de poste au centre de l'Afrique et on est souvent de longs mois sans pouvoir faire parvenir la moindre communication au continent, Croyez-m'en, j'ai la certitude qu'il n'est rien arrivé à M. de Borel. Il reviendra un de ces jours par ici.

– Oh ! que Dieu vous entende, monsieur !

m'écriai-je, un peu de sang colorant à nouveau mes joues décomposées.

En cette minute, cela m'aurait fait du bien de pleurer : larmes de joie et de détente à la fois, larmes douces, en tout cas ! Mais je me raidis. J'ignorais, au juste, ce que cet homme connaissait du passé de mes parents... cette sorte de séparation entre mon père et ma mère... le départ du premier, son absence prolongée... inusitée... la tristesse, le long deuil de ma mère que rien ne paraissait devoir faire cesser. Que savait-il ? Que soupçonnait-il ?... Les gens du pays, cet homme surtout, n'étaient-ils pas plus instruits que je ne l'étais moi-même sur le drame intime qui semblait avoir divisé à jamais mes parents ?

La pensée de ma mère, que nul soupçon ne devait effleurer, que nul commentaire désobligeant ne devait atteindre, retint mes larmes prêtes à couler et rendit un peu de force à mon cœur en débandade.

– Monsieur, dis-je en prenant congé, laissez-moi vous remercier du fond du cœur... Vous ne savez pas combien les renseignements que vous

venez de me donner me sont précieux.

– Je le devine, murmura-t-il avec une douceur affectueuse.

Mais, me raidissant plus fermement contre tout restant d'émotion, j'achevai, avec une infinie mondanité :

– Encore une fois, merci de votre aimable accueil, monsieur, et pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

Je m'inclinai correctement, mais il me tendit brusquement sa large main dans laquelle je mis la mienne, qu'il secoua fortement.

– Au revoir, mon enfant... Je suis heureux de vous avoir vue. Rappelez-vous que cette maison est celle d'un vieil ami de M. de Borel et que son occupant se fera une joie d'y parler avec vous de l'absent.

Cet affectueux langage, répondant si peu à ma réserve de commande, fit fondre instantanément celle-ci. Des larmes brillèrent dans mes yeux et le colonel les aperçut.

– Sacrebleu ! vous êtes une brave enfant !

s'écria-t-il d'une voix tonitruante.

Et d'un mouvement brusque, m'attirant contre lui, il mit sur mon front un retentissant baiser.

– Ah ! c'est que, voyez-vous, s'excusa-t-il aussitôt en me reconduisant, c'est que le colonel Chaumont est un vieil endurci pas facile à berlichonner ; mais quand quelque chose l'émeut, il n'y a plus de correction qui tienne.

Il ouvrit la porte de la grille devant moi et me fit un profond salut.

– Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Remettant d'un coup de poing son large feutre sur la tête, le vieil officier rebroussa chemin fébrilement.

Bernard m'attendait, on devine avec quelle impatience.

Aussi, à peine fûmes-nous en selle que je répondis à la muette interrogation de ses yeux.

– Mon père vit. Du moins, il vivait encore il y a huit ans.

– Ah ! je le savais bien, moi ! s'écria Sauvage, qui fit éclater une véritable joie.

J'avais bien senti que cet homme était profondément attaché au service de mon père, mais je ne compris vraiment combien il aimait celui-ci que lorsque je le vis se livrer sur sa selle à mille extravagances rien qu'à l'annonce de la bonne nouvelle que je lui communiquais.

Je dus attendre qu'il fût un peu calmé pour lui faire le récit, en détail, de ma visite au colonel.

Il m'écouta attentivement, puis me dit :

– Vous avez bien fait, somme toute, de vous confier à ce vieil original. Le meilleur annuaire ne nous eût pas appris grand-chose, puisqu'il y a déjà douze ans que M. Frédéric n'est plus officier de réserve. Tandis qu'avec les renseignements obtenus, nous sommes sûrs qu'il y a huit ans votre père était encore en bonne santé. Hein ! croyez-vous que je me trompais beaucoup en vous disant qu'il ne fallait pas se décourager ?

– Je vous dois beaucoup, mon ami. Sans vous, je croirais encore que mon père a péri en mer

autrefois ; alors que, grâce à votre intervention, je puis espérer le revoir un jour.

– Il faut croire à son retour, mademoiselle.

– Ah ! que cela se réalise, mon Dieu ! C'est mon plus cher désir.

Nous avançâmes quelques instants en silence tous les deux, réfléchissant.

– Ce qu'il faudrait savoir au juste, dis-je tout à coup, ce sont les causes exactes qui ont forcé mon père à s'expatrier. Pourquoi, aussi, ma mère est-elle restée ici ? Elle aurait dû le suivre. La ruine n'était pas si complète qu'elle l'obligeât à se séparer de son mari, même momentanément, puisque la propriété des Tourelles lui restait avec les revenus qui y sont attachés. Enfin, comment ma mère a-t-elle pu croire mon père mort, alors qu'il lui était si facile de s'assurer du contraire ?

Le regard de Sauvage recommença à fuir le mien.

– Ça, c'est autre chose... Au fond, c'est sans importance.

– Au contraire, je veux savoir ! Je ne

comprends pas ce mystère et, si vous savez quelque chose, je vous en conjure, dites-le-moi. Je me forge toutes sortes d'idées qui sont véritablement extravagantes. Parlez, Bernard, je vous écoute.

– J'aimerais mieux ne rien vous dire. C'est à M^{me} de Borel de vous expliquer ce qui s'est passé.

– Mais puisque ma mère ne le fait pas ! qu'elle ne le fera jamais ! Pour elle, mon père est mort et je dois le considérer comme s'il n'existait plus...

– Heureusement, cela n'a pas suffi à le tuer que de dire qu'il était mort.

– Répondez à ma demande. Sauvage, je vous en supplie !

– C'est assez embarrassant... Enfin, puisque vous y tenez et que la connaissance du peu que je sais peut vous servir... Il n'y a pas grand monde qui sache la vérité, d'ailleurs... Moi, je suis un peu au courant parce que ma mère était à la Châtaigneraie, auprès de M^{me} de Borel quand les événements se sont produits. Or, voici ce que m'a

raconté ma défunte mère en me recommandant de n'en parler à âme qui vive...

Et en tâtonnant, avec des réticences, comme si craignait de me heurter, Bernard m'expliqua :

– Dans tous les ménages, ça ne va pas toujours comme on voudrait. Quelquefois, c'est l'un qui a tort... ou bien c'est l'autre... Et, souvent, les choses arrivent subitement sans que la volonté du coupable y ait guère contribué... Bref, vos parents s'adoraient, c'étaient des baisers continuels... Mais Monsieur était léger, étourdi c'était plus fort que lui d'être si aimable avec tout le monde !... Un soir, qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais, Madame a dû être jalouse. Il y a eu des éclats de voix... elle criait, il suppliait... Monsieur devait avoir tort, puisqu'il implorait ; mais Madame est sévère et ne pardonne pas facilement. Tout son orgueil devait se dresser pour l'empêcher d'être miséricordieuse... Au matin, Madame est partie sans vouloir écouter ce pauvre Monsieur qui cherchait encore à la retenir... Rien à faire... Madame déclarait que c'était l'adieu définitif... Vous connaissez son fameux regard, si glacial, si

méprisant, et qui ne pardonne pas ? Votre papa a dû le connaître aussi, ce matin-là !

– Pauvre père !

– Oui, pauvre M. Frédéric, parce que tous les hommes sont plus ou moins faibles, et lui, ça ne l’empêchait pas d’adorer Madame.

– Continuez... Ma mère est partie, dites-vous ?

– Oui, elle s’est éloignée, refusant par la suite toute entrevue à son mari, lui renvoyant toutes ses lettres sans les ouvrir, lui faisant seulement demander, par l’intermédiaire d’un homme d’affaires, la possibilité de vivre tranquille, dans l’oubli, loin de lui.

– Alors ?

– Alors, je ne sais plus... C’est vers cette époque que la Châtaigneraie a été mise en vente... Monsieur l’avait quittée quand il avait vu que Madame refusait d’y revenir. Tout le personnel avait été, en même temps, congédié ; le château était donc désert. Depuis, il est resté vide, car les visites de M^e Piémont ne comptent guère ! Il est resté vide et M. Frédéric n’a pas reparu.

– Et ma mère ?

– M^{me} de Borel est revenue habiter les Tourelles deux ans après la vente de la Châtaigneraie. Elle était vêtue de noir et Félicie disait que Monsieur était disparu en mer.

– Mais le monde a dû parler, faire des suppositions ?

– Peu de gens ont été au courant de la subite discorde ; nul n’a donc songé à contrôler les dires de Félicie, une nuit ayant suffi pour détruire toute l’intimité de vos parents ; cela n’avait pu transpirer au-dehors. De sorte que, pour tout le monde, votre père est bien mort au loin.

– Personne n’a cherché, depuis, à s’en assurer ?

– Dame, en dehors de vous, nul n’y avait intérêt.

Je restai longtemps songeuse, pensant à ce drame rapide qui avait si complètement balayé le bonheur des miens.

– Pauvre mère ! murmurai-je, faisant allusion à tout le remords qui avait dû l’assaillir après les

premiers mois de colère passés.

– Vous la plaignez ? fit Sauvage d'un air sombre.

– Oui, répondis-je, car je l'ai vue pleurer bien souvent, et je crois qu'il n'y a pas de douleur plus amère que celle qui résulte d'un excès de sévérité alors que le pardon eût été, bien souvent, si facile et si doux à l'âme.

– Mais ne plaignez-vous pas votre malheureux père ?

– Oh ! si... Il a dû beaucoup souffrir. Pourtant, lui, il avait au fond du cœur la consolation de songer que, s'il avait eu des torts, du moins avait-il tout essayé pour les réparer. Cette pensée-là reconforte, voyez-vous ; tandis que ma pauvre maman est restée avec la terrible hantise de son implacable sévérité.

– Elle pouvait réparer... essayer de rejoindre Monsieur... le rappeler...

– Elle a peut-être voulu le faire. Qui sait ? C'était trop tard déjà, hélas ! Quand elle aura voulu se rapprocher de son mari, elle n'aura

probablement pas pu retrouver sa trace... J'ai vu souvent ma mère pleurer ; je suis sûre qu'elle a atrocement souffert... Elle doit ignorer si, oui ou non, mon père est encore en vie ou s'il est simplement disparu.

– Vous avez probablement raison ; M^{me} de Borel aura essayé de le rejoindre, mais M. Frédéric n'a dû laisser derrière lui aucune trace permettant de le découvrir. Désespéré, atteint dans son orgueil d'homme, il sera parti avec la ferme volonté de ne pas revenir et ne pas être rejoint...

J'arrêtai Bernard dans ses déductions.

– Si mon père a eu une telle pensée, nous ne le reverrons jamais : ces quinze ans d'absolu silence en sont la preuve ! Les jours et les mois continueront de s'écouler sans que rien de lui nous parvienne jamais. C'est l'oubli absolu, aussi puissant que la tombe. Allez, mon ami, il vaudrait peut-être mieux, pour la tranquillité morale de ma pauvre maman, qu'il fût mort réellement.

– Oh !... taisez-vous, mademoiselle Solange, ne blasphémez pas ainsi. Nos paysans disent que

tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Et vous, la fille du disparu, vous ne voudriez pas espérer jusqu'au bout ?

Je courbai la tête silencieusement.

Un grand découragement m'avait envahie depuis que je connaissais les causes du départ de mon père.

Au fond de moi-même, un immense orgueil sommeillait... un orgueil auquel j'aurais tout sacrifié, même mon cœur, même ma tranquillité, même le bonheur de ma vie entière. Et je songeais que si mon père avait ressenti ce même levain destructeur, alors que ses sentiments de rachat étaient bafoués et rejetés par ma mère, il était capable, lui aussi, d'avoir pris une implacable résolution et de la tenir jusqu'au bout.

Mon long silence dut impressionner Sauvage, qui rapprocha son cheval du mien.

– Mademoiselle Solange, fit-il d'un ton plus doux, j'ai chez moi une photographie de ma mère prise en groupe avec les gens du château. M. Frédéric, alors enfant, s'était glissé au premier

rang. Si, demain, vous voulez venir jusqu'à ma petite maison, vous pourrez l'examiner à loisir.

Je le remerciai du regard.

– J'irai, lui dis-je simplement. Venez me chercher de bonne heure.

Et ma main alla serrer la sienne, comme pour lui demander pardon de ma minute d'égarement de tout à l'heure.

7 juin.

Sauvage fut exact, ce matin.

Dès huit heures, nous étions en route.

J'avais pris mon déjeuner debout, à la hâte, déjà revêtue de mon costume d'amazone.

– Je vois que ma Solange prend goût à ces excursions matinales, fit ma mère en venant m'embrasser. Où donc es-tu allée, hier ?

– Du côté des Anthieux. Je connaissais mal cette partie du pays.

– Je crois même que tu connais, en général, fort mal les alentours, puisque toutes tes vacances

se sont passées avec moi, à Dieppe, chez ta tante Marguerite.

– C’est vrai... je connais mieux nos côtes normandes que les environs des Tourelles.

– C’est pourquoi je t’ai confiée à Sauvage. C’est un homme précieux qui t’apprendra à aimer ce coin, tout en t’en montrant les beautés. Je suis tranquille sur toi quand tu es avec lui.

– Je sais, mère, que vous le connaissez depuis longtemps.

– Sa mère fut une de mes meilleures cuisinières... Tiens, le voici ! Va vite, ma Solange ; amuse-toi bien... Les Tourelles ne sont pas toujours gaies pour une jeune fille de ton âge... Mon deuil me fait vivre en recluse... Va, grise-toi d’air et de liberté... À dix-huit ans, on étouffe, entre les murs.

Avant de la quitter, je l’embrassai, émue de cette sollicitude qu’elle me témoignait si tendrement ce matin.

Oh ! pauvre mère chérie, toujours dolente et toujours triste... si vous saviez où elle va, votre

petite Solange ! Si vous saviez de quoi elle parle, votre fillette !... Vous seriez peut-être bien surprise de voir qu'il n'y a pas d'âge pour pleurer et souffrir... Les enfants ne sont pas responsables des erreurs des parents, mais ils en héritent...

J'ai hérité de vos larmes et, pourtant, les vôtres n'ont pas diminué, bien que j'en sois accablée !...

Je suis donc partie avec Bernard.

J'ai déjà dit, je crois, qu'il habitait une maison située presque au milieu des bois, de l'autre côté du pays, à quelques mètres de la lisière de la Châtaigneraie.

Comme nous nous y rendions, nous aperçûmes, à mi-chemin, une grande torpédo arrêtée. Un homme, le chauffeur, était couché à plat ventre dans la poussière du chemin, tandis qu'un autre – le propriétaire de l'auto, probablement – se tenait debout derrière lui.

Le premier semblait examiner attentivement le moteur de la voiture ; le second, au contraire, enfoncé dans ses fourrures, laissait errer ses yeux

sur le paysage ensoleillé.

Je marchais une demi-longueur à peine en avant de Bernard, qui observe généralement cette attitude lorsqu'il aperçoit des étrangers ou que nous traversons quelque hameau.

Or, quand nous arrivâmes à leur hauteur, celui des deux automobilistes qui était couché à terre se releva et, s'adressant à Sauvage, qu'il prenait sans doute pour mon domestique, il lui dit :

– Eh ! l'ami !... Venez donc, voulez-vous, m'aider à soulever la voiture et à la caler avec cette grosse pierre ! J'ai oublié mon cric.

Bernard hésitait, me regardant.

– Faites, dis-je, en retenant Mascotte.

Mon compagnon sauta à terre, attacha son cheval à un arbre du bord de la route et donna le coup de main demandé.

Pendant ce temps, l'autre étranger se tourna vers moi.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, autant que je pus en juger par le peu que j'apercevais du visage, car une grande barbe

rousse lui couvrait la moitié de la figure.

Il était de haute taille, assez fort sous son ample fourrure, et portait de larges lunettes d'auto.

Il se découvrit devant moi, sobrement mais poliment, et s'excusa de la liberté que son chauffeur avait prise d'interpeller si familièrement l'homme qui m'accompagnait.

Je répondis brièvement que mon compagnon était à sa disposition.

Après quelques rapides remerciements, l'inconnu étendit le bras vers les maisons du village.

– Pourriez-vous, je vous prie, madame, me dire le nom de ce hameau ?

– C'est Thierville, répondis-je, un petit bourg de douze cents habitants tout au plus.

– Et ces magnifiques bois que nous avons traversés, tout à l'heure ?

– Ceux de la Châtaigneraie, fis-je, un peu de rouge me montant au visage à ce nom presque sacré pour moi.

– Ah ! la Châtaigneraie ! répéta l'inconnu, comme si ce nom n'était pas nouveau pour lui.

Puis, m'indiquant du doigt notre maison qu'on apercevait de loin, toute blanche, de l'autre côté du vallon :

– Cette jolie maison, là-bas, pleine de clochetons, n'est-elle pas à vendre ? interrogea-t-il.

– Oh ! non ! m'écriai-je. Nul n'y songe. Elle est habitée depuis de longues années par les mêmes personnes et le sera longtemps encore, je pense !

– Je croyais... je confonds, sans doute ! rétracta-t-il aussitôt. On m'a parlé d'une magnifique demeure seigneuriale de style Renaissance, je crois...

Hein ! Que dites-vous ?

Avec sa brusque franchise d'ancien soldat, Bernard avait bondi, pendant que, malgré moi, je me sentais pâlir.

– La Châtaigneraie à vendre, allons donc ! reprit-il après une minute de stupeur.

– Mon Dieu, je ne sais s’il s’agit de la Châtaigneraie, répliqua l’inconnu avec nonchalance. Mon homme d’affaires m’a indiqué, dans Thierville... un château... un vieux château presque abandonné, mais de style très pur et possédant un parc immense et des bois très beaux... Je n’en sais pas davantage et pensais que le premier venu me l’indiquerait sans difficulté.

Le ton de celui qui parlait avait quelque chose de hautain qui eût dû imposer à Sauvage.

Mais celui-ci ne connaît pas les belles manières et encore moins la servilité, surtout quand quelque chose lui tient au cœur.

– Eh bien ! il ne manquait plus que cela, avec ce satané notaire de malheur ! Encore une de ses baroques inventions, comme s’il tenait à narguer les gens ! Nous n’avons pas assez de mécréants dans la contrée, faut encore qu’il nous en amène !

Je tressaillis, effarée, sentant toute l’injurieuse portée de ses paroles vis-à-vis de l’étranger.

Pourtant, celui-ci ne semblait pas disposé à s’en fâcher.

Il s'était tourné vers Sauvage et l'examinait avec une attention soutenue.

Il me sembla remarquer, malgré ses lunettes, que ses yeux brillaient tout à coup étrangement ; raillerie ou ironie, les réflexions mordantes de Bernard égayaient l'inconnu.

– Je veux espérer pour votre beau pays, répliqua-t-il avec un sourire indéfinissable, que vous possédez encore, en France, suffisamment de vieilles familles capables d'acheter et de payer ce château à sa réelle valeur.

– Ça n'en sera pas moins des étrangers, des inconnus, un tas de propres à rien qui viendront se carrer à la place des anciens propriétaires. Les pierres ont une âme, monsieur, et c'est insulter le passé, c'est défier le courroux des morts que de venir s'approprier les dépouilles de leurs descendants. Ces biens-là devraient être inattaquables et ne pas sortir de la famille ! Il n'y a que l'argent qui change de main sans être jamais à personne. Mais des maisons, des terres, c'est sacré !

La colère de mon pauvre Sauvage devait

amuser ceux qui n'en comprenaient pas les motifs réels.

Avec sa figure décomposée, il devait paraître comique à ces gens-là ; mais, moi, je le trouvais magnifique dans son extravagance. Est-ce que, au fond de mon âme, je ne partageais pas instinctivement ses idées surannées ?

Le chauffeur s'était redressé et, moqueusement, l'interpellait d'un air gouailleur :

– Eh bien ! mon vieux, tu en as une couche... Là ! là ! c'est rien de le dire ! C'est-y que tu serais ton grand-père, pour retarder tant que ça ?

– Allons, allons, Morvan, hâtez-vous, nous n'allons pas rester là !

Cet ordre, brièvement jeté par l'inconnu à son chauffeur, me parut une sorte de blâme à l'adresse du ton railleur de celui-ci vis-à-vis d'un homme qui, spontanément, avait accepté de lui rendre service.

À ma grande surprise, en effet, l'étranger, contre qui pourtant étaient dirigées les réflexions de Sauvage, ne paraissait pas s'en être beaucoup

affecté.

Il avait repris sa pose songeuse et continuait de regarder pensivement au loin. Peut-être son orgueil ne condescendait-il pas à vouloir comprendre les remarques désobligeantes de mon intrépide compagnon.

L'air bourru, d'ailleurs, Sauvage avait enfourché son cheval.

– Voilà que ça marche, à présent... Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer, fit-il sèchement.

– Je vous remercie, mon brave, répondit alors l'inconnu en venant vers lui. Voulez-vous me serrer la main ? Votre rude franchise m'a fait plaisir : je suis certain que vous devez être un dévoué compagnon.

– Sûr que ce n'est pas l'argent et les belles manières qui me feront changer d'avis, répliqua l'autre, posément. Ils peuvent venir, les acquéreurs, ils n'auront pas Bernard Sauvage !

Cette belle déclaration fit de nouveau sourire l'automobiliste.

Mais, homme du monde impeccable, il n'insista pas. Se tournant vers moi, il s'inclina après m'avoir, de nouveau, adressé quelques mots de remerciement.

Je remis Mascotte en marche et nous reprîmes, Bernard et moi, notre promenade interrompue.

Après avoir parcouru une centaine de mètres sans parler, je tournai la tête, car je n'entendais pas démarrer l'automobile.

Le chauffeur était au volant, prêt à partir, mais l'étranger se tenait debout à la place même où nous l'avions laissé.

Immobile, il nous suivait des yeux.

– Hein ! je lui en ai bouché un coin, à ce particulier-là ! s'exclama Sauvage d'un ton plein de rancune. Non, mais, l'avez-vous entendu parler de son homme d'affaires ? Il en avait plein la bouche, comme si son argent lui créait une sorte de suzeraineté ! Parce que la Châtaigneraie est en vente, ça se voit déguisé en châtelain.

– Hélas ! mon pauvre Bernard, ce ne sont pas vos objurgations qui empêcheront la vente... Si ce

n'est pas cet homme-là qui l'achète, ce sera un autre. Et, ma foi, autant lui qu'un autre. Il a l'air d'un homme bien élevé. Avez-vous vu combien vite il a interrompu son chauffeur, qui se permettait de sottes plaisanteries ?

– C'est vrai ! Le maître a été poli. Il ne pouvait d'ailleurs agir autrement en votre présence, ou alors il aurait été un goujat.

– Peut-être ! Mais, réellement, il a été impeccable.

– Oui, oui, c'est entendu ! N'empêche que ça m'a fait un rude coup d'apprendre que la Châtaigneraie était en vente, parce que, cette fois-ci, cela m'a l'air sérieux. Voilà un acquéreur en chair et en os ! C'est pas du chiqué. Et si l'on n'annonce pas la vente à coups de tambour, du moins la pousse-t-on sérieusement en dessous.

Il garda un instant le silence, puis s'écria :

– Bon sang de bon sang ! Est-ce que M^{me} de Borel ne pourrait pas empêcher cela !

J'avais eu la même pensée...

Je ne répondis pas ; tant d'impossibilités, je le

sentais, se dressaient devant un pareil espoir ! Est-ce que, même, ma mère s'intéressait encore à la Châtaigneraie ?

Mais nous étions arrivés à la petite maison de Sauvage.

Je descendis et acceptai la tasse de lait qu'il m'offrait.

Pendant qu'un peu songeuse je buvais lentement le blanc liquide, Bernard avala, coup sur coup, trois verres de cidre.

– Ça m'a donné la fièvre, cette nouvelle-là ! J'en suis tout remué.

– Moi, je remercie Dieu qui a permis que je l'apprenne ainsi... Après la vente, cela m'aurait donné un coup plus rude encore.

L'homme approuva de la tête.

– Sûr ! fit-il d'une voix sourde. Pour une désillusion, ça peut compter !

Il s'arrêta, puis reprit plus doucement, avec une supplication :

– Est-ce que vous espérez pouvoir faire

quelque chose, mademoiselle Solange ?... Ah ! si c'était possible !

– Je ne sais pas, je n'ose rien espérer !... En ce moment, je suis comme assommée... La maison fermée et le grand parc désert me semblaient un peu à moi : ils étaient encore à mon père, puisqu'ils ne paraissaient être à personne. Mais si j'y vois des visages nouveaux et de l'animation, je crois que ce sera la fin de toutes mes illusions. Comment, après cela, pourrai-je espérer encore que mon père revienne ?

Sauvage donna un grand coup de poing sur la table. En cette minute, il n'était capable que de violence.

– S'il avait suffi, tout à l'heure, d'étrangler le bonhomme pour empêcher la vente du château, je l'aurais fait, quitte à payer de ma vie ce geste homicide ! Mais, après lui, un autre viendra et ça n'en finira plus !

– Allons, calmez-vous, mon brave ami. Demain, nous verrons s'il y a quelque chose à faire. Pour le moment, écoutez-moi : je voudrais visiter la Châtaigneraie... Mathieu Savalle en a

les clefs ; demandez-lui qu'il nous les confie ou nous accompagne là-bas... Vous le dites dévoué aux anciens maîtres, aussi ne lui cachez pas que c'est moi qui le prie...

– Oh ! sûr, il ne refusera pas !

– Alors, en route. J'ai hâte de retourner aux Tourelles... Je veux parler à ma mère.

Avant de partir, cependant, Bernard me montra la photographie qu'il m'avait annoncée. Les couleurs en étaient un peu effacées, et l'épreuve, somme toute, avait été grossièrement faite.

Je contemplai néanmoins bien longuement le joli garçonnet aux traits décidés malgré leur finesse, qui, plus tard, était devenu mon père.

J'eus la tentation de demander à Bernard de me confier ce portrait, mais je songeai qu'il représentait aussi l'image de sa mère et que je n'avais pas le droit de priver ce brave garçon d'un aussi précieux souvenir.

À peine fus-je rentrée aux Tourelles et eus-je changé de costume que, mettant à exécution le

plan que j'avais conçu, je rejoignis ma mère dans le petit boudoir où elle se tient habituellement.

Je me sentais très fermement décidée à lui parler, et cette résolution bien arrêtée me laissait calme, prête à envisager toutes les réponses qu'elle allait me faire.

– Pardonnez-moi, ma mère, d'interrompre votre lecture, lui dis-je en m'asseyant auprès d'elle, mais j'ai à vous entretenir de choses que je crois très graves et que je n'ose différer.

– De quoi s'agit-il, mon enfant ? fit-elle, étonnée, en laissant reposer sur ses genoux le livre qu'elle parcourait lorsque j'étais entrée.

– Saviez-vous que la Châtaigneraie fût en vente ?... repris-je courageusement.

Elle tressaillit.

– Non. Nul ne m'en a parlé, répondit-elle, son regard étonné levé vers moi.

– Un hasard me l'a appris ce matin, repris-je.

Et je lui contai notre rencontre de l'automobile en panne et les renseignements demandés et donnés par l'inconnu. Je lui passai sous silence,

naturellement, les réflexions passionnées de Bernard.

– C’est la première fois que j’entends parler de cette vente, dit ma mère lorsque j’eus terminé mon récit, mais je ne vois pas en quoi elle nous intéresse si fortement.

Malgré moi, je bondis.

– Oh ! mère, m’écriai-je, cette maison nous a appartenu autrefois... La pensée que des étrangers vont y demeurer à notre place me bouleverse. Il me semble que c’est un mauvais rêve qu’il va me falloir vivre... Je vous en prie, si vous voyez la possibilité d’empêcher cette vente, au nom du Ciel, ma mère, agissez !

Ma mère se redressa avec vivacité.

– Je vous en prie, Solange, calmez-vous !... Et raisonnez un peu !... Voyons, mon enfant, cette demeure ne nous appartient plus. M^e Piémont l’a acquise il y a bien longtemps ; s’il veut la revendre aujourd’hui, il en est maître et je n’ai aucune autorité pour aller lui conseiller d’agir différemment.

– Mais vous, mère, ne pouvez-vous pas l’acheter ?... Le notaire vous donnerait sûrement la préférence.

– Tu ne songes pas à ce que tu dis, ma pauvre petite, fit-elle en s’adoucissant. Cette maison vaut au moins un million et je ne possède pas pareille somme.

– Même en vendant les fermes, les prés, les Tourelles ?

Ma mère se mit à rire.

– Tu déraisonnes, Solange !... Je suis née aux Tourelles et compte bien y mourir. Comment peux-tu me demander de tout sacrifier pour acheter une propriété qui exige un revenu énorme pour être habitée ? Qu’est-ce que tu ferais de la Châtaigneraie ?

– Nous irions y demeurer.

– Et après ?

– Nous y vivrions en attendant...

– En attendant quoi ?

Je fus sur le point de répondre : « *En*

attendant le retour de mon père », mais je me retins. À quoi bon ? Est-ce qu'il reviendra jamais, à présent ?

Comme je restais silencieuse, véritablement accablée, ma mère allongea le bras vers moi et me prit la main.

– Voyons, ma Solange, pourquoi te tracasses-tu ainsi inutilement ? Comprends que ce que tu me demandes est impossible ; je ne puis pas, je ne possède pas assez pour payer la Châtaigneraie, même si je sacrifiais tous nos biens, comme tu me le proposais tout à l'heure.

Je redressai la tête.

– Mais moi ? interrogeai-je.

– Toi ? fit-elle, étonnée, sans comprendre.

– Oui, est-ce que je n'ai rien, absolument rien ? La mort de mon père, en me laissant orpheline, me donnait des droits à sa succession ?

Je vis le cher visage maternel se contracter douloureusement.

– Tu me tortures, Solange, et inutilement... Tu n'as rien... rien que ce que je possède moi-même

et ce que ta tante Marguerite te laissera après elle.

Je me redressai soudain, le regard illuminé.

– Mais elle est riche, elle, tante Marguerite !
Ce que nous ne pouvons faire, elle le peut, elle !
Je vais lui écrire et la supplier d’acheter la
Châtaigneraie.

– Comme tu es encore enfant, décidément !
Ainsi, tu t’imagines que ma sœur peut dépenser
un million, du jour au lendemain, pour satisfaire
seulement le caprice d’une nièce déraisonnable ?
Je ne veux pas t’empêcher d’écrire à ta tante,
mais je te préviens qu’elle va te rire au nez.

Le ton léger et railleur de ma mère me fit mal,
en cette minute où ma pauvre tête affolée
cherchait une solution au problème qui me
bouleversait.

– Vous n’aimez pas la Châtaigneraie, ma
mère ! ne pus-je m’empêcher de dire d’un ton
amer.

– J’y ai beaucoup souffert, répondit-elle avec
un soupir. Trop de souvenirs attristants s’y
rattachent. Mais toi-même, je ne savais pas que tu

eusses un tel amour pour cette demeure.

– Je l’ignorais aussi avant ce jour, répondis-je. Pour que je m’en aperçoive, il a fallu qu’un étranger vînt me dire : « J’ai envie de l’acheter et d’y vivre en maître. » Oh ! alors ! ç’a été toute une révélation ! Si vous saviez, maman, j’ai cru que j’allais pleurer là, devant tous... Je me mordais les lèvres pour ne rien dire... Et pourtant, j’espérais encore... J’avais foi en vous. Mais à présent, c’est fini ! Je comprends bien qu’il n’y a rien à faire et que je ne puis rien empêcher !

Je prononçai ces derniers mots à travers mes larmes.

Ah ! certes, j’étais désespérée et je sentais bien, maintenant, l’inutilité de ma démarche auprès de ma mère.

Elle me consola de son mieux par des mots de tendresse et en essayant, par tous les raisonnements possibles, de me démontrer que la vente de la Châtaigneraie ne changerait rien, au fond, à la vie délicieuse et tranquille que j’étais appelée à vivre aux Tourelles.

Je la laissai dire, la tête endolorie, me berçant au son de sa voix, sans entendre le sens de ses paroles.

Oh ! l'heure douloureuse où, la tête appuyée sur le sein maternel, en pleine détresse, je me sentais si loin, si seule !...

10 juin.

Dès que Bernard m'eut mise en selle, ce matin, je l'interpellai.

– Avez-vous enfin pu voir Mathieu Savalle ?

– Oui, mademoiselle. Il nous attend.

Je respirai, soulagée. Depuis deux jours, mon brave Sauvage avait en vain essayé de rencontrer le garde-chasse. Celui-ci, parti pour le bourg voisin, n'était revenu que la veille au soir, comme l'expliquait mon compagnon.

Cette assurance de Sauvage que nous allions pouvoir visiter ce jour même le château m'ôtait un lourd poids de dessus la poitrine, tant j'avais craint que le garde n'eût sa consigne, même vis-à-vis de moi.

Nous partîmes rapidement et fîmes la route en silence.

J'avais soigné tout particulièrement ma toilette, chose qui n'était guère dans mes habitudes depuis quelque temps ; mais cette visite à la demeure abandonnée m'apparaissait comme une véritable cérémonie, une sorte d'hommage posthume que j'allais rendre aux cérémonieux ancêtres sous l'œil desquels il me faudrait défilier.

Pour aller au château, nous prîmes cette fois par la grand-route.

– Nous ne passerons pas aujourd'hui par la brèche, m'expliqua Bernard, Savalle doit nous attendre à la grille.

Je souris, heureuse au fond.

– C'est presque une visite officielle, répliquai-je, le cœur battant de hâte et d'émotion.

Et je pressai ma monture pour être plus vite là-bas.

Mon compagnon me suivait, l'air morose, et je sentais son regard attristé posé parfois sur moi.

Le brave garçon avait dû rêver d'un autre

retour à la Châtaigneraie pour le dernier rejeton des comtes de Borel. Cette visite, faite mystérieusement et presque à la dérobée dans la grande maison où personne n'avait réellement remplacé mon père, lui paraissait intolérable. Il n'admettait pas de m'y voir en visiteuse et, pis encore, en étrangère, alors que, prochainement, un inconnu y entrerait en maître.

Savalle nous attendait auprès de la grande grille d'honneur.

À ma vue, il s'avança, la casquette à la main :

– Permettez-moi, mademoiselle, de vous souhaiter la bienvenue à la Châtaigneraie. Je suis heureux que vous vouliez bien me permettre de vous y accompagner.

Je remerciai d'un bon sourire l'aimable garçon dont le compliment était si bien tourné.

– Mathieu nous ouvrira les portes, expliqua Sauvage, dont le visage soucieux ne se détendait pas.

Son air même me rappela, avec un serrement de cœur, les motifs douloureux qui m'avaient fait

désirer cette visite au vieux château.

La Châtaigneraie en vente... La Châtaigneraie vendue !... Oh ! la pénible hantise !

Ma gaieté factice tomba subitement et ma présence en cet endroit ne m'apparut plus que ce qu'elle était véritablement : un douloureux pèlerinage à des choses mortes qu'on allait profaner...

De nouveau, mon cheval foulait les pavés sonores de la cour d'honneur.

Je lui fis prendre un temps de galop et, farouchement, précédant les deux hommes, je m'avançai seule devant l'imposante demeure seigneuriale.

Un coup de cravache rapidement donné pendant que, d'une main ferme, je raidissais les rênes, fit que Mascotte, hardiment, escalada les degrés de l'immense perron.

Combien de seigneurs pompeusement équipés avaient dû, autrefois, avoir le même geste cavalier ?

Cette pensée surgit brusquement en moi, et,

comme un film évocateur, elle éveilla en mon esprit des visages d'autrefois qui me semblèrent vivants.

Un regard circulaire autour de cette cour pavée... Je la vois peuplée d'hommes d'armes et d'écuyers. Je vois des princesses hautaines et des pages effrontés... C'est un défilé imposant de preux de toutes les époques. Voici les pieux croisés, les vaillants chevaliers de la Renaissance, les mousquetaires du roi Henri, les fiers gentilshommes du grand siècle, les courageux proscrits de la Révolution, les descendants, enfin, des vieilles familles françaises...

Tout un orgueil de race bouillonne en moi.

« Je suis des vôtres... notre sang est le même ! Vous tous qui m'avez précédée ici, ne me reconnaissez-vous pas ?... »

Vision radieuse qui fait battre plus vite mon sang dans les artères, mais vision quand même !

Je suis seule au haut du perron... seule au pied de la demeure solitaire.

Ma caravane heurte en vain la lourde porte de

chêne. Pourtant, le son se répercute lentement dans tous les coins, semblant y réveiller les échos endormis.

Un émoi religieux me saisit, comme si, de toutes ces pierres, une âme s'avavançait vers moi à ce bruit.

Combien je me sens petite en face de tous ces preux qui ont passé cette porte que je prétends franchir à mon tour sur un pied d'égalité ! Leurs âmes orgueilleuses ne rougiront-elles pas de ma faiblesse ?

De nouveau, je vois le long cortège d'ancêtres qui m'ont précédée et, devant l'imposant défilé, je me raidis, je me redresse... mes yeux vivants ne s'abaissent pas devant leurs multiples regards d'outre-tombe :

« Moi seule, mânes orgueilleuses, je vous résume tous !

« Être minuscule opposé à la masse, je suis là !...

« Je vis, j'existe : faite de toutes vos vertus et de toutes vos erreurs, de toutes vos victoires

comme de toutes vos défaites. Votre force, votre faiblesse, moi seule je suis vous tous !

« De l'arbre immense, il ne reste que le gland ; mais, à lui seul, le fruit est toute la race !... »

Et je sens le souffle de tous ces héros me saluer, m'accueillir... me bénir...

La dernière des comtes de Borel peut entrer : elle est chez elle, ici !...

Impressionnés de ma gravité et de mon long silence, Bernard et Mathieu s'étaient arrêtés au bas du perron.

Ils me regardaient, médusés, comprenant peut-être tout le bouleversement que cachait cette songeuse attitude.

Cependant, comme je sautais seule à bas de Mascotte, ils se précipitèrent vers moi.

Et pendant que Bernard entraînait nos chevaux, Savalle ouvrait les portes.

Lourdement, elles tournèrent en grinçant.

Un immense vestibule tout pavé de marbre m'apparut. De lourds bancs sculptés et de hautes

panoplies le meublaient.

Puis, nous entrâmes dans une large antichambre.

– La salle des armures, fit Bernard.

Et la visite commença.

Je fus étonnée de l'ordre admirable qui régnait partout. Une couche de poussière recouvrait évidemment tous les meubles, mais il n'y avait aucun désordre ; tout était en place, bien rangé, prêt à être utilisé.

Il eût suffi d'un coup de balai et d'un coup de plumeau pour redonner la vie, en quelques minutes, à ces vastes pièces.

– C'est cette partie du château que M^e Piémont habite ? demandai-je.

– Oh ! non, répondit Savalle. Not' maître n'occupe que l'aile gauche, c'est-à-dire la plus infime partie de cette demeure. C'est quasiment un appartement à part, puisqu'il a une entrée particulière.

Il avait dit *not' maître* en parlant du notaire, et un frisson m'avait secouée, misérablement, à ce

rappel.

– Vous voyez, mademoiselle Solange, me fit remarquer Sauvage à mi-voix, vous voyez que tout est en bon état.

– Oh ! M^e Piémont fait souvent faire le nettoyage, expliqua notre cicérone.

– C’est admirablement entretenu. Jamais on ne croirait que tout ceci est fermé depuis quinze ans.

– Quand je vous le disais que M^e Piémont aurait pu habiter le château sans y faire aucun frais ?

– En effet. C’est inimaginable qu’il n’ait jamais songé à jouir de tout cela.

– Et regardez, il n’y a partout que tableaux de maîtres, bois de rose, bronzes massifs, tapisseries anciennes et marbres de prix.

Il s’approcha de moi et, à voix basse, me fit cette remarque :

– Avant d’accepter la ruine pour lui et les siens, croyez-vous que M. Frédéric n’aurait pas tiré parti de toutes ces richesses ?

– Oui. La vente de tous ces meubles représenterait un prix fou.

Je me tus soudain. Une réflexion venait de me traverser l'esprit.

« Comment ma mère, trois jours auparavant, avait-elle pu m'affirmer que je ne possédais rien ? Mon père avait donc tout emporté avec lui ?... Tout, le prix de ce domaine qu'elle estimait encore à un million ?... Tout, le prix de ces richesses amoncelées dans tous les coins ? Question troublante, car si ma mère avait acquis la certitude de la mort de mon père, son devoir maternel n'avait-il pas été de rechercher ce qu'il pouvait laisser après lui ? Et si cette mort n'était pas un fait accompli, pourquoi me disait-elle que je n'avais rien à attendre du côté paternel ? »

Mais cette question pécuniaire ne m'intéressait que par les déductions à en tirer de l'existence probable de mon père.

Notre visite se continuait à travers les nombreuses pièces.

Quand nous fûmes dans la salle des chevaliers,

longue galerie transformée en salon d'apparat, Bernard me désigna un tableau entre cent autres accrochés le long des murs, et il m'expliqua :

– Ici, au-dessus de ce panneau, le portrait de M. Frédéric à l'âge de vingt-cinq ans, au moment de votre naissance environ.

Je m'élançai fébrilement vers la toile qu'il me désignait.

Déjà, sans que je le lui aie demandé, Savalle fait jouer le ressort des volets directement situés en face de ce portrait.

Et souriant, vivant, animé, le visage de mon père m'apparaît pour la première fois...

Tout de suite, ses yeux – les miens ! – de si étrange couleur, m'attirèrent.

– Oui, je lui ressemblais !

Et transfigurée, je le regardais, les mains jointes, tremblante d'émotion.

Aucune description ne peut rendre ce que je ressentais alors.

C'était un sentiment religieux, à la fois très

douloureux et très doux, une joie sans borne de le voir si fier et si beau, de sentir que j'étais sienne autant par le sang que par le cœur et les traits, mais c'était aussi un déchirement affreux de me dire que, peut-être, je ne connaîtrais jamais de lui autre chose que cette image... cette image qui n'était pas à moi et que je venais de découvrir pour la mieux perdre, car il était question d'un acquéreur... un étranger quelconque, qui ne verrait dans ce portrait qu'un tableau bien fait, signé d'un nom connu.

– Oh ! poignante pensée que celle-là !

Je me tournai vers Mathieu et, les yeux pleins de larmes, je le suppliai :

– Oh ! dites, est-ce que je peux l'enlever ? Il ne faut pas qu'il soit vendu, lui !... Je puis le prendre, n'est-ce pas ?

– Je ne sais, mademoiselle, bégaya Savalle, embarrassé. Il faudrait demander à M^e Piémont.

– Voyons ! c'est à moi que ce portrait appartient. On ne peut pas me le refuser... C'est à moi ! Ce tableau n'a pu être compris dans la

vente. On ne vend pas sa propre image... Voyez, il y a un vide à côté : ce devait être le portrait de ma mère... Mon père aura oublié le sien... C'est une inattention, mais je puis réparer...

Et je répétais, comme un automate :

– C'est à moi... c'est à moi...

Les deux hommes se regardèrent.

Mon émotion les gagnait.

Je vis Savalle s'essuyer les yeux furtivement, pendant que Bernard, le regard fixe, mordillait nerveusement sa lèvre inférieure.

Leur silence prolongé me rendit à moi-même. Je compris que ma demande était insensée : rien ne m'appartenait ici !

Tout avait été vendu, même les objets familiers... L'acheteur avait tout payé, jusqu'à ce portrait qui avait pour lui la valeur d'une œuvre d'art.

Alors, tournant la tête pour ne plus voir le visage souriant qui semblait me suivre des yeux, je m'éloignai, le cœur gonflé de larmes refoulées, essayant de m'intéresser à tous ces autres

tableaux qui composaient cette magnifique galerie de famille.

Que dirai-je de tous les appartements visités ? J'en ai gardé un confus souvenir.

J'ai vu le berceau blanc, vrai nid de dentelles, où j'ai dû dormir toute petite ; j'ai vu la chambre de mon père et son cabinet de travail ; j'ai admiré l'élégant boudoir de ma mère et la somptueuse chambre historique... celle où, paraît-il, Henri IV a couché !

J'ai vu encore une bibliothèque immense où plus de deux mille volumes de luxe s'étagaient ; une chapelle mystique derrière ses vitraux éclatants ; une salle d'armes anciennes où les futurs chevaliers passaient autrefois leur veillée d'armes ; j'ai vu des chambres et encore des chambres ; un fumoir moderne auprès d'un jardin d'hiver ; j'ai vu d'immenses cuisines et de non moins grandes salles de service. J'ai vu mille choses encore, mais je n'ai guère rien remarqué, poursuivie que j'étais par la hantise d'un sourire affolant et d'un regard doré où des lueurs d'amour et d'orgueil semblaient s'allumer.

Déchirant souvenir...

Un autre chagrin, plus grand encore, m'était réservé...

Nous achevions la visite du château, quand un son de trompe brusque et prolongé nous fit sursauter. En même temps, un bruit de moteur arrivait jusqu'à nous.

Nous tressaillâmes tous.

Bernard et moi, nous nous regardâmes, pensant tous les deux à l'auto de l'autre jour.

Mais Savalle avait couru à une fenêtre...

– M^e Piémont ! s'écria-t-il, effaré.

Et, mal à l'aise, il me regarda avec embarras.

Rien ne pouvait m'émouvoir en cet instant. Au contraire, il me sembla que c'était le Ciel qui m'envoyait le notaire aujourd'hui.

– Rassurez-vous, dis-je à Mathieu Savalle, M^e Piémont ne vous blâmera pas de ma présence ici. Je prends tout sur moi.

Et, simplement, j'allai vers la porte, au-devant de l'ennemi, comme me paraissait être le notaire.

Quand j'apparus au haut du perron, deux personnes le gravissaient.

Le tabellion, que j'avais entrevu bien souvent, n'était pas seul ; l'étranger de l'autre jour l'accompagnait, et il me suffit d'un coup d'œil pour reconnaître l'auto et le chauffeur que je connaissais déjà.

À ma vue, les deux hommes s'arrêtèrent, étonnés ; mais, pendant que le visage du notaire indiquait clairement qu'il me reconnaissait, celui de son compagnon montra une surprise mêlée de raideur.

– Vraiment, en voici une rencontre !... fit enfin le notaire, qui ne savait trop quelle contenance tenir.

– En effet, répliquai-je simplement, gardant ma position première auprès de la porte, telle une maîtresse de maison accueillant ses visiteurs.

Et je continuai, sentant le besoin d'expliquer immédiatement ma présence en ces lieux :

– Ayant entendu dire que le château allait avoir un nouveau propriétaire, j'ai tenu à le

visiter auparavant, certaine, cher monsieur Piémont, que vous ne me refuseriez pas le droit d'y venir.

– Pas du tout, ma chère enfant. Pas du tout ! Vous avez bien fait et je suis enchanté.

Malgré ces paroles de politesse, je vis son regard se porter sur Mathieu Savalle avec une certaine expression d'ennui.

– Oh ! ne grondez pas Savalle ! m'écriai-je. Je lui ai dit de m'ouvrir les portes et de me précéder. Il ne se serait pas permis de me demander des explications... Il m'a tout naturellement obéi et je compte bien que vous ne lui en ferez pas un reproche.

Ces paroles étaient si crânes et si prétentieuses en même temps que je vis, malgré les verres obscurs de son binocle, – car il ne portait pas ses grosses lunettes, aujourd'hui, – je vis le compagnon du notaire froncer le sourcil.

– Quelle est cette jeune dame ? s'informa-t-il un peu sèchement.

La figure du notaire passa par toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel.

Vraiment, j'avais une telle façon cavalière de me trouver chez moi en sa présence qu'il y avait de quoi en être estomaqué. Et, après ça, il devait se demander comment j'allais accueillir la suite.

À la demande directe de l'automobiliste, il ne pouvait plus longtemps différer de nous présenter l'un à l'autre ; ce qu'il fit avec une sorte d'anxiété.

– Mademoiselle Solange de Borel, des Tourelles... Monsieur James Spinder, le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie...

Cette présentation galvanisa toute l'assistance.

Bernard et Savalle étouffèrent un cri de surprise, pendant que, subitement, je chancelais et devenais toute pâle : *la Châtaigneraie* vendue !

De son côté, M. Spinder, probablement au courant de ce que signifiait mon nom en regard de sa nouvelle propriété, M. Spinder n'avait pu maîtriser un violent sursaut et il me parut qu'il rougissait de mécontentement sous sa grande barbe rouge. Nouvel acquéreur de ce domaine, ne

devait-il pas s'estimer à l'abri des querelles familiales qui avaient amené la vente de celui-ci, quinze ans auparavant ? Et ma présence, sur le seuil de la Châtaigneraie dont il venait prendre possession, pouvait-elle représenter pour lui autre chose qu'un acte d'hostilité ?

Se maîtrisant aussitôt, cependant, il s'était incliné devant moi avec toute l'aisance d'un homme du monde. Mais j'étais trop troublée et soudain trop faible pour pouvoir lui répondre autrement que par une légère inclination de tête.

Le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie, ces mots bourdonnaient bruyamment à mes oreilles et il me semblait qu'ils se répétaient en fanfare dans ma tête.

J'aurais voulu fuir, me sauver loin de tous, pour exhaler librement ma plainte ; mais, sous moi, mes jambes se dérobaient. Je dus me cramponner aux pierres qui formaient saillie autour de la porte.

– Tonnerre ! s'écria Bernard en s'élançant vers moi. Mademoiselle Solange ! mademoiselle Solange !

Je posai ma tête sur sa robuste épaule, à peine réveillée par sa rude voix d'angoisse où des rancœurs passaient.

Mais M. Spinder s'avança vers moi et écarta Sauvage avec autorité.

– Appuyez-vous sur moi, mademoiselle, dit-il en saisissant ma main et en la passant sous son bras. Venez vous reposer un peu dans la galerie.

Sans force, incapable de volonté pour le moment, je le suivis docilement.

Il avait dû visiter plusieurs fois la demeure avant de l'acheter, car il ouvrit, sans se tromper, la porte de cette pièce, ce que j'eusse à peine été capable de faire, moi qui sortais de la maison.

Il m'installa dans un fauteuil ; puis, sans trop de difficulté, il fit jouer les ressorts de plusieurs volets pour donner de l'air et de la lumière à l'appartement, tout cela avec la fermeté accomplie d'un maître de maison qui se sait chez lui.

Il revint ensuite vers moi.

– Vous sentez-vous mieux, mademoiselle ?

demanda-t-il avec un infini respect.

Et, comme je devais être encore très pâle, il ajouta :

– Permettez-moi de vous offrir un doigt de champagne... pour vous redonner des forces et un peu de couleur. Oh ! ne me refusez pas, ne dites pas non, je vous en prie.

Cette offre était faite d'un ton si bon et en même temps si ferme que je n'osai la décliner.

Il s'était tourné vers le notaire et les deux hommes restés discrètement près de la porte.

– Allons, avancez, messieurs. Nous allons porter un toast à la santé de mademoiselle. Je tiens à ce que mon arrivée, dans cette maison, ne laisse à personne un mauvais souvenir dont je sois involontairement responsable.

Ces derniers mots étaient certainement dits avec bienveillance à mon intention ; mais j'étais incapable de prononcer un mot. D'ailleurs, il est certaines blessures qu'on ne peut effleurer sans faire redoubler la souffrance. Son allusion à mon chagrin joua ce rôle douloureux et je dus fermer

les yeux sous le picotement des larmes qui perlaient subitement à mes cils et que je ne voulais pas laisser voir.

M. Spinder s'aperçut de mon émotion. Un instant, son œil froid me scruta ; puis, tranquillement, avec cette souveraine autorité qui lui semblait habituelle, il indiqua au notaire un placard dissimulé dans le mur, auprès d'une immense cheminée.

– Tenez, fit-il, il me semble avoir vu, l'autre jour, des coupes dans cette armoire. Atteignez-en quelques-unes, voulez-vous, pendant que je vais aller chercher du clicquot, dans le coffre de ma voiture.

Docilement, M^e Piémont obéit.

Bernard s'était approché de moi et me regardait avec une véritable sollicitude.

– Il ne faut pas vous faire du mal, mademoiselle Solange, me dit-il à mi-voix... Voyez-vous, tout cela devait arriver... Et peut-être que ça vaut mieux ainsi. Si la Châtaigneraie est vendue, c'est sans doute que quelqu'un est

revenu pour en donner l'ordre, car jamais on ne me fera croire que M^e Piémont en ait été le vrai possesseur. Tout à l'heure, il ne savait même pas où étaient les coupes !

– En revanche, le nouveau venu était au courant, lui !

– Oui, il parle en maître ! Il a vraiment payé, celui-là ! Ça se sent !

– Hélas !

– Enfin, ne perdez pas confiance. Il doit y avoir du M. Frédéric là-dessous. C'est lui qui aura fait vendre... Autrement, ce n'est pas naturel !

J'essayai de m'accrocher à cet espoir.

Le brave garçon avait peut-être raison.

Déjà, ma nature combative se réveillait et je songeais qu'il devenait nécessaire d'interroger le notaire.

Mais M. Spinder revenait, portant délicatement du bout des doigts une bouteille au goulot doré qu'il tendit à Bernard.

– Débouchez-nous ça, mon ami. Vous devez savoir vous y prendre... Je vois à votre boutonnière un ruban qui m'indique que vous avez fait la guerre ; or, les poilus excellaient à faire sans outils toutes sortes de choses et je suis sûr qu'il n'en est pas un qui n'ait appris à déboucher sans tire-bouchon une bouteille de vin.

Bernard, flatté, se mit à rire et, sortant un couteau d'une de ses poches, il eut vite coupé les liens qui retenaient le bouchon.

Le champagne jaillit, puis moussa dans les coupes de cristal.

Le nouveau propriétaire m'en tendit une et invita, d'un geste, chacun à se servir.

– Je bois à Mademoiselle et aux anciens propriétaires de la Châtaigneraie, fit-il en élevant discrètement son verre. Je bois à la prospérité de cette maison, au bonheur de ses habitants et de tous ceux dont la place y est marquée.

Et, s'adressant directement à moi, avec une lente inclination du buste, il acheva :

– Je termine en formulant tout spécialement ce

vœu : que mademoiselle Solange de Borel se sente toujours, ici, chez elle.

– Hourra ! À la Châtaigneraie et à ses anciens propriétaires ! s'écria Bernard, frémissant.

– À mademoiselle de Borel, répéta plus doucement le notaire.

– Et à monsieur Spinder aussi, fit gauchement Mathieu Savalle, dont la voix resta sans écho.

Je n'avais pas encore dit un mot, ni pour remercier, ni, par la plus élémentaire politesse, pour retourner à notre hôte les vœux que, si aimablement, il formulait pour moi.

Pourtant, je ne pouvais plus longtemps garder le silence.

Je me dressai, un peu pâle, mais une résolution soudaine au fond de l'âme.

– Vous m'excuserez, monsieur, de ne pas mieux répondre à votre extrême courtoisie dont je vous remercie, cependant, infiniment. Mais il me serait impossible, aujourd'hui, pour la première fois que je bois dans cette demeure, d'élever ma coupe en l'honneur d'une autre personne que

celle dont l'ombre semble encore rôder entre ces murs. Je bois à Frédéric de Borel ! À mon père, à son retour !

– À M. Frédéric, répéta lentement derrière moi, en écho, la voix rauque de Sauvage qui semblait rouler des sanglots.

Il y eut une minute de tragique silence dans la pièce.

Mes paroles avaient certainement froissé M. Spinder qui devait s'attendre, après tant d'affabilité pour moi, à plus de gracieuseté de ma part, car je le vis se redresser avec une certaine hauteur. Il paraissait deux fois plus grand, ainsi, et son regard altier, passant par-dessus nos têtes, alla vers le parc magnifique, où les arbres centenaires dressaient leurs cimes orgueilleuses. Le prix qu'il avait payé tout ça ne lui en assurait-il pas la possession sans conteste ? Puis, d'une main nerveuse, une main maigre et longue, aux attaches fines, il saisit sa coupe et, sans mot dire, la vida d'un trait. Avec la même brusquerie, il la reposa sur la table.

Il n'avait même pas eu la correction

d'approuver mon toast.

Cependant, M^e Piémont se mouchait bruyamment et Mathieu Savalle, les yeux à terre, tournait avec embarras sa casquette entre ses doigts.

Quant au nouveau maître de la maison, après avoir bu, il s'était penché vers un petit meuble Empire dont il examinait les fines ciselures de bronze doré, comme s'il s'était subitement désintéressé de ma présence chez lui.

Ce fut moi qui, la première, rompis le silence pénible en m'adressant au notaire :

– Monsieur Piémont, j'ai quelques renseignements à vous demander ; ne pourriez-vous pas, un de ces jours, me consacrer dix minutes ?

– Volontiers, mademoiselle. Quand vous voudrez.

– C'est que cela n'est pas très important pour vous et je ne voudrais pas vous déranger. D'un autre côté, il m'est assez difficile de me rendre à votre étude ; c'est un peu loin.

– Évidemment, le plus simple serait que j'aille aux Tourelles à mon prochain passage à Thierville. Cela vous va-t-il ?

J'eus une seconde d'instinctive hésitation en pensant à ma mère qu'il faudrait mettre au courant. Mais il y avait autour de moi des étrangers qui écoutaient et je ne pouvais faire une autre réponse que celle-ci :

– Entendu, venez aux Tourelles. Cependant, comme c'est moi, particulièrement, qui désire vous voir et que je suis dehors une bonne partie de la journée, ne pourriez-vous pas me dire, aujourd'hui, quel jour vous pensez venir ?

Pendant que je parlais, je sentis le regard de M. Spinder revenir vers moi.

– Je puis vous écrire la veille ? proposa M^e Piémont.

Il m'était impossible de recevoir une lettre sans qu'elle fût d'abord remise à ma mère qui en prenait connaissance avant moi. Me faudrait-il donc avoir recours au facteur ?... Ou guetter celui-ci tous les matins, pour attendre ensuite M^e

Piémont sur la route et l'arrêter avant qu'il fût arrivé aux Tourelles ?

Toutes ces difficultés qui apparurent en trombe à mon esprit retardèrent ma réponse et donnèrent le temps à M. Spinder d'intervenir sans qu'il pût se douter du secours qu'il m'apportait.

– Vous devez venir après-demain déjeuner ici, avec moi, dit-il au notaire.

– Comment ? voulut demander celui-ci qui semblait embarrassé qu'on lui rappelât cette invitation assez gênante pour ses mouvements.

– Si, si, c'est entendu, interrompit M. Spinder avec vivacité. Vous savez bien que j'ai besoin de vous, dans deux jours.

Et, se tournant vers moi, avec encore une certaine raideur malgré sa souveraine correction :

– Mademoiselle de Borel veut-elle nous faire l'honneur d'être des nôtres, ce jour-là ?

– Oh ! impossible, monsieur ! Je ne puis sans ma mère... et ma mère ne sort jamais...

Je lui souriais de tout mon cœur, cherchant à atténuer ce que mon *correct* refus pouvait avoir

de blâmable pour son invitation un peu *sans façon*.

– C’est dommage, fit-il simplement avec, pourtant, une légère crispation du visage, comme s’il n’était pas habitué à la résistance. J’avais vu là une excellente occasion de vous faire rencontrer, sans tarder, M^e Piémont.

– Oui, c’est regrettable, murmurai-je, n’osant pas proposer de venir à la Châtaigneraie en dehors des heures de repas.

Mais M. Spinder, qui ne me quittait pas des yeux, sembla deviner mes pensées.

Il se tourna vers le tabellion.

– Mon auto ira vous chercher dès le matin. Vous serez ici vers dix heures. Je vous laisse libre jusqu’au déjeuner. Si vous voulez aller aux Tourelles ou si M^{lle} de Borel préfère diriger sa promenade de ce côté, je me ferai un plaisir de lui présenter mes hommages et de mettre la Châtaigneraie à sa disposition pour pouvoir converser avec vous.

Ceci dit et comme s’il ne pouvait faire

vraiment davantage pour m'être agréable, il mit ses deux mains dans ses poches et alla se camper en face de la fenêtre, nous laissant libres, M^e Piémont et moi, de prendre telle décision qui nous plairait.

J'aurais préféré ne point revenir à la Châtaigneraie et rencontrer le notaire en tout autre endroit... chez Sauvage, par exemple ; mais, à moins de vouloir être tout particulièrement désagréable au nouveau châtelain, je ne pouvais accepter un autre arrangement que le sien : les Tourelles ou la Châtaigneraie.

Et il en fut fait comme il nous l'avait proposé. Je choisis la Châtaigneraie, et pour cause...

– À jeudi matin, ici, sans faute, dis-je en prenant aussitôt congé du notaire.

– À jeudi, confirma-t-il.

M. James Spinder quitta aussitôt la fenêtre et revint vers moi, ce qui prouvait que, malgré son attitude indifférente, il ne s'était pas désintéressé du débat.

– Eh bien ! aurai-je l'honneur de vous revoir

jeudi ? dit-il en m'offrant le bras pour me reconduire.

– Vous êtes véritablement aimable, monsieur. J'accepte votre offre si cordiale : je viendrai à la Châtaigneraie y voir M^e Piémont.

– Tant mieux ! J'aurai le plaisir de vous serrer encore une fois la main avant mon départ.

– Ah ! vous comptez repartir bientôt ? interrogeai-je poliment.

– Oui, à la fin de la semaine. Je serai absent quelques jours... le temps qu'on fasse ici le nettoyage... qu'on enlève cette poussière qui a pénétré partout.

Une crainte fit battre mon cœur.

– Vous vous proposez, sans doute, de changer l'ameublement et la disposition intérieure du château ? demandai-je timidement.

– Du tout ! Tout est bien, ici. Il serait regrettable d'y toucher.

– Oh ! oui, ne changez rien ! suppliai-je malgré moi.

– J’essaierai que la Châtaigneraie ne s’aperçoive pas trop du changement de maître, fit-il, un peu railleur. Votre domestique m’a fait trop bien sentir, l’autre jour, que ce serait sacrilège et outrecuidant, de la part d’un nouveau venu, d’oser y rien changer en prétendant faire mieux que n’ont fait ceux qui l’ont précédé dans cette maison.

Je crus de sa part à un léger reproche rejaillissant vaguement sur moi.

– Bernard est vif, dis-je pour excuser celui-ci et bien fixer les responsabilités de la fureur incorrecte de mon brave mentor. Il aimait beaucoup cette demeure où il a grandi à côté de mon père. Il faut lui pardonner ses écarts de langage qui traduisent mal ses bonnes intentions.

– Oh ! je suis convaincu que c’est un brave garçon ! J’ajoute même qu’un homme doit être fier d’avoir un tel serviteur et d’inspirer un pareil dévouement...

Nous étions arrivés auprès de Mascotte que Bernard tenait par la bride.

M. James Spinder m'aida à me mettre en selle.

Il me présenta une dernière fois ses hommages et je cinglai mon cheval qui partit au galop, pendant que, derrière moi, j'entendais la voix du nouveau propriétaire dire au garde-chasse :

– Savalle, ne vous éloignez pas, M^e Piémont désire vous poser quelques questions.

« Cet homme-là est capable de faire gronder le pauvre garçon qui m'a ouvert les portes, pensai-je avec un frémissement de révolte. S'il commet cette vilénie, je connais une petite demoiselle qui n'empochera pas cela sans le relever ! »

Oh ! M. James Spinder, malgré toutes vos attentions, malgré votre exquise politesse et en dépit de toute votre bonne volonté, comme vous êtes devenu l'*usurpateur* pour la pauvre orpheline dépossédée !

Midi était sonné depuis longtemps déjà lorsque nous franchîmes la grille des Tourelles.

Absorbés chacun par nos pensées, nous avons effectué rapidement le trajet, sans parler.

– M^{me} de Borel va vous gronder, me dit alors

Sauvage tristement, nous sommes véritablement en retard.

– Oh ! j’ai tant d’excuses aujourd’hui, répliquai-je avec indifférence.

À peine arrivée, cependant, je sautai à bas de Mascotte et, sans prendre la peine de changer de costume, je pénétrai en hâte dans la salle à manger.

Ma mère s’y trouvait seule. Debout, près de la cheminée, elle m’attendait, le front barré d’un pli de mécontentement.

– Voyez l’heure, me dit-elle seulement en m’indiquant du doigt la pendule.

– Je sais, ma mère, je suis très en retard, mais ne m’en veuillez pas, je vous en prie. Je n’ai pu arriver plus tôt.

– Tout au moins m’en expliquerez-vous la cause ? répliqua-t-elle sans désarmer.

– Oh ! c’est bien simple, dis-je pendant que ma poitrine se contractait terriblement. Je viens de la Châtaigneraie !

– Vraiment !

Cette exclamation fut sèche, mordante, ironique...

Elle suffit à cingler mon courage.

– Oui, repris-je très doucement, mais avec beaucoup plus de calme, j’ai voulu, avant que la vente de cette demeure soit définitive, y accomplir un pieux pèlerinage... la visiter au moins une fois avant que des mains étrangères en aient profané les souvenirs. Mathieu Savalle m’en a ouvert les portes sur mon désir... Oh ! rassurez-vous, je n’y étais pas seule. Sauvage a bien voulu m’y accompagner et, à ses côtés, je ne risquais rien de désobligeant !

– Cette visite, que je blâme, m’explique insuffisamment les causes de votre retard... Elle n’excuse pas celui-ci, au contraire !

– Permettez-moi d’achever, mère... Je serais de retour ici depuis plus d’une heure, si les événements ne s’y étaient pas opposés... J’avais terminé ma visite ; je regagnais la porte, le dehors, quand M^e Piémont est arrivé avec l’étranger de l’autre jour... Vous vous souvenez, je vous ai raconté : l’automobile en panne et ses

deux voyageurs ?

– Oui, très bien.

– Le notaire ne put faire autrement que me présenter à ce monsieur...

– M^e Piémont devait être extrêmement surpris de vous trouver chez lui ? interrompit ma mère d'un air plus mécontent encore.

– Moins encore que son compagnon de m'y voir... Figurez-vous que ce monsieur...

Je fis une pause tant ce sujet m'était douloureux.

– Eh bien ?

– Il se nomme James Spinder, repris-je avec effort. C'est le nouveau propriétaire de la Châtaigneraie.

Ma mère tressaillit brusquement.

– La Châtaigneraie est vendue ? fit-elle à mi-voix.

– Oui.

Il y eut un lourd silence.

Je voyais sur le visage de ma mère que l'événement lui tenait plus au cœur qu'elle n'avait voulu me le montrer jusque-là.

En cette minute, j'eus la prescience que son âme vibrerait avec la mienne.

Mais elle domina vite ce qu'elle devait considérer comme une faiblesse en ma présence.

– Vous n'aviez plus qu'à vous retirer, alors, remarqua-t-elle. Votre présence devenait indiscreète. Qu'avez-vous fait ?

– J'aurais dû fuir, évidemment... mais les forces... Je n'ai pas pu. Cette nouvelle m'avait assommée... Surtout que j'étais déjà très émotionnée par ce pèlerinage... ces choses... ces souvenirs... le portrait de mon père, là-bas, dans la galerie. C'était la première fois que je le voyais.

Je vis ma mère pâlir affreusement.

– Ah ! murmura-t-elle. Il y est encore ?

– Oui... vendu avec le reste !

Il y eut un silence véritablement douloureux.

– Continuez, eut-elle le courage de me dire malgré son émotion.

– Alors, mère, je ne sais plus rien... En entendant dire que la Châtaigneraie était vendue, j’ai chancelé. Il m’a semblé que j’allais mourir de chagrin... M. Spinder s’est précipité et m’a vite fait asseoir dans un fauteuil.

Ma mère s’était levée avec agitation.

– Mon Dieu ! dit-elle, s’apitoyant, ma pauvre enfant ! Dans quel état te mets-tu inutilement !

– Oh ! rassurez-vous, dis-je en souriant tristement. La correction est sauvée, il y avait du monde et je n’ai pas pleuré.

J’attendais un mot de tendresse, mais, farouchement tendue à ne pas trahir ses sentiments intimes devant moi, ma mère garda le silence.

– À présent, demandai-je tristement, m’accordez-vous cinq minutes pour aller changer de costume et venir me mettre à table ?

– Non, ce n’est pas la peine. Il est une heure, déjà. Mange ainsi, pour aujourd’hui.

Nous déjeunâmes donc, mais ni ma mère ni moi n'avions d'appétit et c'est à peine si nous touchâmes aux mets que Félicie plaçait devant nous.

Au milieu du repas, ma mère qui, jusque-là, avait continué de garder le silence, me questionna sur M. Spinder.

– C'est un homme encore jeune, répondis-je, bien qu'une épaisse barbe, qui lui couvre les trois quarts du visage, le vieillisse beaucoup. Il a les manières d'un véritable homme du monde. Il semble joliment avoir l'habitude de commander et d'agir.

– Son nom indique un étranger... un Anglais ou un Américain, vraisemblablement ?

– Plutôt un Anglais : il a la raideur britannique. Il parle admirablement notre langue, dans tous les cas. Il n'a aucun accent, je vous assure.

– Peu importe, après tout.

– Ce sera un voisin agréable, risquai-je avec un regard en dessous.

– Je ne fréquente personne ! répliqua sèchement ma mère.

Je n’insistai pas, mais il me parut bon de m’imaginer que ma mère aussi n’aimait pas l’usurpateur, comme à présent j’appelais le nouveau venu.

Au moment où nous nous levions de table, Félicie entra avec une énorme botte de roses dans les bras.

– De la part de M. le colonel Chaumont, annonça-t-elle.

Ma mère eut un sursaut.

– Je ne connais pas cet homme ! fit-elle, étonnée.

J’avais eu un coup au cœur.

– Je l’ai rencontré au cours d’une excursion, répondis-je en m’efforçant de ne pas rougir. C’est un vieillard.

– Tu vas finir pas connaître tout le monde ! s’écria-t-elle d’un ton fâché. C’est que je ne tiens pas à ce que tu te lies avec n’importe qui. Comment as-tu été amenée à parler à cet

homme ? Qui te l'a donc présenté ?

Il m'en coûtait beaucoup de mentir ou seulement de répondre à côté, mais je devinai que, si je disais la vérité j'allais déclencher une explosion orageuse.

– Bernard Sauvage le connaît... en sa qualité d'ancien soldat, répondis-je, un peu hésitante.

– Ah ! bon, je comprends. Mais, néanmoins, je profite de la circonstance pour te rappeler qu'il faut être prudente. Une jeune fille doit être de la plus farouche réserve et je voudrais que tu surveilles tout spécialement tes relations.

– Oh ! mère, pas la peine de me le recommander : je ne vois personne ! Il a fallu la rencontre de l'auto en panne, l'autre jour, pour me faire échanger un salut avec un inconnu. Tout de suite, je vous ai mise au courant.

– À la bonne heure ! Quant à ces fleurs, emporte-les si tu veux. J'ai horreur d'en avoir dans mon appartement.

Usant de sa permission, je pris la magnifique botte de roses et la portai dans ma chambre.

Comme je disposais ces fleurs dans les deux grands vases de ma cheminée, une petite enveloppe blanche s'en échappa.

« Le colonel a mis sa carte », pensai-je.

Et j'ouvris l'enveloppe.

C'était bien la carte du colonel, mais celui-ci y avait ajouté quelques lignes manuscrites :

Le colonel Chaumont présente ses respectueux hommages à mademoiselle Solange de Borel.

Ayant pu obtenir quelques renseignements plus précis au sujet de la question posée l'autre jour, il serait désireux de les lui communiquer et se tient à ses ordres, chez lui ou aux Tourelles.

Humblement à ses pieds.

Suivaient la signature et la date.

Vingt fois, je relus le petit carton qu'un hasard providentiel avait remis directement dans mes mains.

Puis, ma surprise passée et après avoir songé avec terreur à tous les ennuis que j'aurais eus si ce papier était arrivé jusqu'à ma mère, je ne pensai plus qu'à la communication que le colonel devait me faire.

Quels pouvaient bien être ces renseignements dont il me parlait ?

Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas encore quelque douloureuse déception !

11 juin.

La propriété du colonel est située à cinq bons kilomètres de la nôtre.

Malgré mon impatience de savoir de quoi il s'agissait, je ne pouvais m'y rendre à pied, et force me fut d'attendre jusqu'à ce matin la présence de Bernard Sauvage pour y aller à cheval.

– J'ai du nouveau, Bernard, lui dis-je dès qu'il parut.

– Du bon ?

– Ah ! je ne sais ! Le colonel désire me voir : nous allons chez lui.

Je lui passai la carte, qu’il lut attentivement.

– Vous ne dites rien, Sauvage ? remarquai-je en le voyant songeur après sa lecture.

– J’ai peur, répondit-il laconiquement. Depuis quelques jours, les événements nous sont si défavorables que je n’ose plus me réjouir.

– Vous voulez parler de la vente de la Châtaigneraie ? C’est une épreuve que j’aurais préféré ne pas connaître.

– Oui, quelle surprise ! J’avais beau m’y attendre, je ne m’imaginai pas que ça se serait fait si vite... Rien ne vous a frappée, mademoiselle Solange, dans cette histoire ?

– À propos de quoi ?

– De ce monsieur au nom si baroque... James Spinder ! Ce n’est pas un nom chrétien, ça !

– C’est un nom anglais, je crois, mais qu’importe, si celui qui en est le possesseur est un honnête homme. Est-ce que c’est ce nom qui vous a troublé ?

– Non, mais il y a deux jours cet homme-là ignorait l’emplacement de la Châtaigneraie et, hier, elle était à lui. Et puis, vous n’avez pas observé l’air singulier de ce monsieur quand il vous a vue sortir du château, à son arrivée ?

Je souris à ce souvenir.

– Oh ! si. Surtout qu’orgueilleusement j’affirmais tout haut mon droit d’y venir... Je devais même paraître un peu ridicule, alors ! achevai-je en rougissant à ce souvenir.

– Vous étiez sublime, mademoiselle, protesta Sauvage avec chaleur. Vous avez imposé à tous... M^e Piémont n’a pas osé faire « ouf ! ».

– Il devait pourtant être embarrassé de me voir là.

– M. Spinder était plus encore estomaqué ! Ça le chiffonnait de trouver quelqu’un dans *son* château.

– Il a tout de suite demandé qui j’étais.

– Oui, et votre nom l’a fait joliment loucher. Il devait le connaître, ou, tout au moins, l’avoir déjà entendu prononcer... Avec quel sursaut

orgueilleux il a appris qui vous étiez !

– J’ai fait la même observation... mais il m’a paru, à moi, que M. Spinder avait été, tout de suite, plus aimable dès qu’il avait connu mon nom.

– Oh ! peut-être ! C’est un homme correct ! Il a l’habitude de commander à ses impressions ! Mais rien n’échappe à Bernard Sauvage ; s’il y a quelque chose sous roche, il aura beau finasser, avec moi ça ne prendra pas !

– Que voulez-vous que M. Spinder ait à nous cacher ? Il peut jouer franc jeu avec moi : je ne lui demande rien.

– Oui, vous êtes une pauvre petite colombe qui ne verrez goutte à toutes ses manigances !... Tout de même, on ne me retirera pas de l’idée que le nouvel acquéreur de la Châtaigneraie était furieux de vous trouver là, comme une menace, devant lui... A-t-il, seulement, la conscience tranquille, ce particulier-là ?... D’où vient-il ?... Et combien a-t-il payé le château et son mobilier ? Tout ça, c’est à voir ! Mais soyez tranquille, je suis là ! J’ouvrirai l’œil... et le bon !...

J'eus un geste évasif devant ses sous-entendus.
Que voulait-il dire ?

M. Spinder m'avait paru tout naturel et très correct. De quoi Sauvage aurait-il pu le soupçonner ? Je ne comprenais pas.

Renonçant à démêler les impressions un peu ténébreuses de mon brave compagnon, je lui donnai quelques explications au sujet de ma prochaine visite à la Châtaigneraie.

– Je veux que M^e Piémont me fournisse des détails sur la vente d'il y a quinze ans... Je n'ai pas l'âge de demander des comptes, mais je ne crois pas qu'il ose me les refuser.

– Mieux vaudrait qu'il vous en refuse que de vous conter des inventions qui ne serviraient qu'à nous égarer.

Décidément, Sauvage doutait de tout le monde, aujourd'hui !

– J'espère bien pour M^e Piémont qu'il est incapable de soutenir un mensonge ! m'écriai-je avec indignation.

– Bah ! Qui oserait affirmer que l'achat et la

vente de la Châtaigneraie ne lui en ont pas coûté quelques-uns ?

– C’est ce que nous verrons !... Mais voici la maison du colonel.

Le vieil officier devait guetter ma venue, car à peine nos chevaux s’étaient-ils arrêtés devant sa porte qu’il apparut près de la grille et vint lui-même ouvrir.

– Je comptais bien vous voir ce matin, mademoiselle ! Je me disais que vous ne tarderiez pas à venir ici ou à me mander chez vous.

– Si j’avais pu faire la route à pied, je serais venue hier, colonel. Je suis impatiente d’apprendre ce que vous avez à me dire. Mais, d’abord, permettez-moi de vous remercier : c’est véritablement aimable à vous d’avoir voulu vous intéresser à mes recherches.

– C’est que j’étais navré, l’autre jour, de n’avoir pu vous être d’aucune utilité. Et ça me tracassait... Je me disais que si vous saviez aussi bien chercher dans la vie de votre parent que vous avez su trouver son nom dans un annuaire,

vous n'arriveriez jamais au résultat...

– C'est vrai ! une jeune fille seule ne peut guère diriger efficacement des recherches... elle manque trop de liberté et d'expérience, répondis-je sans m'apercevoir, tout de suite, que mes paroles avertissaient le colonel de l'ignorance où ma mère était tenue, par moi, de mes actions.

– Oui, évidemment, une femme ne peut pas, reprit-il en généralisant sa réponse comme s'il ne voulait pas remarquer l'aveu qui m'était échappé.

– Vous m'excuserez donc d'avoir agi pour vous sans votre autorisation, reprit-il. Je suis un homme d'action et n'aime pas voir traîner les affaires. J'ose espérer qu'en faveur de ma bonne volonté vous ne m'en voudrez pas de mon indiscretion.

– Oh ! monsieur, comment vous remercier, au contraire.

Mais il m'interrompit.

– Vous me donnerez un brin de votre amitié en guise de merci, plus tard... quand vous aurez retrouvé votre parent... Tenez, écoutez-moi...

Il me fit asseoir dans un fauteuil, en face de lui.

Et tout de suite, devinant mon impatience, il commença :

– Après votre départ, l’autre jour, j’ai écrit à quelques-uns de mes anciens officiers que je savais avoir été, autrefois, en relations suivies avec M. de Borel, lorsqu’il était encore des nôtres.

– C’était une idée lumineuse.

– Je le croyais... Voici leurs lettres... Elles m’apprennent peu de chose, sinon qu’ils ont cessé toute correspondance avec lui depuis de nombreuses années. Cependant, l’un d’eux m’envoie ce renseignement assez vague : le fils d’un ancien officier, le fils du général marquis de Rouvalois, aurait été – croit se rappeler mon correspondant – rejoindre M. de Borel, il y a quelques années, au Caire, pour remonter avec lui la vallée du Nil... C’est une indication... rien de plus, vous voyez ! Il faudrait retrouver ce jeune homme et l’interroger. Avec un tel nom et une telle ascendance, il ne doit pas être bien difficile

de le joindre... Peut-être pourrait-il nous fixer plus affirmativement sur le cas qui nous inquiète.

– Le marquis de Rouvalois... répétai-je, cherchant à graver ce nom dans ma mémoire.

– Son fils ! rectifia le colonel ; parce que le général, s'il vit encore, doit être âgé... Et, s'il m'en souvient bien, il devait avoir plusieurs enfants. C'est un renseignement très vague que j'ai obtenu de ce côté, je m'en rends compte, et, avant tout, il nous faut savoir de quel fils il s'agit.

– En effet, murmurai-je avec un soupir devant toutes les difficultés que cette recherche présentait.

– J'espère bien, d'ailleurs, élucider ces diverses questions prochainement... Mais ce n'est pas tout ! Je ne m'en suis pas tenu là, continua-t-il. En même temps que j'écrivais à mes jeunes officiers, j'adressais également une lettre à l'Office colonial, à Paris, et une autre au ministère des Colonies, leur demandant s'ils avaient été au courant des expéditions de M. de Borel.

– Vous avez pensé à tout, fis-je avec admiration, car cette idée-là ne me serait jamais venue.

Il sourit, content de mon approbation.

– J’ai songé que votre parent n’avait pas dû partir seul, mais bien avec quelques compagnons... Du moment qu’il s’agissait d’une exploration en commun, il eût été bien drôle que le ministre des Colonies n’ait pas été tenu au courant.

– Avez-vous réussi à apprendre quelque chose ? fis-je avec anxiété.

– Oui, et voici les réponses, qui sont à peu près les mêmes aux deux sources :

« Il y a onze ans, un M. de Borel, dont on ne désigne pas le prénom, fit une expédition au Soudan et s’enfonça assez profondément en Afrique. »

– Il s’agit véritablement de Frédéric de Borel, puisque à cette époque ses camarades se

rappellent parfaitement avoir reçu de lui des nouvelles de là-bas... Mais je continue :

« Deux ans après, nous retrouvons ce même M. de Borel sur les côtes de Guinée.

« Puis, pendant quelques années, nous n'entendons plus parler de lui. Mais, plus récemment, il y a six ans, un M. de Baurel – dont le nom ne s'orthographie plus pareillement, mais dont la prononciation est exactement la même – est signalé au Congo, se dirigeant vers la colonie du Cap.

« Enfin, il y a trois ans, on parle d'une caravane dirigée par un Français et massacrée sur les rives du Couando. »

– Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je en palissant. S'agirait-il de lui ?

– C'est assez vraisemblable, mademoiselle ! Le Couando est une rivière du sud de l'Afrique... elle se trouvait certainement sur la route suivie par ce M. de Baurel.

– Il aurait donc été tué, il y a trois ans ! fis-je, anéantie.

– Permettez... On me signale, au contraire, que, de l'enquête faite à l'époque par les autorités portugaises de la côte, il résulte que le Français dont il s'agit n'aurait été que blessé et qu'une tribu du Marouaté l'aurait recueilli. De là, on suppose qu'il a pu gagner le Transvaal.

– C'est vague !

– Je vous le concède. Mais si l'on rapproche de ces faits le renseignement donné par mes anciens lieutenants, il semble bien résulter que M. de Borel n'a pas péri sur les rives du Couando, puisqu'il y a dix-huit mois il quittait Le Caire en remontant le Nil.

– Ah ! plût au Ciel que les choses se soient bien passées ainsi !

– Je le désire aussi ardemment que vous, mademoiselle, et, si vous m'autorisez à continuer les recherches, je vais essayer, par correspondance, de retrouver M. de Rouvalois, afin qu'il nous renseigne.

– Oh ! oui, monsieur, essayez, je vous en prie !
Et soyez assuré d'avance de toute ma reconnaissance.

– Ne me remerciez pas, mon enfant. Cela me fait plaisir de vous rendre service ; j'aimais beaucoup votre père.

Il s'arrêta, interdit, et reprit :

– J'aimais beaucoup M. de Borel ; c'était un de ces hommes aimables et bien élevés qui font honneur à l'armée française.

J'avais eu un choc au cœur. Mais j'étais trop fière et trop droite pour accepter de dissimuler plus longtemps avec un homme qui me donnait de telles preuves de dévouement.

– Ne vous rétractez pas, monsieur, en disant mon père, dis-je avec une simplicité un peu triste. Je suis bien la fille de Frédéric de Borel, et c'est à ce titre que je cherche si ardemment à savoir ce qu'il est devenu.

– J'avais deviné cela l'autre jour, mademoiselle, fit le colonel avec émotion.

Il ajouta, en me serrant paternellement la

main.

– Comptez sur moi, comme sur un vieil ami. Je ferai l'impossible pour vous faire retrouver les traces de celui que vous cherchez.

Comme il n'avait plus rien à m'apprendre, je me levai pour prendre congé. Il m'imita.

– Je ne vous donne pas ces papiers, fit-il en me montrant les lettres qu'il avait obtenues en réponse aux siennes. Je puis avoir besoin de les relire ou d'y puiser un renseignement que ma mémoire usée pourrait n'avoir pas conservé.

– Oh ! je n'en ai pas besoin ! Je crois que je n'oublierai aucun des noms que vous avez prononcés et, puisque vous voulez bien me prêter votre concours, ces papiers vous seront plus utiles qu'à moi.

Quand nous fûmes sur le point de nous séparer, j'indiquai Bernard au vieil officier.

– Si vous avez besoin de me voir ou de me faire parvenir quelque renseignement, voulez-vous m'écrire chez cet homme, car, ne tenant pas à troubler ma pauvre maman déjà si triste, je vais

lui laisser ignorer nos recherches jusqu'à ce que nous ayons obtenu des résultats définitifs.

Le colonel examina Sauvage.

– Cet homme est votre domestique ?
questionna-t-il.

– Oh ! non. C'est un ancien zouave retraité ; c'est aussi un ancien compagnon de mon père auquel il est resté profondément attaché. Ma mère a en lui une confiance aveugle, puisqu'elle lui remet le soin de veiller, par monts et par vaux, sur son enfant.

– Ah ! vous avez été dans les zouaves ? fit mon interlocuteur en s'adressant amicalement à Bernard.

– Oui, mon colonel. Je suis resté huit ans là-bas. Voici treize mois que je suis de retour.

– Eh bien ! passez ici quelquefois. Si j'ai du nouveau pour M^{lle} de Borel, je vous chargerai de le lui transmettre.

– Bien, mon colonel.

Je serrai longuement la main de l'excellent homme avant de le quitter. Sa belle ardeur à

m'aider m'avait à nouveau redonné confiance en l'avenir.

Je n'étais plus seule à m'agiter devant un problème difficile, presque insoluble. Quelqu'un d'éclairé, possédant l'expérience voulue et, surtout, ayant toute latitude pour agir, avait embrassé ma cause et s'en occupait sérieusement.

Les renseignements obtenus au sujet de mon père m'apparaissaient d'ailleurs véritablement encourageants.

Déjà, nos recherches sont aiguillées et il ne s'agit plus d'une période de quinze années en arrière à franchir dans l'ignorance absolue.

Non, à présent, j'ai l'intime conviction que mon père vivait il y a peu d'années, et il ne me reste plus qu'à retrouver des traces toutes récentes.

12 juin.

Dix heures sonnaient exactement quand je suis arrivée à la Châtaigneraie, ce matin.

Il tombait de l'eau à torrents.

Je m’y suis donc rendue, non à cheval comme d’habitude, car j’aurais été inondée, mais en voiture, dans notre vénérable victoria dont le siège du cocher a été supprimé, ce qui me permet de la conduire moi-même.

Ce fut M^e Piémont qui m’accueillit dès l’entrée.

– Vous êtes exacte, mademoiselle Solange ! s’écria-t-il à ma vue. Je ne le suis pas moins ; voici un quart d’heure que je suis arrivé et j’en ai profité pour faire allumer un bon feu dans la salle afin que nous y soyons bien au chaud.

La salle à manger où il m’introduisit était, en effet, bien accueillante. Un grand feu de bois flambait dans l’âtre immense et deux larges fauteuils avaient été roulés tout auprès.

– Voyez, fit le tabellion en me montrant la table dont la moitié était coquettement dressée et servie. M. James Spinder a pensé qu’on ne parle jamais si bien que devant un bon pâté et une bouteille de vieux vin. Il nous a fait préparer l’un et l’autre.

– Il est véritablement trop aimable et je le remercie vivement, dis-je, touchée de tant d’attention.

– Il est un peu souffrant, ce matin, mais je pense qu’il viendra vous saluer avant votre départ. Voulez-vous me permettre de le remplacer, en vous faisant les honneurs de la table, ma chère enfant ?

Et M^e Piémont poussa devant moi une assiette et un petit pain doré.

La dînette était si imprévue, si appétissante aussi, que je ne résistai pas à l’aimable invitation. Je m’attablai en face du tabellion et pris ma part des mets préparés en notre honneur.

– Eh bien ! fit-il dès le début, bavardons en mangeant. Qu’avez-vous donc, mademoiselle Solange, de si grave à me demander ?

J’allais répondre, mais il me parut à cet instant entendre marcher derrière moi et je tournai la tête, croyant à la présence d’un domestique.

Il n’y avait personne. Je m’étais trompée ; nous étions bien seuls, le notaire et moi, dans la

vaste salle aux meubles anciens et aux lourdes armures.

– Je vous écoute, fit le notaire, qui devait croire, sans doute, à une hésitation de ma part.

Alors, sans tergiversations, j’attaquai le sujet qui me tenait au cœur :

– Je voudrais savoir exactement, cher monsieur Piémont, quelles ont été les conditions de vente de la Châtaigneraie, il y a quinze ans.

Le notaire sursauta de surprise.

– Voilà un sujet bien grave et bien vieux pour vous, mon enfant, protesta-t-il paternellement.

– Oh ! je sais bien que je n’ai pas l’âge de demander des comptes, repris-je avec fermeté ; mais je ne pense pas que, de vous à moi, il y ait le moindre empêchement à ce que vous me répondiez.

– Madame votre mère a dû vous dire...

– Ah ! non, je vous en prie, laissons de côté ma mère, interrompis-je, mutine. Ce n’est pas elle qui vous interroge et qui me répond... c’est vous et moi !

- Et alors ?
- Alors, je voudrais savoir si la Châtaigneraie, il y a quinze ans...
- Il y a quatorze ans.
- Soit ! Il y a quatorze ans, a-t-elle été vendue effectivement par mon père ?
- Cela ne fait aucun doute, puisque c'est moi-même qui...
- Oui, je sais ! On a dit ça...
- Comment, *on a dit* ! protesta-t-il.
- On a dit aussi autre chose, continuai-je tranquillement. Ainsi, on a affirmé que la vente n'avait pas eu lieu et qu'en réalité il ne s'agissait que d'une vente fictive.
- Les gens sont idiots qui font courir de tels bruits.
- Depuis quatorze ans, j'habite chaque année la Châtaigneraie.
- Oh ! vous l'habitez ! Une partie seulement. Et encore !
- Je l'entretiens.

– Parlons-en ! m'écriai-je en riant, car, décidément, la stupéfaction du brave notaire m'amusait.

– Enfin, je touche les fermages et paie les impôts.

– Comme le ferait n'importe quel régisseur.

Le front du tabellion se rembrunit ; mes remarques éveillaient sa susceptibilité.

– Où cherchez-vous à en venir, mademoiselle Solange ? Si vous voulez prétendre que je n'avais pas le droit de vendre cette demeure à M. Spinder, je suis prêt à vous montrer les papiers m'y autorisant.

– Les titres de propriété, quoi ! Il ne s'agit pas de la vente récente, mais de l'autre.

– Justement, votre père et moi avons tout réglé avant son départ. Il m'a donné quittance de tout, je suis en règle.

– Oh ! je n'ai jamais douté de cela, cher monsieur Piémont ! Je vous tiens pour l'intégrité en personne. Je ne veux parler que de la vente réelle ou fictive...

– Écoutez, ma chère enfant, je ne m’attendais pas à de telles demandes de votre part, sinon j’aurais apporté avec moi les différents actes y répondant. M^{me} de Borel les a examinés autrefois, elle n’y a rien trouvé à redire, et je puis vous affirmer que tout, à cette époque-là, s’est passé loyalement entre votre père et moi.

Je restai une minute silencieuse, ma sérénité subitement envolée.

– Ainsi, mon père avait bien vendu la Châtaigneraie ? murmurai-je, abattue.

– En avez-vous douté, vraiment ?

– Oui, j’espérais qu’il ne s’agissait pas d’une vente réelle. L’abandon de cette demeure, le soin qu’on avait pris de ne rien y changer, de laisser tout en le même état.

– Vous avez dit, vous-même, que je l’habitais rarement.

– Évidemment ! Mais je ne parvenais pas à comprendre qu’un homme tel que mon père se fût séparé de cette demeure familiale. Tenez, vous me l’affirmez, eh bien ! je ne parviens pas à vous

croire ! Tout en moi se révolte contre cette pensée qu'il soit, lui, devenu, de sa propre volonté, un étranger ici... que, moi, je n'y sois rien.

– Votre père voulait voyager... il n'était pas certain de revenir, car, enfin, il pouvait mourir au loin.

– Eh ! qu'importe ! J'étais là, moi ! Il avait une fille. Il ne devait pas... il n'avait pas le droit de m'oublier. Ah ! ce n'est pas possible, mon père n'a pas fait cela, je ne le crois pas !

– Vous m'embarrassez très fort, ma pauvre enfant, je n'ai pas à juger les actes de votre père... Il est certain qu'il aurait dû penser à vous conserver ce patrimoine qui faisait de vous une riche héritière.

– Laissons de côté la question d'argent ! m'écriai-je brusquement. Je ne tiens à la Châtaigneraie que parce qu'elle est le berceau des miens et que j'y suis née. Si je m'inquiète de sa vente d'il y a quinze ans, c'est qu'elle représente pour moi un point autrement important qu'une fortune, si grosse soit-elle.

– Mais, qu’est-ce donc qui peut vous paraître plus important, mon enfant ? dit le notaire gravement.

– Mais le retour et la vie de mon père. Vous ne croyez pas à sa mort, vous ! Vous savez bien qu’il n’a pas péri en mer comme on l’a dit.

– Voilà la première fois que j’entends dire qu’il est mort.

– À la bonne heure !

– Mais c’est aussi la première fois qu’on m’affirme qu’il vit encore. Il est disparu : cela, seul, je crois, est certain.

– Disparu ! disparu ! protestai-je. Peut-on dire qu’un homme est disparu quand on sait ce qu’il a fait et où il a vécu ?

Le notaire eut un sursaut d’étonnement :

– Le sauriez-vous ?

– Oui, je sais ! affirmai-je avec force, bien que, hélas ! ma certitude ne fût pas si complète. J’ai cherché et je suis arrivée à suivre sa trace jusque dans ces dernières années. C’est depuis deux ans seulement que j’ai perdu celle-ci ; mais,

patience, bientôt je saurai tout.

– Voilà une nouvelle qui me fait plaisir. De tout mon cœur, je souhaite que vous réussissiez, ma chère enfant.

Son ton manquait de sincérité, et j'avais plutôt l'impression que mon interlocuteur était gêné par mon assurance.

– Mais que dit M^{me} de Borel ? reprit-il. A-t-elle, comme vous, la même foi aveugle en la réussite ?

Si j'avais été plus calme en cette minute, j'aurais remarqué, ce qui me saute aux yeux à présent, en écrivant ces lignes, que M^e Piémont ne paraissait pas très surpris de mes confidences.

Il était peut-être mieux fixé que moi-même sur le véritable sort de mon père. C'est ce que penserait sans doute Bernard... Moi je n'ose pas aller si loin que lui dans mes déductions. Mais, je le répète, ce n'est que maintenant que je fais cette remarque. Sur le moment, la question précise du notaire au sujet de ma mère accapara toute mon attention.

– Ma pauvre maman ignore tout, répondis-je franchement. Je n’ai pas voulu troubler sa torpeur douloureuse pour la rejeter en plein drame... Il se peut que mes recherches aboutissent à une tombe, mais il se peut aussi qu’elles arrivent jusqu’à mon père vivant. Dans le premier cas, je laisserai ignorer la vérité à ma mère. Dans le second, oh ! avec quel bonheur, je la lui ferai connaître !

– Et vous croyez qu’elle partagera pleinement votre joie ?

– Oh ! vous n’en doutez pas, j’espère ?

– On prétend, cependant, – pardonnez-moi de vous répéter cet on-dit, – on affirme que M^{me} de Borel ne parle jamais de son mari.

– Mais elle en porte fidèlement le deuil, répliquai-je vivement. Elle vit une vie de cloître au milieu des vivants. Elle ne prend aucun plaisir et ne se mêle à aucune fête...

– Par goûts sédentaires, peut-être.

– Non ! Parce qu’elle se souvient et qu’elle attend.

Le notaire réfléchit quelques instants, puis me

dit :

– Écoutez, mon enfant, croyez-en ma vieille expérience : j'ai bien peur que vous ne trouviez que larmes et déceptions à remuer ces cendres. Vous êtes jeune, suffisamment riche, la vie s'ouvre devant vous toute riante ; laissez le passé en paix... Regardez en avant et non en arrière... Tout le reste n'est que fantôme et désolation...

Je secouai la tête pensivement.

– Nous ne sommes maîtres ni de nos pensées, ni de notre destinée. Depuis que l'ombre du passé m'a effleurée, je me sens envahie de son ambiance : elle m'attire, elle m'étreint, je sens qu'elle me domine... toute ma volonté est tendue en arrière. Je ne songe qu'à faire revivre ce passé chéri, à le ressusciter, en retrouvant mon père, s'il vit encore, ou en le pleurant éternellement, s'il est mort.

Ce devait être une hallucination, mais je crus percevoir à nouveau un bruit derrière moi et je ne pus m'empêcher de me lever et de m'approcher d'une tenture que je soulevai. Il n'y avait naturellement rien derrière, qu'une boiserie de

muraille tout unie.

– Que faites-vous ? fit le notaire, étonné.

– Je croyais avoir entendu marcher, répondis-je, un peu confuse de mon erreur.

– Je ne le pense pas ; les appartements situés de ce côté-ci n’ont pas été ouverts encore. Il n’y a que M. Spinder dans la maison et je crois vous avoir dit qu’il avait gardé la chambre, ce matin.

– M. Spinder vit donc seul ?

– Presque. Il est veuf... J’ignore s’il a des enfants, mais je lui connais beaucoup d’amis.

– Il a l’air, en effet, d’être très bon sous sa grande barbe rousse et ses vilaines lunettes noires.

– Il a la vue très délicate ; le grand jour le gêne, m’a-t-il dit.

Comme mon interlocuteur achevait de parler, la porte s’ouvrit et notre hôte apparut.

Je me levai vivement pendant qu’il venait vers moi.

– Vous avez été souffrant, monsieur ?

m'informai-je timidement, en serrant la main qu'il me tendait.

– Un peu... une violente migraine.

Je remarquai, en effet, qu'il avait mauvaise mine et paraissait un peu déprimé.

– J'ai mal dormi, cette nuit, reprit-il légèrement. Il n'en faut pas plus pour m'abattre. Quand j'aurai eu le plaisir de causer un long moment avec vous, il n'y paraîtra plus.

Je jetai, à la pendule, un coup d'œil de détresse.

– Hélas ! c'est impossible et j'en suis navrée. Voyez l'heure... Ma mère serait inquiète si j'étais inexacte.

– Vous avez été grondée de votre retard, l'autre jour ? s'informa-t-il, avec le fameux froncement de sourcils que j'ai déjà remarqué chez lui.

– Pas très fort, répondis-je en souriant. Je me suis empressée d'en expliquer la cause à ma mère et elle a vite passé l'éponge.

– Parfait !

– Mais que dit-elle, M^{me} de Borel, de la vente de la Châtaigneraie ? s'écria le notaire qui, décidément, semblait chercher toutes les occasions de connaître les pensées de ma mère.

– Ce qu'elle dit ? fis-je, un peu interloquée.

Mais levant les yeux vers M. Spinder, j'ajoutai avec un sourire un peu triste :

– Ce n'est pas très généreux de me poser cette question devant monsieur, si affable et si courtois pour moi ; vous devez bien vous douter que la vente de cette demeure ne pouvait laisser ma mère indifférente.

– Je serais désolé, mademoiselle, que M^{me} de Borel vît dans mon achat de la Châtaigneraie une manière d'être désobligeante pour elle et je compte sur votre bienveillance pour l'assurer de mon infini respect et de mon entier dévouement.

Il avait émis sa protestation avec une chaleur qui me toucha.

Instinctivement, je saisis sa main et la pressai entre les miennes.

– Nos infortunes sont bien antérieures à votre venue ici et, en aucune façon, vous ne pouvez y être mêlé. Ma mère sait depuis longtemps que le sort de la Châtaigneraie ne nous regarde plus et, pas un instant, elle n’a songé à vous en vouloir de vous en être rendu acquéreur.

– Cependant, dit-il en souriant, s’il m’en souvient, l’autre jour, mademoiselle, vous ne marquiez pas un si complet détachement. Et il me semble qu’en vous adressant à M^e Piémont vous lui avez parlé de vos droits de visite...

– C’est que j’avais des illusions, avant-hier, répliquai-je, en rougissant de confusion. Même contre toute vraisemblance, le cœur en garde quelquefois... C’est si bon de s’imaginer que ce que l’on voudrait voir se réaliser est possible ! M^e Piémont s’est chargé, tout à l’heure, de me les ôter toutes. C’est un rude médecin que notre cher notaire et il guérit vite les gens de leur cécité volontaire.

– Vous ai-je bien définitivement ouvert les yeux ? Êtes-vous convaincue, au moins ?

En parlant, nous avons gagné la porte de

sortie. Avant de répondre, je laissai mon regard errer lentement sur le parc. Puis, j'eus un sourire mélancolique et reportai mes yeux sur lui.

– Mon Dieu ! franchement, je crois que la cure n'est pas complète !

M. James Spinder accueillit mon aveu d'un éclat de rire.

– À la bonne heure ! Tenez bon, mademoiselle. Voyez-vous cet ennemi des pêcheurs de lune ! ce destructeur des rêves ! J'ignore de quoi il s'agit, mais gardez vos illusions, quelles qu'elles soient ; elles sont sacrées, parce qu'elles doivent être belles... D'ailleurs, le vrai est souvent si près de l'in vraisemblance, la sagesse voisine si fréquemment avec la folie que je ne sais trop si ce n'est pas vous qui êtes plus près de la vérité que M^e Piémont avec toutes ses froides raisons d'homme d'affaires qui ne connaît que les chiffres et l'argent.

– Acceptez-en l'augure, ma chère enfant, répliqua le notaire de bonne grâce. M. Spinder est peut-être meilleur prophète que nous ne le

soupçonnons. Moi, je ne demande pas mieux que d'avoir tort, si cela peut arranger tout le monde.

Sur cette belle boutade du tabellion, je pris congé.

– À bientôt, me dit M. Spinder qui semblait me voir partir avec regret.

– Bon voyage ! répondis-je, me rappelant qu'il devait sous peu s'absenter.

– Oh ! souhaitez-moi plutôt un bon retour. J'aurai hâte d'être revenu, si je dois avoir quelquefois le bonheur de vous voir ici.

– Ce serait abuser vraiment de votre bon accueil et je craindrais d'être indiscrete.

– Au contraire... Promettez-moi de revenir... Votre promesse sera mon talisman de voyage.

Il badinait évidemment ; néanmoins, je fus touchée de son insistance amicale et je promis de revenir le voir sans me faire plus longtemps prier.

– Oh ! alors, emportez ma promesse et puisse cette pensée vous faire vite revenir ici.

Il me baisa le bout des doigts et nous nous

séparâmes.

13 juin.

J'attendais Bernard ce matin pour ma sortie habituelle et, au lieu de mon fidèle compagnon, un jeune garçon est venu me prévenir que, « se sentant un peu patraque, aujourd'hui, Sauvage préférait ne pas sortir »...

Je suis sûre que le brave homme est véritablement souffrant, car il n'accepterait pas de rester couché s'il n'avait rien.

J'ai demandé à ma mère la permission d'aller à pied, tantôt, jusqu'à sa petite maison, prendre de ses nouvelles.

14 juin.

Brave ami ! Je me doutais bien qu'il était réellement malade !

Il a dû attraper froid avant-hier matin, sous la pluie, quand il est venu jusqu'aux Tourelles me chercher.

Je lui disais bien qu'il devrait se munir d'un parapluie lorsqu'il tombe de l'eau.

Mais cette idée l'amusait :

– Un ancien soldat avec un pépin !

Et, naturellement, il n'avait voulu rien entendre pour changer de vêtements et prendre ceux du jardinier, puisque les siens étaient mouillés.

Toute la matinée, pendant que je causais avec M^e Piémont, puis avec M. Spinder, mon insouciant compagnon de route a conservé ses vêtements humides.

Aujourd'hui, il tousse, il a la fièvre et il ne tient pas debout !

Le docteur Delorme est venu le voir. Il dit que c'est une bronchite et que Sauvage doit garder strictement le lit et prendre un tas de tisanes et de sirops.

Pauvre garçon, tout seul dans sa maisonnette. Cela va bien quand il est valide, mais en ce moment...

Une voisine le veille, mais le temps quand

même doit lui sembler long.

Il a été bien heureux de me voir arriver chez lui.

Il avait des larmes de joie dans les yeux quand il m'a reconnue.

Heureusement, ma mère m'a permis d'aller le voir chaque jour, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

16 juin.

Ma malchance continue.

Un accident est arrivé à Mascotte, hier, dans son box.

On l'a trouvée, un fort lien de paille enroulé autour de son pied gauche antérieur.

Le boulet est enflé et elle boite.

On voit bien que ce n'est pas Bernard qui la soigne en ce moment !

Me voici privée, pour quelques jours, de la joie de monter à cheval.

Si seulement mon pauvre Sauvage allait

mieux !

19 juin.

J'ai trouvé tantôt, chez Bernard, un mot du colonel Chaumont.

Il m'avise qu'il est parvenu à savoir lequel des fils du général de Rouvalois a dû accompagner mon père.

Il s'agit du plus jeune, nommé Maurice, mais il paraît que celui-ci est actuellement en Indochine.

Et le colonel termine sa lettre par cette pittoresque réflexion, suivie d'un bon encouragement :

« Ils en ont une santé, ces gens-là, de se promener d'un bout à l'autre du globe, quand il leur serait si simple de rester chez eux !

« Enfin, ne vous découragez pas, petite amie, je crois que nous tenons le bon bout du fil. »

Bernard et moi avons été contents de constater que le colonel ne nous oublie pas. C'est que les jours s'écoulaient bien lentement, à présent que je suis inactive et qu'il ne me reste plus qu'à attendre le résultat des démarches du colonel.

Si, seulement, elles réussissaient ! Je crains tant que le vieil officier soit sur une fausse piste.

22 juin.

M. Spinder est de retour depuis hier, paraît-il.

C'est la voisine qui soigne Bernard qui l'a annoncé, hier soir, à celui-ci.

Il n'est pas seul, à ce qu'il paraît, et cette femme n'a pas manqué de me mettre au courant dès qu'elle m'a vue.

– Pensez, mademoiselle, qu'il ramène avec lui deux espèces de grands diables noirs comme des démons, avec des yeux gros comme le poing et des dents longues comme celles d'un chien affamé.

– Je reconnais le portrait, a fait Bernard qui, malgré sa faiblesse, s'amuse à taquiner la brave

femme. Ce sont bien des démons venus de l'enfer, même qu'en Algérie on les appelle des moricauds.

– Ce sont des nègres ! m'écriai-je, amusée.

Mais la femme ne riait pas.

– Jésus ! Marie ! Je ne sais pas quel nom ils portent, mais sûr que ce ne sont pas d'honnêtes chrétiens !

– M. Spinder a-t-il ramené avec lui d'autres personnages ? demandai-je.

– C'est probable, car il était suivi d'une multitude de caisses et de colis. Peut-être contenaient-ils encore deux ou trois douzaines de gorilles, semblables aux deux autres... C'est probable qu'on ne doit pas permettre à ces gens-là de voyager dans les trains.

Cette fois, Bernard et moi ne pûmes contenir notre hilarité.

– Bien, bien ! reprit la femme, un peu offusquée de notre gaieté. Quand vous les verrez, vous direz comme moi. Il y a au pays assez de braves garçons pour faire le service du château

sans qu'on impose aux honnêtes gens le voisinage et la vue de pareils sacs à charbon.

– Bah !... fit Bernard, lorsqu'ils seront bien débarbouillés, vous n'y penserez plus.

– Eh bien ! s'il n'y a que moi pour leur donner l'eau et le savon...

Quand je suis partie, Sauvage taquinait encore la voisine avec ses deux amis moricauds.

25 juin.

Depuis deux jours, je trouve Bernard soucieux.

Il garde le silence de longs moments, quand je suis là, et, si je lui parle de mon père, du colonel, de nos projets, il secoue pensivement la tête sans répondre.

Saurait-il quelque chose de nouveau et craindrait-il de me le révéler ?

Mais non, je suis folle de m'inquiéter si facilement.

Sauvage est affaibli par la maladie et son état

est cause de cette dépression morale qui me fait douter de lui...

29 juin.

J'ai fait tantôt la connaissance d'un étranger au pays.

Et dans quelles dangereuses circonstances ! J'en frémis encore en y pensant.

Pour aller voir Bernard, j'avais pris aujourd'hui la charrette anglaise attelée de Mylord, parce que Mascotte est toujours incapable de sortir.

En quittant mon vieil ami, au lieu de revenir directement aux Tourelles, je suis passée sur la route d'Autrebec, afin d'y visiter une famille pauvre que ma mère entretient.

Ma charrette allait au pas, la côte étant raide à monter.

Devant moi, un monsieur très grand, très mince, marchait posément, les mains nues derrière le dos.

Tout de suite, j'avais remarqué cette silhouette qui répond au signalement de mon père.

Depuis quelque temps, je dévisage tous les hommes qui sont grands et minces... Combien il y en a, quand on fait attention !

Donc, celui de tantôt avait attiré mon regard et, comme je ne le voyais que de dos, je donne un léger coup de fouet à Mylord pour accélérer son allure.

Mais voici que, justement, du talus à peine marqué de la route, débouche un troupeau de bœufs que je n'avais pas vus venir, cachés qu'ils étaient par une épaisse haie d'aubépine.

Devant cette avalanche de ruminants, mon cheval s'effraie. Il recule, se cabre, parvient même à se dresser sur son train de derrière, assez haut pour que je perde ma maîtrise.

Je pousse un cri et lâche les guides que, consciente du danger pourtant, j'essaie en vain de ressaisir.

Les bœufs, effrayés, se précipitent à la débandade et leur désarroi augmente l'affolement

de Mylord. Il lance des ruades et, finalement, recule si bien qu'une roue de la charrette gravit un tas de cailloux et que, précipitée de mon siège, je me crois morte.

Mais mon corps inanimé ne tombe pas sur la route. Deux bras solides m'ont saisie au vol et délicatement déposée en lieu sûr.

Et pendant que, sous l'empire de l'émotion, je perds tout à fait connaissance, mon sauveur s'élançe à la tête du cheval, le saisit aux naseaux et, après quelques instants de lutte, parvient à le maîtriser.

Quand je repris mes sens, j'avais encore l'impression d'être dans une voiture et j'éprouvais la sensation d'un siège branlant qui se renversait en arrière.

Pourtant, un homme penché sur moi essayait de me ranimer en agitant un journal près de mon visage décoloré.

Voyant que je remuais faiblement, il entourra mes épaules de son bras et me soutint.

– Où souffrez-vous, madame ? Êtes-vous

blessée ?

Cette voix anxieuse me fit ouvrir les yeux tout à fait et je reconnus l'inconnu qui marchait devant moi tout à l'heure.

Me rendant compte que je lui devais la vie, j'essayai de lui sourire et de le remercier.

Je devais être très pâle, car il répéta :

– Je vous en prie, rassurez-moi. Où souffrez-vous, madame ?

– Je n'ai pas mal, bégayai-je.

– Vous n'êtes pas blessée ?

– Je ne crois pas... Je me sens très faible, mais c'est la peur.

– Dieu soit loué ! J'ai bien cru que c'en était fait de vous.

Je compris ce qu'il voulait dire et fermai les yeux, en frissonnant.

Il crut à un second évanouissement, car il se mit à genoux près de moi et son bras me soutint plus fermement.

Mais ce n'était qu'une dernière faiblesse

nerveuse que quelques larmes, malgré moi répandues, calmèrent vite.

Bientôt, je pus remercier de tout mon cœur celui à qui je devais la vie. Il parut gêné de l'explosion de ma reconnaissance.

– Oh ! je vous en prie, madame, protesta-t-il, n'exagérez pas mon mérite. Je n'ai fait que mon devoir, tout simplement. Je n'ai eu que la peine de vous recevoir dans mes bras et de vous déposer sur l'herbe.

– Vous m'avez sauvé la vie. Sans vous, j'étais perdue !

– Ce qui me frappe le plus en cette affaire, reprit-il en déviant légèrement la conversation, c'est l'attitude de ce bouvier. Il ne s'est préoccupé que de ses bœufs qu'il avait du mal à rassembler et il était furieux comme si votre cheval était cause de tout le mal ! Ces paysans sont véritablement étranges. Leurs bêtes passent avant tout, et la vie des gens ne leur paraît qu'un accessoire !

– Mon cheval est-il blessé ? demandai-je avec

inquiétude.

Il se mit à rire.

– Comment, vous aussi, madame ? Votre première pensée est pour votre cheval !

Je ne pus m’empêcher de répondre à sa gaieté.

– Oh ! pardon, protestai-je en riant, ma première pensée a été de vous remercier.

– C’est vrai.

– Mais ma seconde aurait dû être de m’informer si, en maîtrisant mon équipage, vous ne vous étiez pas fait mal vous-même.

– Non, rien.

– Heureusement !

– Nous en sommes quittes pour la peur, tous les deux !

– Ma voiture est plus malade, probablement ? fis-je, navrée en pensant aux dépenses que cela allait occasionner à ma mère, laquelle certainement me priverait, pendant quelque temps, de toute sortie en voiture.

L’inconnu allait l’examiner attentivement. Il

fit avancer et reculer Mylord, en suivant soigneusement le mouvement des roues, des essieux et des brancards.

– Rien ! annonça-t-il joyeusement. Rien, de cassé... Tout au plus, les cailloux ont-ils éraflé le bois d'une roue, mais un peu de peinture et il n'y paraîtra plus.

– Alors, vraiment, j'ai de la chance d'en sortir ainsi ?

– Certes ! Une voiture à quatre roues n'y aurait pas résisté.

Je me levai, car, pendant tout ce dialogue, j'étais restée assise, et je rajustai ma toilette un peu chiffonnée.

– Que comptez-vous faire, à présent ? me demanda l'inconnu en revenant vers moi.

– Je vais rentrer chez nous, car je ne me sens pas en état de continuer ma route.

– Vous habitez loin, madame ?

Sa question, qui eût été indiscreète en toute autre circonstance, était naturelle à ce moment-là.

Je me tournai vers le vallon.

Coïncidence curieuse, mon accident se produisait sur la même route où, trois semaines auparavant, j'avais rencontré l'automobile en panne de M. Spinder.

De loin, je pus donc montrer à celui qui m'interrogeait les clochetons de notre demeure :

– Là-bas, expliquai-je, cette maison flanquée de tourelles ; vous voyez...

– C'est encore loin ?

– Non, pas trop : une demi-heure à peine.

– Mais vous ne comptez pas y retourner en voiture ?

– Oh ! non. J'ai eu trop peur ! Je crois que je n'oserais pas remonter.

– Et vous ferez bien. Ce cheval est véritablement nerveux, il doit être habitué à une main plus ferme que la vôtre.

– En effet. Habituellement, je ne conduis que ma jument ; mais celle-ci a une entorse et j'ai dû me servir de ce pur-sang qui est vif et habitué à

être mené par un de nos hommes.

– Comment ferez-vous pour retourner ? répéta l'inconnu qui continuait à regarder les Tourelles.

Il ajouta, devinant mon embarras :

– Si vous désirez mon assistance, madame, disposez de moi. Je puis vous accompagner jusqu'à votre porte.

– Oh ! non ! m'écriai-je vivement, mère serait trop inquiète et ce serait véritablement abuser de votre complaisance. Je vais rentrer à pied et ramener ma voiture.

Je m'avançai vers Mylord et voulus saisir sa bride, mais la bête, en me reconnaissant, dressa les oreilles et il fit un écart.

Vivement, l'étranger saisit l'autre guide et maintint l'animal.

– Vous ne pouvez conduire ce cheval, il est trop irascible en ce moment. Je vous en prie, permettez-moi de vous accompagner, je serai plus tranquille.

– Mais il faut traverser le village...

Je me tus soudain, me sentant rougir, n'osant pas lui dire qu'il me paraissait incorrect d'être vue avec un homme que je ne connaissais pas.

Il comprit sans doute ma restriction, car il reprit :

– Rentrez seule, madame, et laissez-moi ramener cette bête derrière vous.

Heureusement, une idée me vint :

– Oh ! non. Tenez, ce n'est pas la peine de vous donner ce mal. Conduisez ma voiture jusqu'à la maisonnette située un peu plus bas, à l'entrée du bois, cela suffira et je vous en saurai un gré infini.

– Là où il y a un homme malade ? demanda-t-il, légèrement étonné.

– Oui, justement.

C'était la maison de Bernard.

– Je ne pense pas que cet homme puisse être pour vous d'un grand secours.

En parlant, il changeait la direction du cheval.

– Non, mais je laisserai chez lui Mylord et la

charrette que je ferai prendre plus tard par un serviteur.

– Comme il vous plaira.

Il me sembla que l'inconnu, tout en se pliant à ma volonté, n'était pas satisfait de mon plan.

Il devait, d'ailleurs, s'attendre à une reconnaissance moins réservée de ma part. Il se mit en route sans parler et sa subite raideur m'attrista.

J'aurais voulu pouvoir lui dire quelque chose d'aimable, l'assurer que je lui garderais une éternelle reconnaissance, que les miens seraient heureux de le remercier eux-mêmes, de vive voix ; mais, quand je levai les yeux sur lui, je rencontrai un visage fermé qui faisait mourir les mots sur mes lèvres.

Comme nous approchions de la maison de Bernard, il se tourna vers moi cependant.

– C'est bien ici que vous avez voulu dire, madame ?

– Oui, monsieur.

Il hésita, puis finit par dire :

– Je dis « madame », mais c’est peut-être « mademoiselle » ?

– Oui, c’est « mademoiselle », répondis-je en devenant rouge comme un coquelicot.

La femme Maçon, la voisine de Sauvage, en me voyant arriver à pied et escortée, leva les bras au ciel et s’écria :

– Bon sang ! Un malheur !... Sûr, il est arrivé un malheur à Mademoiselle !

Un cri d’angoisse, à l’intérieur de la maison, lui répondit, et je compris que ses exclamations avaient été entendues de Sauvage.

Ne pensant plus qu’à rassurer celui-ci, je m’élançai dans sa chambre et laissai mon sauveur se débrouiller avec la femme.

En deux mots, je mis Bernard au courant.

Malgré sa respectueuse affection pour moi, il commença par me gronder fermement.

– En voilà une idée ! Prendre Mylord qui est bien la bête la plus nerveuse que je connaisse ! Non ! mais c’est tenter le sort ! Est-ce que vous tenez tant que ça à perdre la vie ? Si encore vous

l'aviez attelé à une voiture lourde ; mais non, vous prenez la charrette ! C'est insensé !... Ah ! quelle misère ! Être là, cloué par un maudit rhume ! Mascotte blessée... Cet accident... Tout cela n'arrive pas quand je suis auprès de vous ! Attendez que j'aïlle mieux, sapristi ! Et, d'ici là, allez à pied ou faites de la bicyclette !

La colère du brave garçon, en toute autre circonstance, ne m'eût pas autrement affectée, car je sentais que c'était par inquiétude et par affection qu'il parlait ainsi, mais l'étranger, étant entré, l'entendait et, à cause de cette présence, je me sentais affreusement gênée.

– Gardez votre courroux pour cet imbécile de bouvier, dit alors mon sauveur en intervenant. Croiriez-vous que cet individu ne se mettait même pas en peine de secourir Mademoiselle ? Il ne se préoccupait que d'un bœuf qui refusait de rentrer dans le rang. C'est insensé que de telles brutes puissent exister !

Bernard s'était soulevé à la vue de l'arrivant. Changeant subitement de ton, il répondit :

– Heureusement, monsieur, vous étiez là.

Mademoiselle vient de me raconter qu'elle vous devait la vie. Je ne suis qu'un ancien serviteur de son père, mais permettez-moi de vous remercier au nom de toute la famille et de tous ceux qui connaissent et aiment Mademoiselle. Ah ! s'il avait fallu qu'un malheur arrivât ! Tonnerre ! cette pensée me rend fou !... Tenez, monsieur, voici ma main, touchez-la ! c'est celle d'un homme qui n'a jamais renié ses serments et je fais, aujourd'hui, celui de vous être dévoué à jamais. Si vous avez besoin d'un homme prêt à se faire hacher pour vous, me voilà ; vous n'avez qu'un signe à faire.

L'inconnu s'approcha de Bernard et lui serra fortement la main.

– J'espère bien n'avoir jamais besoin de faire appel à votre dévouement, dit-il avec amabilité. Véritablement, ce serait trop exiger pour un si léger service ; mais je suis heureux des paroles que vous venez de prononcer : elles me prouvent que Mademoiselle doit être bonne infiniment pour avoir su inspirer à ceux qui la connaissent de tels sentiments.

Puis, se tournant vers moi, il m'enveloppa d'un long regard et s'inclina pour prendre congé.

Je lui tendis la main... Vraiment, je ne pouvais moins faire, car, moi, je savais bien, sans exagérer, que je lui devais la vie.

– Au revoir, monsieur... et merci, mille fois merci !

Ses doigts fiévreux laissèrent sur les miens, qui étaient glacés, une sensation de brûlure.

– Quel est ce monsieur ? demanda Bernard, après que mon sauveur fut parti.

Je tressaillis.

Dans mon trouble, j'avais oublié de lui demander son nom.

– Il ne doit pas être d'ici... C'est la première fois que je le vois.

– Moi aussi... Pourtant, je crois connaître tous les jeunes gens des alentours... Hé ! madame Maçon, arrivez là.

À l'appel de Sauvage, la voisine accourut.

– Dites donc, la mère, qu'est-ce que c'est que

ce particulier-là ?

– Ah ! ça, je n'en sais rien, mais il m'a l'air d'un fameux original. Croiriez-vous que, pendant qu'il attachait le cheval sous la remise, il m'a demandé le nom de Mademoiselle...

– Et alors ?

– Eh bien ! quand je le lui ai dit, il a sursauté, à croire qu'il allait tomber à la renverse. « Solange de Borel », qu'il répétait... « Ah ! c'est la petite Solange ! » ajouta-t-il plus bas. Sauf votre respect, mademoiselle, je vous affirme qu'il a dit : « Ah ! c'est Solange ! » Même qu'il avait l'air de joliment connaître votre nom. Et, tenez, cela a dû lui faire plaisir tout de même de l'entendre, car, voyez, il m'a mis ça dans la main !

La brave femme, encore tout ahurie de son aubaine, montrait, dans le fond de sa main, une belle pièce de vingt francs toute neuve.

– Bizarre ! fit simplement Bernard.

Mais moi, toute remuée, je me penchai vers le malade et lui dis :

– Sauvage, dites, vous êtes certain que ce n'est pas *lui* ?

– Qui, *lui* !

– Mon père.

Sauvage se mit à rire.

– Ça, non ! ce n'est pas lui. J'en suis sûr ! Vous n'y pensez pas, mademoiselle... Votre père a quarante et quelques années, à présent ; alors que le monsieur qui sort d'ici n'a guère plus de vingt-six ou vingt-huit ans.

– C'est vrai ! Je suis folle !

Bernard venait, en effet, de me faire remarquer l'âge de mon sauveur. Tout émue par ma mésaventure, je n'y avais pas même fait attention.

Je restai encore quelques minutes auprès de Bernard ; puis, le corps las, mal remise de mon émotion, je repris, à pied, la route des Tourelles.

Je marchais, songeuse, pensant à l'exclamation de l'inconnu, rapportée par la voisine de Sauvage, et j'essayais de comprendre comment et pourquoi mon nom avait pu

émouvoir mon sauveur !... Mais, après avoir retourné dans ma tête un tas de suppositions, j'en arrivai à croire que la bonne femme avait dû broder un peu, comme toutes les commères de village qui éprouvent toujours le besoin d'en dire plus long qu'elles n'en savent.

Et, ce soir, je raisonne pareillement. Mon nom pouvait avoir été déjà prononcé devant l'étranger ; celui-ci peut ne pas l'ignorer, mais de là à « en tomber à la renverse » et surtout à m'appeler « Solange » tout court, il y a un monde !

30 juin.

J'ai mal dormi cette nuit. Dans un demi-sommeil, j'avais sans cesse l'impression d'un mouvement de roulis, suivi d'une dégringolade et d'une chute.

Éveillée en sursaut, je me dressais sur mon lit, effrayée, et, pendant quelques instants, je restais le cœur oppressé et frissonnante pour me rendormir ensuite et n'en retrouver que mieux

mon cauchemar.

Dès le matin, M. James Spinder a envoyé ici une grosse gerbe de fleurs, en même temps qu'il faisait prendre de mes nouvelles.

Qui donc a bien pu lui parler de mon accident ?

Cette attention du châtelain a mis ma mère en émoi. Elle est venue me trouver dans ma chambre, alors que j'étais encore au lit.

– Que t'est-il donc arrivé, hier ? En revenant ici, à pied, lorsque tu étais partie en voiture, tu m'as simplement dit que tu avais laissé la voiture chez Sauvage parce que Mylord t'avait paru nerveux... Tu m'as caché la vérité puisque, ce matin, les gens s'inquiètent de ta santé.

– Pardonnez-moi, ma mère, si je ne vous ai dit qu'une partie de la vérité, mais je craignais de vous effrayer, en même temps que je redoutais d'être privée par vous de sorties en voiture... Je m'ennuie tant quand je reste à la maison.

– Enfin, qu'est-ce qu'il y a eu, au juste ?

– Oh ! presque rien ! Mylord a fait quelques

ruades, j'ai eu peur et j'ai crié. Quelqu'un qui passait sur la route a arrêté mon cheval et m'a descendue de voiture... J'aimais autant aller à pied que de revoir Mylord sauter au bout des brancards de la charrette.

Elle sourit :

– Je te croyais plus brave ! Mais quel est le nom de ce passant empressé ?

– Ah ! ça, *motus* ! comme dit Bernard. J'ai oublié de lui demander son nom et jamais je ne l'avais tant vu. Pour une fois que le Ciel m'envoie un sauveur, je me suis conduite comme une étourdie.

– En effet, car je suis dans l'impossibilité de remercier celui qui t'a rendu service.

– Il m'a sauvé la vie, mère, repris-je doucement. Sans lui, Mylord aurait peut-être pris le mors aux dents. Il y avait un troupeau de bœufs qui couraient en tous sens, à travers la route.

– Tu as donc été réellement en danger ?

– Oui, mère, un peu... pendant quelques secondes... la voiture a failli me renverser.

– Et tu ne me dis rien ! Il faut que je t’arrache la vérité par lambeaux ! Ainsi, hier, on aurait pu me ramener ma fille inanimée. Oh ! c’est épouvantable !

– Tout a bien fini. C’est le principal.

– Heureusement. Mais il me faudra remercier celui qui t’a porté secours ; c’est un devoir de reconnaissance dont je ne laisse le soin à nul autre.

– J’essaierai, ma mère, de connaître son nom.

– Oui ; il le faut !... Et ce cheval... Il est nerveux, je m’en débarrasserai.

– Oh ! non, mère ! Avec Sauvage, Mylord se conduit très bien.

– Évidemment, mais je ne tiens pas à entretenir un cheval spécialement pour le service de ton ami Bernard. D’ailleurs, Mascotte suffit à notre modeste train de vie et je n’ai vraiment pas besoin de deux chevaux.

– Patatras ! C’était bien ce que j’avais prévu ! Et vous me grondez, parce que j’essaye d’atténuer la vérité. Me voilà réduite à toujours

aller à pied ou à sortir en voiture... Finies mes promenades à cheval, car vous ne me permettrez pas de monter seule, pas plus que vous ne m'autorisez à faire de la bicyclette sans compagnie.

Ma mère me prit la main affectueusement.

– Allons, ne t'énerve pas !... Je n'aime pas te voir t'agiter ainsi, sans motif. Promets-moi de ne plus te servir de Mylord et n'en parlons plus.

– Oh ! cela, pas besoin que vous me le recommandiez : j'ai eu assez peur.

– Tu es brûlante, fit-elle en me touchant le front. Reste couchée, un peu, ce matin. Je vais répondre à l'envoyé de M. Spinder que tu vas aussi bien que peut aller une petite fille imprudente et déraisonnable.

Et voici pourquoi j'écris ces quelques lignes dans mon lit.

2 juillet.

Ai-je rêvé ?

De la fenêtre de ma chambre, d'où je domine toute la vallée, j'aperçois très bien la route de Noyville.

Or, ce matin, j'ai cru voir la silhouette, à cheval, du monsieur qui m'a sauvé la vie l'autre jour.

Pour m'en assurer, j'ai pris une jumelle, mais le cavalier s'était éloigné et je n'ai pu le distinguer que de dos.

Mon doute persiste donc.

Si c'est bien mon sauveur que j'ai vu ce matin, sur la route... autour des Tourelles, c'est donc que ce monsieur habite la région ou y réside momentanément ?

Mais voilà, ne me suis-je pas trompée ?

4 juillet.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il avait encore, Bernard, aujourd'hui ?

Il change véritablement.

Je suis allée le visiter comme je le fais chaque

jour, lui apportant de ces petits riens qui font toujours plaisir aux malades ; mais il était silencieux, distrait, et on eût dit que ma présence le gênait.

– Rien de nouveau de la part du colonel ? lui ai-je demandé.

– Non, rien.

– Comme c’est long !

– Il ne peut pas écrire tous les jours.

Cette réponse m’a étonnée car, d’habitude, l’ancien soldat partage mon impatience.

Une inquiétude est venue !

– Auriez-vous appris quelque chose de mauvais, Sauvage ?

– Moi ? Allons donc, je ne sais rien ! fit-il vivement.

– Pourquoi vous en défendez-vous si fort ?

– Parce que je sens une angoisse dans votre voix et que je n’aime pas que vous vous marteliez la tête inutilement.

– C’est vrai ! j’ai toujours peur... Je me dis que

si le colonel apprend qu'un malheur est arrivé à mon père, il me le cachera. Vous le saurez peut-être, vous, Bernard, mais vous ne me le direz pas davantage.

– Bon ! Voilà que vous êtes prête à pleurer ! Écoutez, mademoiselle Solange, vous n'êtes pas raisonnable de vous faire du mal comme cela, inutilement.

– Alors, vraiment, vous ne savez rien ?

– Je vous affirme que je n'ai pas vu le colonel et qu'il ne m'a pas écrit. Je vous donne ma parole de soldat ! Là, êtes-vous contente ?

– Oui, vous me rassurez. Mais, pour que je sois tout à fait tranquille, répondez-moi avec la même franchise : pourquoi êtes-vous changé depuis quelque temps ? Pourquoi n'aimez-vous plus que je vous entretienne de mon espoir de retrouver mon père ?

Il ne put me répondre.

À ce moment, un troisième personnage entra en scène. La porte s'ouvrit et, à ma grande surprise, je reconnus M. Spinder.

À sa vue, Bernard voulut se soulever sur son oreiller et il me parut qu'il était très troublé.

Mais l'arrivant était allé, tout de suite, vers lui.

– Allons, allons, restez tranquille, mon brave ami. Les malades ne doivent pas s'agiter ainsi.

Puis, se tournant vers moi, la main tendue et la voix amicale :

– Je suis heureux, mademoiselle, de vous trouver ici. C'est que vous ne me fournissez pas souvent l'occasion de vous présenter mes hommages.

– Je n'ai appris que depuis peu votre retour, balbutiai-je pour m'excuser, car je me rappelai la promesse d'aller le voir que je lui avais faite avant son départ.

– Voici douze jours que je suis revenu, et l'eussiez-vous su, dès le lendemain de mon arrivée, que vous ne seriez probablement pas venue plus souvent à la Châtaigneraie, répliqua-t-il gaiement. C'est le lot des hommes de mon âge : la jeunesse les délaisse, ajouta-t-il avec un peu d'amertume.

Puis, il s'informa de l'état de Bernard et comme, discrètement, je me levais pour me retirer, il se leva également.

– Vous retournez aux Tourelles, mademoiselle ? J'ai ma voiture et justement je vais par là. Voulez-vous me permettre de vous déposer à votre porte ?

– Je crains de vous déranger en acceptant.

– Du tout, c'est une joie pour moi de faire la route avec vous.

Nous prîmes congé de Sauvage, dont la figure exprimait une sorte de satisfaction intérieure.

Je me sentis soudain toute triste, car j'attribuai son air béat à la présence chez lui du nouveau châtelain.

Était-il donc déjà passé de l'autre côté... du côté du nouveau propriétaire ?

Je me souviens de sa fière réponse à M. Spinder, la première fois que celui-ci nous avait adressé la parole, lors de la panne d'automobile :

« Sûr que ce n'est pas l'argent et les belles

manières qui me feront changer de maître. Ils peuvent venir, les acquéreurs, ils n'auront pas Bernard Sauvage ! »

Et voilà que justement M. Spinder, en le quittant, lui disait :

– Dépêchez-vous, Sauvage, de guérir. Vous savez qu'on vous attend à la Châtaigneraie.

Cette simple phrase d'encouragement du riche étranger à l'humble garçon me serra atrocement le cœur.

« Bernard a accepté d'entrer à son service... Le pauvre diable n'est pas riche : l'argent attire les gens ! » Et il me parut, soudain, que j'étais abandonnée du plus précieux de mes amis.

En silence, j'avais pris place à côté de M. Spinder qui conduisait lui-même une superbe conduite intérieure du plus récent modèle : moteur flottant et roues avant indépendantes.

Comme je restais songeuse, mon compagnon m'interpella :

– Qu'avez-vous, petite amie ? Vous êtes toute triste, il me semble.

Ce mot, « petite amie », que me donnait cet étranger, me fit violemment rougir. Cette appellation familière tombait mal, en ce moment que je lui en voulais de m'avoir pris Bernard.

« On ne me change pas, moi ! » pensai-je.

Et, tout haut :

– Mon Dieu !... monsieur, je suis vraiment confuse, répondis-je, affectant une implacable correction. J'ai accepté un peu étourdimement votre offre aimable de me reconduire et je viens de me rappeler que ma mère m'avait chargée d'une course pour elle.

M. Spinder se tourna vers moi, d'un brusque mouvement.

À travers les verres de son binocle, je vis ses yeux fouiller les miens qui se dérobaient.

Un large pli barra son front.

– Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes fâchée, tout à coup... subitement ?

Je me forçai à rire.

– Oh ! non, mais je désire accomplir la tâche

que ma mère m'a donnée en partant.

Il posa son pied sur la pédale du frein et la voiture stoppa.

– Soit, dit-il enfin en me retenant auprès de lui. Ce n'est qu'un changement d'itinéraire... J'ai le temps... De quel côté allons-nous ?

– Je ne veux pas vous imposer la corvée de me suivre ! m'écriai-je, voulant prendre congé et descendre.

– Oh ! protesta-t-il, si vous n'acceptez pas mon offre, je vais croire que, vraiment, vous êtes fâchée... et, comme M^{lle} de Borel est trop bonne pour faire un affront, sans motif, à un homme de mon âge, je vais la prier de m'expliquer en quoi j'ai pu lui déplaire.

Le ton était irréprochable, bien qu'un peu hautain.

Ce rappel direct à la bienséance me rendit à moi-même. En un instant, ma nervosité disparut et je compris que je venais d'être souverainement injuste vis-à-vis de cet homme qui n'avait eu pour moi jusqu'ici que de bons procédés. Il me

regardait, très sérieux, attendant ma réponse. Elle fut celle que mon cœur dicta.

Je lui saisis les mains avec vivacité, toute repentante de l'injure que j'avais failli lui faire. Et je ne sus que balbutier, les yeux pleins de larmes :

– Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi !... Si vous saviez comme j'ai eu du chagrin, tout d'un coup.

Il m'attira contre lui, paternellement.

– Pauvre petite !... Je l'avais bien deviné, murmura-t-il.

Il remit la voiture en marche, mais la tourna vers une direction diamétralement opposée à celle des Tourelles.

Et me retenant toujours contre lui, le bras passé autour du mien, il reprit :

– Ne pouvez-vous pas me dire votre peine, mademoiselle Solange ?... Quelque chose me dit que je n'y suis pas étranger. Et pourtant... Ah ! si vous saviez combien je voudrais vous voir sourire toujours, toujours !

– Vous êtes très bon, et moi je suis une méchante enfant qui ne mérite pas votre indulgence, dis-je avec conviction.

– Qu’est-ce qu’elle a donc fait, cette méchante fillette que vous accusez si fort ?

Loyalement, j’expliquai avec confusion :

– Elle vous en a voulu... oh ! de toutes ses forces ! Parce que, tout à l’heure, vous avez dit à Sauvage qu’il était attendu à la Châtaigneraie.

– Et vous ne voulez pas qu’il y vienne ?

– Oh ! il est libre, évidemment !... Mais cela m’a fait quelque chose d’apprendre qu’il passait à votre service. C’était comme s’il désertait... comme s’il m’abandonnait... Vous me l’avez pris, comprenez-vous ?

– Non, fit-il en riant. Je ne comprends pas du tout. Vous m’avez affirmé, un jour, que cet homme n’était pas votre serviteur.

– Justement ! Il était plus que cela... presque un ami... ancien brosser de mon père... Il avait joué avec celui-ci, autrefois... Il avait été élevé chez mes grands-parents. Il faisait partie de la

famille. Auprès de moi, il était un souvenir du cher disparu, comprenez-vous, à présent ?

– Je comprends surtout qu’en apprenant qu’il allait venir chez moi, vous avez eu l’impression qu’il passait à l’ennemi.

– C’est vrai !

– Ah ! je ne vous le fais pas dire ! s’écria-t-il. Je suis l’ennemi !

Plus tristement, il ajouta :

– Vous m’aviez cependant assuré, l’autre jour, que je n’étais nullement responsable du changement de maître de la Châtaigneraie. Si je n’avais pas acheté ce domaine, un autre l’aurait fait.

– Et un autre n’aurait certainement pas été aussi indulgent que vous l’êtes pour la pauvre petite déshéritée ! m’écriai-je avec émotion.

– C’est peut-être tout simplement pour cela que je me sens attiré vers vous, mademoiselle Solange... Parce que vous êtes celle qui devriez être à ma place.

– Non, ne dites pas cela. Je vous assure que

cette pensée de possession ne m'est jamais venue. On vous a peut-être appris que mon père avait disparu au cours d'un voyage en mer, – moi aussi, j'usai du pieux mensonge qui ne permet aucun commentaire –, eh bien ! si je le voyais revenir, continuai-je, tout le reste me serait bien égal ! Fortune ou pauvreté ne pèsent guère à mes yeux, devant le reste. Les seules choses qui comptent, ce sont ses baisers dont je suis privée, ce sont mes caresses qu'il ne reçoit pas.

D'un brusque mouvement, sans mot dire, M. Spinder me serra plus fort contre lui.

Cet homme avait dû beaucoup souffrir pour compatir si spontanément à ma peine.

En cette minute, l'émotion qu'il montrait me fut douce. J'avais le cœur encore gonflé par l'attitude bizarre de Sauvage, et ce m'était un soulagement de pouvoir parler de mon mal à des oreilles compatissantes qui ne demandaient qu'à me comprendre.

Il ne fut plus question, ai-je besoin de le dire, de la prétendue commission dont ma mère m'avait chargée.

Nous causâmes longuement comme de vieux amis ; mais, soudain, je remarquai que notre voiture filait vers des paysages inconnus de moi.

– Mais où sommes-nous ? Où allons-nous ? m'écriai-je.

Mon compagnon regarda autour de lui.

– Voici Autrebec, là-bas, à gauche, et les Anthieux, de ce côté. En prenant, tout à l'heure, le premier chemin à droite, nous contournerons le pays et arriverons, je crois, au carrefour des Orties. De là, nous regagnerons facilement les Tourelles.

– Vous connaissez le pays, maintenant, mieux que moi, dis-je avec admiration.

– C'est fort possible, fit-il. Je le parcours presque chaque jour. La solitude me pèse !... Mais je ne suis plus seul à présent : un de mes jeunes amis qui revient d'un long voyage en Afrique m'est arrivé dimanche soir. Il va rester plusieurs mois auprès de moi pour se remettre d'aplomb, car il a été blessé là-bas.

Ses paroles me firent tressaillir.

– Quelle partie de l’Afrique a-t-il explorée ? demandai-je anxieusement.

– Dans ces derniers temps, l’Égypte et même, au-delà, l’Irak, le long du Tigre. C’est un charmant garçon de vingt-huit ans que j’aime comme un fils.

– Ah ! il a vingt-huit ans !...

Je respirai avec effort : mon alerte avait été chaude.

Oh ! cette pensée de mon père qui me harcèle. Je le vois partout ! Et, tout de suite, sans raisonner, parce que c’était le nouveau maître de la Châtaigneraie qui me parlait d’un étranger venant d’Afrique, j’avais cru qu’il s’agissait de lui.

Nous fûmes bientôt au bout de notre course. Une demi-heure à peine après, la voiture de M. Spinder s’arrêtait devant la grille des Tourelles.

En me quittant, son propriétaire me fit promettre d’aller bientôt à la Châtaigneraie.

– J’ai mis de côté quelques petits souvenirs

d'autrefois qui peuvent vous faire plaisir. Venez les chercher... Demain, voulez-vous ?

– Je n'ose vous affirmer que j'irai sans faute, demain, car ma mère peut disposer autrement de ma journée, mais je vous promets que si je suis libre, j'irai.

– Alors, à demain, je l'espère ; sinon à bientôt !... N'oubliez pas de présenter mes respectueux hommages à madame votre mère, que je n'ose troubler dans sa retraite, mais qu'il me serait véritablement agréable de connaître.

– Je crois vous avoir dit que ma mère ne sortait jamais, expliquai-je en manière d'excuse.

– En effet. Cependant, elle devrait bien me permettre d'aller lui présenter mes devoirs.

Je n'osai répondre sans avoir consulté ma mère. Il comprit ma réserve et n'insista plus.

Je vis ses yeux fouiller le parc, y chercher peut-être une silhouette qu'il pouvait croire hostile ; puis, après un dernier signe d'adieu, il remit son moteur en route.

J'avais à peine fait quelques pas dans l'avenue

que ma mère apparut devant moi.

– Qui était-ce ? demanda-t-elle un peu brièvement, en désignant l’auto qui s’éloignait.

– M. James Spinder.

– Ah ! vous ne lui en voulez plus trop d’avoir acheté la Châtaigneraie ?

– J’ai compris qu’il n’était pas responsable des circonstances qui nous l’ont fait vendre. Un autre aurait pu l’acheter à sa place.

– Vous devenez raisonnable, fit-elle légèrement ironique.

« Mais, continua-t-elle, comment se fait-il que ce monsieur vous reconduise ici ? Vous êtes donc allée à la Châtaigneraie ? »

– Non, mère. Je l’ai rencontré au chevet de Bernard et il m’a offert de me reconduire. Je n’ai pas osé refuser.

– C’était peut-être difficile, en effet... Il est aimable, ce James Spinder ?

– Très. Il m’a chargée de vous transmettre ses hommages et m’a demandé s’il ne pourrait venir

vous les présenter lui-même.

Ma mère hocha la tête, le front rembruni.

– Non, vous lui expliquerez que je vis dans la plus complète retraite et que j’ai le vif désir de n’en pas sortir.

– Me permettez-vous de répondre à son invitation et d’aller quelquefois à la Châtaigneraie ?

– Il n’y vit pas seul, je pense ?

– Il a un nombreux personnel.

– Mais, comme famille ?

– Je ne sais. Il a beaucoup d’amis, m’a dit M^e Piémont.

– Allez donc, mon enfant, si la fréquentation de ces gens vous est agréable. Je ne désire pas que vous viviez en recluse, à mon exemple. L’abbé Violet, qui est venu me voir tantôt, m’a dit que ce M. Spinder était un homme comme il faut et un excellent chrétien. Je vous donne carte blanche à son endroit.

– Je vous remercie, ma mère.

C'est une chance que l'abbé Violet ait donné de bons renseignements à ma mère sur M. Spinder, car jamais celle-ci ne m'aurait donné pareille autorisation sans le mieux connaître. Et vraiment, cela m'aurait fait de la peine de ne plus pouvoir rencontrer ce monsieur... Il est très bon, très affectueux, et je suis obligée de convenir que, malgré mes préventions, il a déjà toute ma sympathie...

Mais...

Mon Dieu ! qu'est-ce que je viens d'écrire ? Je suis donc aussi comme Bernard ?... La Châtaigneraie m'attire.

6 juillet.

J'ai eu raison de faire des réserves en promettant à M. Spinder d'aller aujourd'hui à la Châtaigneraie.

En revanche, quelle troublante promenade j'ai faite !

Ma mère m'a envoyée, cet après-midi, à Faussemare, petit hameau de Noyville, situé à

une dizaine de kilomètres d'ici, pour y toucher à sa place le loyer d'une ferme qu'elle possède par là.

C'est Auguste, le jardinier, qui m'accompagnait. Il conduisait Mylord attelé à la victoria. Il avait pris place sur le devant de la voiture pendant que j'en occupais le fond.

À peine avons-nous quitté les Tourelles que notre voiture croisa en route un cavalier que je reconnus du premier coup d'œil.

Ai-je besoin de dire qu'il s'agit de l'inconnu qui m'a sauvé la vie ?

Il m'a reconnue également, car il m'a adressé, au passage, un correct salut.

– Quel est le nom de ce monsieur ? ai-je demandé à Auguste, qui connaît tout le monde ici.

Mais il n'a pu me répondre.

– Depuis huit jours, je l'aperçois assez souvent à l'entour des Tourelles. Cet homme doit être descendu chez un de nos voisins, mais je ne vois pas qui cela peut bien être.

Tout bas, je me dis que je ne m'étais pas trompée, l'autre matin, quand, de ma fenêtre, j'avais cru le reconnaître sur la route. Et un trouble m'envahit.

C'est une drôle de sensation de savoir qu'on doit la vie à un inconnu... que, sans lui, on serait probablement une petite chose inerte au fond d'un trou.

Souvent, je me demande si je l'ai assez remercié, cet homme qui a volé à mon secours, sans s'inquiéter du mal qui aurait pu lui arriver à lui-même.

Que lui ai-je dit ? Quels mots la reconnaissance m'a-t-elle dictés ? Je ne sais plus : j'étais si bouleversée !

Et depuis, qu'ai-je fait en sa faveur ?

Ma mère m'avait dit de rechercher son nom, sa personnalité... Ai-je vraiment essayé de trouver ?

J'aurais dû, dès le premier instant, m'informer auprès de lui, lui demander son nom. Où donc avais-je la tête que je ne l'aie pas fait ?

Mais n'y a-t-il pas de sa faute, également, dans cette ignorance où je suis de tout ce qui le concerne ? Depuis quand sauve-t-on la vie des gens sans se faire connaître à eux, ensuite ? Ne devait-il pas s'arranger pour que je retrouve facilement sa trace et puisse me renseigner sur son compte ?

Au surplus, sa présence autour des Tourelles, notre rencontre à la grille de la maison que j'habite, tout cela n'est pas aussi naturel que je veux bien me l'imaginer.

Cet homme a droit à des remerciements qui ne lui ont pas été donnés, à une reconnaissance qui ne s'est pas exprimée : il cherche l'un et l'autre, parbleu ! Au lieu de rougir, tout à l'heure, comme une sotte, j'aurais dû faire un signe à Auguste, lui dire d'arrêter la voiture, et...

Mais je suis folle, je ne puis vraiment pas prendre cet homme par la main, sous prétexte que je suis son obligée, et le conduire à ma mère, comme à une distribution de prix !

Toutes ces pensées se heurtaient dans mon cerveau pendant que la voiture filait vers

Faussemare.

Si j'avais su, alors, ce qui allait arriver !

Ah ! je n'avais pas fini encore de penser à mon sauveur !

Quand le hasard s'en mêle, il fait mesure comble !... Mais, mettons de l'ordre dans notre récit et racontons les choses comme elles se sont passées.

Tout d'abord, dès notre arrivée à Faussemare, j'ai vu nos fermiers. Et pendant qu'Auguste cassait la croûte et faisait boire le cheval, je suis restée dans la cour.

Puis, je suis allée cueillir des cerises avec le fils de la fermière.

Je n'avais pas faim, moi, et comme la bonne femme voulait à toute force que j'emporte des cerises pour ma mère, j'ai préféré aller présider à la cueillette que rester enfermée dans la maison où l'on respire une odeur de laitage assez gênante quand on n'en a pas l'habitude.

Donc, je pars à la suite du gamin et, lorsque nous arrivons au cerisier qui est planté sur le bord

de la route, nous nous heurtons au cavalier de tantôt.

Oui, encore lui !... Il était là !

Cette fois-ci, je suis devenue plus rouge que les cerises qui pendaient à l'arbre.

Il était là, lui que j'avais croisé deux heures auparavant, à trois lieues de ce village, dans une direction opposée !

Et il me semble que le hasard seul ne suffit pas à expliquer cette seconde rencontre.

Il m'a vue tout de suite, lui aussi ! De nouveau, il m'adresse un respectueux salut.

Il passe, il va s'éloigner... Mais l'enfant, qui est effronté comme tous les gamins de la campagne, interpelle le cavalier.

– Pstt, monsieur ! Si vous voulez des cerises, il y en a pour tout le monde !

J'ai sursauté, effarée. L'étranger n'allait-il pas croire que j'avais inspiré cette invitation ?

Oh ! s'il pouvait ne pas l'avoir entendue...

Mais non, il retient son cheval et s'arrête.

– Vous me parlez, mon jeune ami ? demandait-il en hésitant, car il croit avoir mal entendu.

– Ben, dame, oui ! riposta le gamin. J’ cueillons des cerises et puisqu’ vous êtes un ami de mademoiselle, vous pouvez en profiter.

Ces paroles sont si naïves dans leur bonne intention que le jeune homme se met à rire et que je dissimule mal une envie de l’imiter.

– Il fait très chaud, dit-il, et ces cerises seront les bienvenues, si, toutefois, Mademoiselle ne me trouve pas trop audacieux d’oser la priver de quelques-uns de ces fruits.

Trop intimidée pour parler, je fais un geste de protestation. L’enfant, heureusement, ne me laisse pas le temps de trouver quelques mots à dire.

– Ah ! sûr que tout sera point cueilli ! Les branches en cassent, tant qu’y en a !

Déjà, il avait grimpé dans l’arbre, et, avec de grands éclats de rire, faisait pleuvoir sur moi une grêle de cerises.

Pour cacher ma gêne, car je n’en revenais pas

encore de cette aventure, je me mis à ramasser les fruits et à emplir le panier que l'enfant avait apporté de la ferme.

Le jeune cavalier n'avait pas quitté sa selle. Gêné par ma réserve et, probablement, trop bien élevé pour la rompre, il me regardait en silence.

– Ah ça ! mademoiselle, vous oubliez not' invité... Eh bien ! moi qui croyais vous faire plaisir et vous avez l'air d' le bouder.

Sans mot dire, glacée par tant d'aplomb, j'obtempérai à ce brutal avis.

Prenant le panier, j'allai le tendre au cavalier qui continuait de suivre du regard tous mes mouvements.

– Prenez, monsieur, fis-je poliment.

– Vraiment, je regrette. J'ai été indiscret d'accepter, en votre présence, l'offre de cet enfant.

Je me ressaisis, car ses excuses contiennent un discret reproche.

– Oh ! du tout, monsieur. Il fait très chaud et le petit a eu raison. Goûtez ces fruits, ils sont

exquis.

Il prit deux cerises, délicatement, du bout des doigts.

– Oh ! ce n'est pas assez, prenez davantage.

– Alors, servez-moi, demanda-t-il gaiement. De votre main, j'accepterais tout.

– Le plus difficile serait peut-être de le manger, répondis-je en riant.

Prenant une grosse poignée de fruits, je les lui mis dans la main.

– Je crois que j'en mangerais beaucoup, si je devais les recevoir toutes de vous-même.

– N' vous gênez pas, m'sieur ! En v'là encore, crie l'enfant du haut de son arbre.

– Il est amusant, ce petit, remarque l'inconnu, qui a vu mon front se rembrunir.

– Oui, il est drôle !

– C'est l'enfant de la maison voisine, je crois ?

– Le fils de nos fermiers, oui.

– Il a l'air joliment déluré.

– Beaucoup trop !

Que de rancune contient mon affirmation !

En ce moment, une automobile apparaît.

Instinctivement, je recule et me tourne pour dérober mon visage, car je ne voudrais pas être aperçue présentant des fruits à un jeune homme, sur le bord de la route.

Et, de son arbre, mon précoce persécuteur ricane :

– Hé ! Mademoiselle qui ne veut pas qu'on la voie !

Heureusement, l'étranger devine mon supplice et y met fin.

Après nous avoir remerciés le plus rapidement possible, sans oser même s'adresser directement à moi, il s'éloigne et je respire, soulagée.

À peine est-il parti que l'enfant saute à terre et me regarde avec consternation.

– Il s'en va ! Moi qui pensais que c'était vot' galant. Il est arrivé derrière vous et, d'puis, y tournait autour d'cheux nous.

Il peut continuer... Maintenant que je suis seule à les entendre, ses réflexions me gênent beaucoup moins. Cependant, mon silence le trouble et il s'excuse :

– Vrai ! faut pas m'en vouloir si j' suis resté... Je m' disais qu' du haut de mon arbre, j' ne vous gênerais pas.

– Mais je ne connais pas ce monsieur ! lui dis-je malgré moi.

– Oh ! ça... Il vous regardait ben de trop ! Et puis, vous, j'ai bien vu...

Je le saisis par le bras, car j'avais envie de le souffleter.

– Qu'as-tu vu ?

– Dame ! vous fâchez pas ! Vous étiez rouge comme un coquelicot et vous n'osiez plus lever les yeux.

– Tu es stupide !

Je ne cherche même pas à le détromper. Je sens que je ne convaincrâi jamais ce gamin effronté.

Mais je songe avec épouvante qu'il n'en faut pas davantage pour compromettre la réputation d'une jeune fille.

Et mon visage doit refléter mon état d'âme, car l'enfant s'approche de moi et me regarde sous le nez.

– Vous faites pas de bile ! J' sais tenir ma langue, allez !... Toutes les filles du village ont leur amoureux... je l' sais bien, j' les connais tous : mais j' raconte jamais rien à personne... même qu'elles m' donnent quelques sous quand elles me rencontrent...

Ah ! ce précoce polisson s'exerce déjà à faire chanter le monde !

Écœurée, je me hâte de regagner la voiture qui m'attend, prête à repartir, et c'est à peine si je remercie les gens de la ferme de leur bon accueil et de leurs cerises.

Pourtant, quand la voiture démarre, je mets hâtivement la main à ma poche et je jette dix sous au gamin qui triomphe.

Ce n'est pas en pensant à moi que j'ai payé

une rançon à ce petit effronté.

Non, vraiment, car je me rends bien compte que sa bave ne peut m'atteindre ! Mais je songe à l'inconnu qui ignore les propos tenus contre nous deux et je ne voudrais pas qu'ils parvinssent jusqu'à lui.

6 juillet, la nuit.

Je ne puis arriver à m'endormir.

Le gamin de tantôt en a menti !

Pourquoi le cavalier serait-il venu si loin pour me rejoindre... pour me voir ?

Il m'attendait, a dit l'autre... Dix minutes ?

Invention ?

S'il m'avait réellement suivie et attendue, c'est qu'il aurait eu quelque chose à me dire.

Or, il ne m'a rien dit. Et l'enfant, pourtant, lui en a fourni joliment l'occasion.

Il n'a même pas fait allusion à notre première rencontre, à mon accident.

Vraiment, on aurait pu croire qu'il me voyait pour la première fois, qu'il ne m'avait jamais encore parlé.

Non, il n'avait rien à me dire.

Non, non ! Il ne m'a pas attendue devant la ferme et ce n'était pas pour moi qu'il était là.

Mensonge ! C'est un mensonge !

Mais, moi, j'aurais bien dû profiter de l'occasion pour lui demander son nom...

7 juillet.

C'est dimanche, aujourd'hui.

En arrivant à l'église, j'ai eu une nouvelle surprise : mon inconnu était là, debout presque à l'entrée.

Pour gagner ma place dans le banc familial, j'ai dû passer devant lui et nos yeux se sont croisés.

J'ai vu un fugitif sourire estomper ses lèvres pendant que nous échangeons un imperceptible salut.

Oh ! comme j'étais devenue rouge, tout d'un coup !

La présence de ce jeune homme à la messe m'a empêchée de prier avec ma ferveur ordinaire.

Bien qu'il fût très loin derrière moi, il me semblait que j'étais enveloppée de son regard et que je ne pouvais faire un geste sans qu'il le remarquât.

J'appréhendais et souhaitais à la fois la fin de la messe.

Quelque chose me disait que l'étranger ne partirait pas avant que nous soyons sorties nous-mêmes, Félicie et moi.

Et ce pressentiment ne me trompait pas.

L'étranger se tenait près du bénitier et sa main trempa dans l'eau sainte quand il nous vit assez rapprochées pour nous en offrir.

Mes doigts frôlèrent les siens en tremblant.

Pourquoi donc étais-je si troublée que je n'osais même plus le regarder ? Est-ce qu'il n'aurait pas été tout indiqué, de ma part, de lui sourire naturellement et d'aller à lui ?

Profitant de la présence de Félicie, j'aurais pu lui parler et lui dire que ma mère le remerciait et qu'elle lui gardait une éternelle gratitude de lui avoir conservé son enfant. Mais rien...

Une rougeur, un tremblement, un regard furtif. J'ai courbé la tête gauchement, j'ai marché, gênée, à la suite de Félicie qui ne se doutait de rien. Voilà tout ce dont j'ai été capable.

Et depuis ?... Ah ! depuis !...

Oh ! l'insistance de ce regard d'homme qui me poursuit... ces doigts qui continuent de frôler les miens... ce sourire qui, semblant vouloir vaincre ma timidité, attire le mien comme un aimant... le souvenir, surtout, de cette gêne que je ressens, de cette confusion qui me paralyse en sa présence et précipite le « toc-toc » de mon cœur en une course éperdue...

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

Mais pourquoi refuser de voir clair en moi ?

Solange, prenez garde. Le cœur doit se défendre contre les surprises du chemin. L'homme qui vous tourmente n'est peut-être pas

digne de vous.

Tournez les yeux vers le but filial que vous vous êtes tracé et ne permettez pas qu'un inconnu vienne vous en distraire...

Solange, naïve Solange, prenez garde !

8 juillet.

J'ai pu aller enfin à la Châtaigneraie, aujourd'hui.

Ce n'est pas trop tôt ; voici plusieurs jours que M. Spinder m'attendait.

C'est encore Auguste qui m'y a conduite, mais la voiture n'a fait que me déposer à la grille et elle est repartie aussitôt.

M. Spinder était assis sur la terrasse avec un autre monsieur que je ne distinguai pas tout d'abord.

À peine le maître de maison m'a-t-il aperçue qu'il est accouru au-devant de moi.

– La bonne surprise ! Je croyais bien que vous ne viendriez plus ici, tant vous m'avez fait désirer

cette visite.

– Oh ! ne m'en veuillez pas, ai-je répondu aimablement en lui serrant les mains. Comme je le craignais, ma mère a disposé de moi, l'autre jour.

– Je sais, je sais ! Quelqu'un m'a dit vous avoir rencontrée, en corvée de propriétaire, à Faussemare.

J'allais l'interroger au sujet de cet indiscret quelqu'un, mais il m'entraînait sur la terrasse vers l'autre personnage qui s'était levé.

Mon Dieu ! cette silhouette... On dirait...

Et mon cœur se mit à battre sourdement.

Oui, c'est lui ! Toujours lui !... Je le retrouverai donc partout ? Comment pourrais-je faire pour n'y point penser ?

M. Spinder me conduisit vers lui.

– Je n'ai pas besoin de vous présenter Maurice, mademoiselle... Vous le connaissez déjà, puisqu'il a eu le bonheur de vous aider à ramener votre voiture, l'autre jour.

Cette fois-ci, aucune timidité intempestive ne m'arrêta et je tendis ma main au jeune homme avec une bonne grâce mondaine qui m'enchanta.

Sa présence auprès de moi, aujourd'hui, n'avait rien d'équivoque et je me sentais beaucoup moins troublée.

Répondant aux paroles de M. Spinder, je crus devoir rectifier :

– Monsieur a fait plus pour moi que de ramener ma voiture : il m'a sauvé la vie. Sans lui, j'allais être écrasée.

– Eh bien ! Il s'en défend...

– Évidemment ! Mademoiselle exagère beaucoup.

– Oh ! monsieur ! protestai-je.

– Votre ami Sauvage, reprit M. Spinder, m'avait répété la chose ainsi que vous-même, mademoiselle, la lui aviez dite ; mais Maurice prétend que le hasard seul a tout fait, ce jour-là.

– Parce que Monsieur est aussi modeste que courageux, intervins-je. Mais je sais très bien que je lui dois la vie et que, sans son intervention, je

ne serais probablement pas ici.

– Pas du tout, protesta mon sauveur, embarrassé, je n’ai rien fait de tout cela. D’abord, mademoiselle, vous étiez trop troublée pour pouvoir vous le rappeler.

Je me mis à rire.

– Ça, c’est vrai !... j’étais affolée ; mais pas assez pour ne pouvoir juger la situation. Il ne faut pas diminuer votre mérite, monsieur, car, du même coup, vous diminuez toute l’importance de mon accident.

Il rit également.

– Oh ! si c’est par coquetterie, je m’incline.

– Pardon ! c’est par amour de la vérité. Ma voiture se renversait sur le côté, et moi, violemment projetée en arrière, j’allais rouler sous l’équipage qui reculait, quand, au risque de vous faire blesser vous-même, vous m’avez cueillie au passage et mise en lieu sûr. C’est également vous qui avez maîtrisé mon cheval, puis qui êtes venu me donner des soins, puisque j’étais inanimée.

Pendant que je parlais, M. Spinder avait saisi les mains du jeune homme et les serrait avec vigueur.

– Ah ! Maurice, pourquoi ne pas m’avoir dit cela, l’autre jour ? Sans vous, quel effroyable accident aurait pu arriver !... Et justement à cette aimable enfant vers qui je me sens si fortement attiré ! Vous m’avez épargné du chagrin, mon ami, et c’est moi qui vous dois de la reconnaissance...

Mais, gêné, l’autre me désigna des yeux :

– Puisque Mademoiselle est saine et sauve, tout est pour le mieux. Ai-je fait tant d’affaire, l’année dernière, quand vous m’avez arraché des griffes d’un tigre qui cherchait à assouvir sa faim sur moi ? Mettons que j’aie rendu à Mademoiselle le service que j’avais reçu de vous et n’en parlons plus.

M. Spinder, le lâchant aussitôt, se tourna vers moi.

– C’est juste. Le principal est que tout le monde soit sain et sauf. Vous êtes souriante et

fraîche, petite amie, ne vous rappelant même plus votre accident que pour en rire.

Nous rions, puis nous abordons d'autres sujets de conversation, dont M. Spinder fait surtout les frais, car je suis si émue, si heureuse aussi d'être entre cet homme si bon et son ami que je goûte la minute présente un peu silencieusement.

Nous nous sommes assis dans des fauteuils de rotin et, sur un signe de M. Spinder, un magnifique nègre aux épaules d'hercule, mais qui rit de toutes ses dents, nous approche une table et apporte le thé.

Cependant, une idée m'obsède depuis mon arrivée, alors que j'ai trouvé le châtelain en compagnie de mon sauveur.

Je devine que ce dernier est le jeune homme de vingt-huit ans, cet ami blessé en Afrique dont notre hôte m'avait parlé en me disant qu'il allait partager sa vie à la Châtaigneraie pendant quelques mois.

Mais ces renseignements sont vagues. Que fait ce jeune homme ? Quel est son nom ? Je ne sais

rien de lui, et, quand je songe qu'il tient déjà une place importante dans mes pensées, je frémis, en proie à une crainte pénible.

Mon Dieu ! s'il allait ne pas être digne de la sympathie qu'il inspire ?... Si, malgré les apparences, il était quelque roturier en quête d'une oiselle à éblouir ? Avec quelle facilité, en effet, il s'est mis à me suivre !

J'essaye de me dire que M. Spinder ne prêterait pas la main à rien de déloyal, mais, justement, jusqu'ici, le châtelain est resté étranger à nos rencontres.

Cette pensée me bouleverse. Ah ! Dieu, pendant qu'il en est temps encore, je dois me renseigner et ne pas laisser davantage mon imagination s'emballer au hasard.

– À quoi pensez-vous, mon enfant ? Vous avez un souci, depuis quelques minutes.

La voix du châtelain me fit tressaillir et je le remerciai d'un sourire, car il semble toujours lire dans ma pensée pour prévenir mes moindres désirs.

L'occasion était trop belle pour ne pas chercher à savoir, tout de suite, le nom et la qualité de celui à qui je dois d'exister encore « en bon état ».

M'efforçant d'être naturelle, je réponds donc à M. Spinder :

– Un souci ? Ah ! non. Je réfléchissais... Vous allez rire : croiriez-vous que je ne sais même pas encore le nom de mon sauveur ?

– Vraiment ?

Et M. Spinder, étonné, interroge son ami des yeux.

– Je n'en ai pas fait mystère, répond celui-ci, qui croit voir un reproche dans ce regard. Mademoiselle ne me l'a pas demandé... sans cela elle l'aurait su immédiatement.

– C'est vrai, je ne m'en suis pas informée auprès de vous. J'espérais l'apprendre autrement ! Mais toutes les personnes que j'ai interrogées l'ignoraient.

– Vrai ? Vous avez cherché ? fait-il, un éclair de joie au fond des prunelles.

– Oui, j’ai cherché, et beaucoup encore. Ma mère tenait à vous exprimer elle-même sa gratitude... Je vous affirme que je me suis renseignée plusieurs fois... et sans succès, hélas !

– Eh bien ! cher ami, faites-moi l’honneur de me présenter à Mademoiselle.

– Le comte Maurice de Rouvalois, fit simplement l’interpellé en me désignant le jeune homme.

– Le comte de Rouvalois... répétai-je, surprise, cherchant à me rappeler où j’avais entendu déjà ce nom.

– Vous connaissez ? interrogea-t-il, étonné.

Je hochai la tête affirmativement.

– Oui, il me semble qu’on a prononcé ce nom tout dernièrement, devant moi.

Et, tout à coup, l’étincelle jaillit, me faisant sursauter :

– Oui... Ah ! je sais !

J’étais devenue toute pâle.

Les deux hommes me regardèrent, les yeux

interrogateurs.

– Vous êtes le fils du général de Rouvalois ?
demandai-je au jeune homme, le cœur battant
soudain la chamade.

– Parfaitement.

– Vous avez plusieurs frères, dont l'un a
remonté la vallée du Nil, il y a deux ans ?

– Moi-même... Mais qui vous a parlé de cela ?

Sans lui répondre, je continuai, toute vibrante
d'espoir.

– Vous !... Ah ! c'est le Ciel qui permet cette
rencontre !

Et anxieuse, le cœur en débandade, parvenant
à peine à dompter l'émoi qui faisait trembler ma
voix, je demandai au comte :

– Dites-moi, là-bas, n'étiez-vous pas avec
M. de Borel ?... Frédéric de Borel ?

– Un M. de Borel ?

Il hésita, chercha dans sa mémoire ; puis,
regardant M. Spinder :

– De Borel... répéta-t-il.

– Je ne me souviens pas, répondit le châtelain à sa place.

Je me tournai vers celui-ci.

– Vous étiez aussi de cette expédition, monsieur ?

– J’en étais, mademoiselle. C’est pourquoi je puis vous affirmer qu’aucun de nos compagnons ne portait ce nom.

J’étais atterrée. Cependant, j’insistai :

– La personne dont je vous parle pouvait avoir pris un autre nom pour effectuer ce voyage... Souvent, on désire l’incognito. Ah ! je vous en prie, monsieur, rappelez-vous : un homme de quarante-trois ans... grand, blond, avec des yeux... des yeux comme les miens !

– Non, vraiment, je ne vois pas, déclara M. Spinder avec certitude.

Je cherchai du regard la confirmation de cette réponse sur le visage de M. de Rouvalois ; mais, les yeux à terre, le front plissé sous l’effort des pensées, il devait probablement évoquer tous ses compagnons de voyage et essayer de deviner

celui dont je parlais.

Pourtant, devant son mutisme, une angoisse me mordit au cœur. Et c'est au jeune homme que je la criai comme si, de lui à moi, déjà, il ne devait pas y avoir de secret, ni de mensonge.

– Mon Dieu ! vous ne voulez pas me dire... Ce M. de Borel a péri là-bas ! On m'a affirmé qu'il était parti avec vous... ou plutôt que c'est vous qui l'aviez suivi aux sources du Nil.

– Qui vous a donné cette assertion ?

– Un homme d'honneur qui ne peut pas me tromper : le colonel Chaumont.

– Tiens ! vous connaissez le colonel Chaumont ? s'écria M. Spinder.

– Il habite la région, dis-je hâtivement, car je ne voulais pas voir dévier la conversation.

Et, de nouveau, j'insistai auprès du jeune homme :

– Vous ne m'avez pas répondu, monsieur de Rouvalois... Ne comprenez-vous donc pas mon anxiété ?... Il s'agit de mon père !

– Alors, rassurez-vous, mademoiselle. Je puis vous affirmer qu’aucun de nos compagnons n’a péri là-bas et que, tous, heureusement, sont encore en vie et en bonne santé.

– Vous ne me trompez pas ?

– Je vous en donne ma parole d’honneur.

– Et vous êtes bien sûr qu’il n’y avait pas un M. de Borel avec vous ?

– Aucun de nous ne portait ce nom. Cela aussi, je puis vous l’affirmer.

Un douloureux soupir souleva ma poitrine.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! Où chercher, à présent ? murmurai-je à voix basse.

J’étais accablée.

Depuis le début de cette scène, je faisais effort sur moi-même pour modérer ma voix et mes sentiments, car j’ai été élevée dans l’habitude de garder toujours une impassible correction, quels que soient les événements qui assaillent notre sensibilité.

Mais les forces de l’âme ont une limite, et, à

ce moment, une véritable détresse se lisait sur mon visage.

C'étaient tous mes espoirs à vau-l'eau et chacun pouvait deviner le découragement qui m'avait envahie.

M. Spinder s'était levé et arpentait la terrasse à grands pas, comme il le fait chaque fois qu'une émotion le bouleverse.

Avec la même brusquerie, il revint vers moi.

– Ne vous découragez pas, mon enfant, je vous en supplie ! M. de Borel a très bien pu remonter le Nil avec une autre caravane : tous les jours, il en part pour Le Caire.

– Non, non ! C'était avec M. de Rouvalois qu'il devait être et non pas avec un autre. Demain, j'irai trouver le colonel Chaumont et je le mettrai au courant.

– Cet homme s'occupe donc de rechercher votre père ? interrogea le châtelain.

– Oui. Il est très bon... Il a voulu aider mes recherches... C'est lui qui a retrouvé les traces de mon père jusque dans ces dernières années : le

Soudan, l’Afrique du centre, les côtes de Guinée, le Congo, les rives du Couando, le Transvaal. Il a pu le suivre, pas à pas, jusque dans ces dernières années. Les renseignements obtenus s’arrêtent au Nil. Vous venez de me dire qu’il n’y était pas avec vous.

– Je croyais que vous aviez acquis la certitude que M. de Borel avait péri en mer ?

Je me sentis rougir, embarrassée. Dans ma fièvre, j’avais oublié le pieux mensonge dont nous enveloppions la disparition de mon père.

Mais il était trop tard pour revenir sur ce que j’avais dit.

– Non, avouai-je. Nous n’avons pu obtenir aucune confirmation de la réalité de nos craintes. Aussi, malgré tout, nous espérons, et les renseignements obtenus semblaient vouloir consolider notre espoir.

– Pardonnez, petite amie, mon indiscretion... Bien que nouvel arrivé dans ce pays, je suis cependant au courant de certains bruits... Mais vous venez de parler du retour possible de

M. de Borel... Vous supposez donc que votre père est encore en vie, malgré son long et invraisemblable silence ?

– Tant que nous n’aurons pas acquis la certitude de sa mort, nous attendrons son retour.

– Retour problématique, naturellement.

– Hélas !

– Mais M^{me} de Borel partage-t-elle votre croyance ?

– Je lui ai laissé ignorer les derniers renseignements que j’ai pu obtenir, car je veux lui éviter la douleur d’une désillusion. Je lui dirai la vérité si je réussis.

– Et vous supposez que cela lui fera plaisir ?

Je tressaillis.

Pourquoi m’interrogeait-il, lui aussi, sur les sentiments de ma mère à l’égard de mon père ? Tout le monde sait donc que c’est son refus à pardonner qui l’a éloigné de nous ?

Je passai la main sur mon front avec lassitude, regrettant tous les mots qui m’étaient échappés et

les demi-confidences que j'avais faites.

Ces gens étaient presque des étrangers pour moi et j'avais pu, en leur présence, trahir mes sentiments intimes, soulever le mystérieux voile qui recouvrait le passé des miens.

Cependant, comme je levais les yeux sur eux, glacée par mes subites réflexions, je ne vis que le visage très bon et très paternellement attristé de M. Spinder penché sur moi ; je ne rencontrai que le regard silencieusement éloquent du comte de Rouvalois.

Deux amis remplis d'indulgence, en réalité.

Non, je ne devais pas regretter d'avoir crié ma souffrance en présence de ces deux-là.

Mais, bientôt, je me levai pour prendre congé. Il y avait trop de désespérance dans mon cœur pour pouvoir prolonger ma visite.

– Déjà, vous nous quittez ? Il est à peine quatre heures ! protesta le châtelain avec regret.

– Restez encore, murmura le jeune homme.

– Ma mère m'a fait promettre de rentrer tôt...

Réponse peu compromettante et toujours valable.

Je saluai le comte dont les yeux ne me quittaient pas,

Je devinais qu'il aurait voulu me suivre pour ne pas me laisser seule, en tête à tête avec moi-même, en un pareil moment.

Et comme je me retournais vers lui, avant de descendre les degrés de la terrasse, je remarquai qu'il s'était levé pour me rejoindre. Mais je surpris un geste bref de M. Spinder qui lui ordonnait de rester là.

Je m'étonnai d'abord de cet ordre du maître de maison, mais j'en compris le sens quand celui-ci m'expliqua :

– Vous avez renvoyé votre voiture, je crois. J'ai donc fait préparer l'auto. Mon chauffeur vous reconduira chez vous.

– Oh ! j'aurais pu rentrer à pied : deux kilomètres ne m'effraient pas...

– Néanmoins, comme le temps n'est pas sûr, je préfère vous voir prendre la voiture.

Elle arrivait justement.

– À bientôt, ajouta-t-il en portant ma main à ses lèvres.

Et, malgré mon chagrin, je lui souris, tant je me sentais entourée de son affectueuse sollicitude.

9 juillet, au matin.

J'ai passé une nuit atroce.

Que de pensées se sont heurtées dans ma pauvre cervelle !

Les ai-je assez pesées et retournées, les réponses qu'ont faites hier, à mes questions, le propriétaire de la Châtaigneraie et son jeune ami !

Ils m'ont affirmé qu'aucune personne, du nom de mon père, n'avait fait partie de leur caravane, qu'aucun membre de l'expédition n'avait péri et que je pouvais être tranquille ; mais ils ne m'ont pas répondu quand je leur ai donné le signalement du disparu et que j'ai émis la supposition qu'il avait pu se trouver parmi eux, sous un autre nom.

N'aurait-il pas été tout naturel, cependant, de leur part, de passer en revue tous leurs anciens compagnons et de chercher lequel se rapprochait le plus du signalement précité ?

Quel motif a donc retenu leur zèle amical ?...

Et avec quelle prudence ils me répondaient, quand je les interrogeais !

Oh ! il me semble que je touche à la vérité...

Il y a un mystère tout près de moi !

Comment ne pas trouver troublant ce fait extraordinaire que l'homme, désigné par le colonel Chaumont pour avoir été récemment en relation à l'étranger avec mon père, se trouve actuellement à la Châtaigneraie ?

Comment ne pas trouver étrange que James Spinder, ayant fait partie d'une expédition dans laquelle devait être M. de Borel, vienne justement acheter l'ancien château de celui-ci, sans en avoir jamais entendu parler par le précédent propriétaire ?

Non, le hasard seul n'a pu créer ces coïncidences...

Oh ! je trouverai !

Même jour, au soir.

Je suis allée voir Bernard et je l'ai mis au courant des événements sur lesquels je tenais à avoir son avis.

Il a combattu mon raisonnement, mais ne m'a pas convaincue.

Tout d'abord, Sauvage a paru surpris d'apprendre que mon sauveur était justement celui que le colonel Chaumont recherchait si loin.

Mais, quand je lui ai dit toutes les étranges remarques que ces faits suscitaient en moi, Bernard a haussé les épaules et m'a dit qu'il ne voyait rien d'extraordinaire dans tout ce qui me paraissait être si inexplicable.

– Vous vous montez l'imagination, mademoiselle Solange. Le hasard fait parfois de drôles de coïncidences.

– Mais celles-ci sont curieuses, voyons !

– Pas tant que ça ! L'officier qui a renseigné le

colonel n'a fait que rapporter un on-dit sans pouvoir le justifier, ni le vérifier. Il savait que M. de Rouvalois allait monter aux sources du Nil. Cela est un fait acquis et l'hôte de M. Spinder vous l'a confirmé lui-même. Ce qui, en revanche, semble avoir été avancé sans fondement, c'est la présence de M. de Borel dans cette expédition. Et M. de Rouvalois vous a affirmé n'avoir connu personne de ce nom-là.

– C'est tout de même drôle que deux hommes de cette fameuse expédition soient justement à la Châtaigneraie en ce moment.

– Ce qui serait plus extraordinaire, peut-être, que toutes les remarques que vous avez faites, c'est que, justement, votre père ait été en relation, en Afrique, avec un homme qui, à des milliers de lieues de distance, allait venir en France sauver la vie de sa fille.

L'implacable logique de Bernard m'accabla.

C'est vrai ! Tout est bizarre en cette affaire.

Mais comme tout s'expliquerait si c'était la volonté de mon père qui ait guidé ici M. Spinder

et son ami.

Je gardai pour moi cette intime réflexion, puisque, précisément, Bernard me mettait en garde contre les écarts de mon imagination.

– Voyez-vous, mademoiselle Solange, si, pour retrouver votre père, vous ne vous fiez qu'à des suppositions et à des coïncidences plutôt bizarres, vous avez bien des chances de n'arriver jamais à un bon résultat.

– Cependant, il faut tirer parti des faits et des moindres renseignements. Mes déductions...

Mais il m'interrompit :

– Vos déductions sont trop partiales. On s'imagine trop facilement ce que l'on souhaite voir se réaliser. Allez voir le colonel Chaumont, parlez-lui de tout cela, il vous dira ce qu'il en pense ; mais, par pitié, mademoiselle Solange, ne vous montez pas la tête inutilement.

Je n'insistai pas. J'ai l'impression qu'il ne me comprend pas.

Depuis quelque temps, Sauvage ne partage plus ma façon de voir. Il ne croit plus à rien, il

n'espère plus, il n'attend plus.

Son attitude nouvelle, même, renforce mes doutes ; son changement remonte, lui aussi, à l'arrivée de M. Spinder au château.

Est-ce qu'elle est une coïncidence sans valeur aussi, celle-là ?

10 juillet.

Mon désir d'aller voir le colonel Chaumont était assez difficile à réaliser.

Comment m'y prendre ? L'habitation du vieux militaire est assez loin de la nôtre et je n'ai que Mylord à ma disposition, car Mascotte a besoin encore de repos.

Auguste était occupé par les foins et ne pouvait me conduire, j'étais donc réduite à faire la route à pied ou à user de ma bicyclette.

Mais ma mère allait-elle me permettre de me servir de ce dernier moyen de locomotion sans être accompagnée ?

Bravement, je lui en ai parlé.

– Oh ! non, m’a-t-elle répondu. Ce n’est pas la place d’une jeune fille comme il faut de rouler, seule, sur les routes.

– Cependant, mère, je suis absolument forcée de sortir.

– Où donc es-tu attendue ?

– Nulle part, mais je dois aller chez le colonel Chaumont.

– Chez le colonel ! Et pour quoi faire ?

– C’est pour Sauvage, expliquai-je, un peu troublée. Bernard m’a demandé d’y aller pour lui et j’ai promis.

Comme je commets volontairement des inexactitudes en parlant, à présent !

– Alors, comment vas-tu faire ?

– Justement... Je voudrais que vous m’autorisiez à prendre ma bécane...

J’ai parlé avec un peu d’hésitation.

Pour moi qui, inlassablement surveillée comme si j’avais encore dix ans, ne peux faire un mouvement sans en rendre compte, je sais que je

demande à ma mère une faveur extraordinaire. Sa réponse négative est faite presque instinctivement.

– Non ! Je n’aime pas te voir user d’un tel mode de locomotion sans être accompagnée.

– Oh ! mère, à présent, cela se fait couramment... surtout à la campagne !

– Je sais que nos mœurs modernes ont émancipé la jeune fille. C’est un tort et je n’accepte pas pour toi de pareilles libertés !

Je pense que toutes les jeunes filles à la campagne ont leurs bicyclettes, aujourd’hui ; leurs mères riraient si quelqu’un s’avisait d’y trouver à redire. Mais, voilà, moi, je ne suis pas née sous un toit de chaume et, dans la pensée de ma mère, la bicyclette est certainement un objet de perdition et de perversité.

Renonçant à insister davantage, je transige piteusement :

– Je vais atteler Mylord.

– Et qui conduira ? Pas toi, je pense ?

– Puisque Auguste est occupé.

– Attends à demain.
– Oh ! non. J’aime autant aller à pied.
– Ah ça ! fit ma mère, étonnée, c’est donc bien urgent ?

– En effet.

– De quoi s’agit-il ? Raconte-moi...

– Je ne sais... Le colonel me mettra au courant quand je lui dirai que Sauvage est malade et ne peut aller le trouver.

– Ce garçon aurait pu s’adresser à d’autres que toi pour faire ses commissions. Bernard abuse, décidément. Enfin, puisque tu as accepté.

Je ne répons pas. Je songe que c’est bien désagréable d’être obligée de mentir.

Ma mère réfléchit quelques instants.

– Le petit Céleste, le neveu d’Auguste, va t’accompagner à bicyclette. Il marchera derrière toi sur la machine de son oncle.

Je ne pus réprimer un éclat de rire.

– Oh ! mère, pardonnez-moi, mais l’idée de ce petit paysan comme escorte me semble plutôt

drôle ! Vous croyez que j'aurai l'air plus respectée parce que je serai escortée d'un gamin de cet âge ? Avec ses maigres jambes et sa tête noire, en boule, il aura l'air d'un chimpanzé à ma suite : mademoiselle Solange et son singe ! Le beau sujet de tableau !

Il fut impossible à ma mère de résister à ma gaieté. Elle se mit à rire et, à moitié vaincue, protesta :

– Je ne peux pourtant pas te laisser aller seule !

– Pourquoi ? Je serai prudente et ne traînerai pas en chemin. Quel mal peut-il y avoir à faire une route rapidement à bicyclette, plutôt que lentement à pied ?

– Tu peux rencontrer du monde.

– Oh ! du monde ! Il n'y a pas une âme qui vive sur cette route. Et puis, le monde et ses préjugés ! Si j'avais le malheur d'être orpheline, ou veuve, ou divorcée, je pourrais rouler à ma guise, on ne s'inquiéterait pas de mon âge ; mais, parce que j'ai une maman qui veille pieusement

sur moi comme sur un trésor inestimable, le monde trouve tout naturel que je reste une petite dinde et que j'en garde les allures !

Ma mère leva les bras au ciel.

– C'est effrayant comme les jeunes filles, aujourd'hui, sont raisonneuses. Va à bicyclette ! J'espère bien qu'il ne t'arrivera aucun désagrément. Quant à la question de vitesse, j'ai confiance en toi pour ne commettre aucune imprudence.

– Oh ! merci ! Vous êtes délicieuse, petite maman !

Je l'ai embrassée, si contente ! Pour une fois, je vais rouler sur les routes, sans escorte et librement.

Ah ! je ne fus pas longue à m'apprêter. Vingt-cinq minutes après, je sonnais à la grille du colonel Chaumont.

Ce fut un vieux serviteur qui vint m'ouvrir.

– M. le colonel n'est pas ici, en ce moment, mademoiselle. Depuis deux jours, il est absent.

– Il est absent ? répétais-je, déçue.

- Oui, il est à Paris.
- Et quand pensez-vous qu’il soit de retour ?
- À la fin de cette semaine, il doit revenir.
- Très bien. Je repasserai, alors. Au revoir, mon ami.
- Au revoir, mademoiselle. M. le colonel sera navré quand il saura que Mademoiselle est venue pour rien.

Et voici comment, après avoir obtenu de ma mère l’in vraisemblable permission de me servir de ma bécane pour aller chez le colonel, je ne suis pas plus avancée que si je n’avais pu obtenir cette inestimable concession.

12 juillet.

J’étais si troublée, lundi dernier, lors de ma visite à M. Spinder, que j’ai oublié de rappeler à celui-ci les petits souvenirs de jadis qu’il avait mis de côté pour moi.

Je résolus donc, tantôt, de réparer cet oubli et d’aller réclamer au châtelain ce qu’il m’avait

promis.

À quatre heures, on aurait pu me voir assise dans la grande salle du château, car il faisait très chaud, cet après-midi, et la température est certainement moins élevée dans les appartements que dehors.

J'étais devant une table chargée de friandises et de boissons glacées, à côté de M. Spinder qui me comblait d'attentions. En face de nous, le comte de Rouvalois souriait, amusé des boutades du châtelain, très gai aujourd'hui.

– J'ai eu le plaisir, ce matin, de causer, à Noyville, avec un de vos admirateurs, me dit tout à coup ce dernier.

– Lequel ? fis-je étourdiment.

Ce qui amena cette réflexion taquine sur les lèvres du jeune homme :

– Précisez, cher ami. Mademoiselle se connaît tant d'admirateurs qu'elle ne peut vraiment pas savoir duquel vous voulez parler.

– Je l'aurais dit déjà si vous ne m'aviez interrompu, répliqua en souriant M. Spinder. Il

s'agit du fils de M. Kabds, industriel.

– Il vous a parlé de moi ? fis-je, étonnée.

– Dans les termes les plus lyriques, les plus flatteurs...

Vous avez en lui un véritable adorateur et... un prétendant, je crois bien !

Comme je restais songeuse, le comte s'informa :

– N'est-ce pas son père qui a acheté, autrefois, une certaine partie des terres de la Châtaigneraie ?

Le front de M. Spinder se rembrunit.

– En effet, et c'est dommage !

Je relevai la tête.

– Dommage que ces gens aient acheté ces terres ? interrogeai-je.

– Dommage, surtout, qu'elles aient été vendues.

– Eh bien ! voici une belle occasion, pour M^{lle} de Borel, de rentrer dans une partie de ses biens paternels ! s'écrie le jeune homme, dont le

ton me semble mordant. Il n'y a plus qu'à sonner les cloches et à ouvrir le bal.

J'aurais dû rire, car c'était une plaisanterie ; mais ses paroles ont résonné douloureusement dans mon cœur.

Je le regardai, une flamme d'orgueil s'allumant soudain dans mes prunelles.

– Le malheur pour M. Kabds, c'est que je ne me sente pas encore tombée assez bas pour me vendre ce prix-là.

M. Spinder a tressailli et son regard se porte du comte à moi.

Pourtant, avec présence d'esprit, car il ne veut pas que l'entretien puisse être entrevu sous une autre forme que la plaisanterie, il s'écrie :

– Bien dit ! Attrapez, Maurice !

– C'est votre faute, répond maussadement l'interpellé. Pourquoi venez-vous nous parler des projets de cet homme ?

– Mais je ne pensais pas que ce sujet vous fût désagréable.

– J’ai horreur de tous ces Levantins implantés sur le sol de France.

– Par esprit de race ? demandai-je pour dire quelque chose.

– Non, par jalousie ! Cela me révolte qu’ils osent lever les yeux sur nos filles. Cela trouble mon égoïsme.

M. Spinder s’amusa de cette déclaration.

– Mais vous ne pouvez, pourtant, épouser toutes celles qu’ils convoitent.

– Il me suffirait qu’ils ne désirent pas celles que je connais.

Je me sens rougir.

Je comprends bien que les mots rebondissent, en ce moment, comme une balle que chacun s’efforce gaiement de renvoyer. Celui que le châtelain appelle Maurice n’a même pas regardé vers moi en parlant, mais je suis troublée parce que ses boutades sont surtout déchaînées par l’idée désagréable de mon admirateur étranger.

À ce moment, le nègre qui fait le service vient dire à son maître qu’on le demande au téléphone.

– Excusez-moi... cinq minutes, et je suis à vous. Ce doit être mon homme d'affaires de Paris.

Il va et nous laisse seuls.

– C'est la pensée de ce Kabds qui vous rend songeuse, mademoiselle ? me dit brusquement le jeune homme en voyant que je me tais.

Du dédain a plissé ma lèvre.

– Du tout ? Ce garçon n'a pas un tel honneur.

– Cependant, vous le connaissez ? Vous le voyez quelquefois ?

– Oui, je l'ai vu à Dieppe... Il y était la saison dernière et j'y vais habituellement tous les étés chez ma tante.

– C'est donc un de vos amis ?

– Même pas... Une connaissance, tout au plus... Il est très riche ; ma tante également ; ils ont forcément les mêmes relations.

– Mais vous ?

– Moi ? dis-je en le regardant, car je sens son insistance.

Il se tait. Il a peur, s'il parle, d'aller trop loin.

Alors, je reprends pour le rassurer, car je devine que c'est cela qu'il cherche :

– Je vous assure que je n'éprouve aucune sympathie pour ce monsieur. Je n'ai jamais été, avec lui, différente de ce que je suis avec n'importe quel autre indifférent.

– Vous saviez, cependant, qu'il vous recherchait.

– Non, du tout. Il y a d'autres jeunes gens qui ont eu les mêmes attentions pour moi ! Jamais je n'avais songé qu'il pût lever les yeux sur ma petite personne.

J'ai cessé de parler.

M. de Rouvalois garde à nouveau le silence.

Peut-être ne l'ai-je pas convaincu.

Mes yeux se lèvent sur lui.

Il me regarde longuement, étrangement, profondément... et nous ne disons plus rien !

Quand M. Spinder revient, j'ai du mal à secouer la torpeur qui m'étreint

– Ça y est ! dit-il en s'adressant à son ami. J'ai parlé à Cornély lui-même. J'aurai les fonds à temps.

– Tant mieux ; voilà une affaire faite et un souci de moins pour vous.

– J'étais sans inquiétude avec Cornély, encore me fallait-il le trouver !... Et cette orangeade ! s'écria-t-il, changeant de ton. Elle va être chaude ! Quel empressé serviteur vous faites pendant mon absence, Maurice. M^{lle} Solange va vous prendre pour un vrai sauvage.

– Elle ne se tromperait guère, alors !

Nous rions et la conversation redevient générale.

Tout à coup, M. Spinder s'est levé et est allé à un bahut ancien dont il a fait jouer le ressort d'un tiroir secret.

Il en retire deux ou trois objets et vient me les présenter.

– Voici, petite amie, les souvenirs dont je vous ai parlé. Je les ai retrouvés, oubliés au fond d'un vieux secrétaire que votre père avait certainement

dû négliger de visiter. Voici d'abord deux miniatures qui pourraient bien être les portraits de vos grands-parents paternels, si j'en juge par les noms tracés finement au dos. Voyez vous-même.

Mes mains tremblent soudain en pressant les petits cadres qu'il me présente.

Aux Tourelles, il n'y a aucune relique concernant ma famille paternelle. Pour la première fois, mes doigts effleurent des choses ayant appartenu aux parents de mon père...

C'est avec une sorte de ferveur que je lis l'écriture que M. Spinder me désigne :

Derrière un des cadres, il y a :

Pierre, Gaétan, baron de Goussainville, comte de Borel.

Et, sur l'autre :

Anne-Marie, comtesse de Borel, née d'Esquencourt.

– Ce sont bien les noms des parents de mon père, fisje d'une voix blanche.

Religieusement, mes lèvres se posèrent, à tour

de rôle sur les deux miniatures.

Mais je songe qu'elles sont encadrées de deux cercles d'émeraudes finement enchâssées dans de l'or ancien.

– Elles sont d'une grande valeur. Puis-je accepter ? N'est-ce pas vous en priver ? Je pourrais enlever les miniatures et vous laisser les cadres.

– Ce serait accomplir un acte de vandalisme, mademoiselle Solange, me répond gravement M. Spinder. Les images vont avec leurs cercles ; les uns et les autres ont la même provenance et vous sont précieux au même titre. Acceptez-les donc. C'est une simple restitution que je vous fais. Je suis certain que votre père n'a jamais eu l'intention de se dessaisir de tels objets.

– Je les accepte donc comme vous me les offrez, répondis-je avec reconnaissance. De tout mon cœur, je vous remercie, monsieur... Vous ne savez pas toute la valeur que ces objets représentent pour moi...

Des larmes, malgré moi, ont mouillé mes

yeux.

– C’est tout ce que je possède de ma famille paternelle... achevai-je à voix basse.

Mon émoi, la vue de mes yeux humides, peut-être, ont troublé le comte, car il s’est levé brusquement et est allé se planter dans l’embrasure d’une fenêtre d’où il s’obstine à regarder dans le parc.

M. Spinder est debout, derrière moi ; je ne puis le voir, mais, au silence qui suit mes paroles, je devine qu’il respecte mon émotion.

Le geste du comte m’a cependant ramenée à la bienséance.

Un triste sourire erre sur mes lèvres et j’essaye de me railler pour chasser tout à fait mon agitation.

– Quelle insupportable sensitive je fais. Voici que je mets en fuite M. de Rouvalois !

Il se tourne vers moi.

– Je ne m’habituerai pas à vous voir pleurer, mademoiselle, répondit-il avec vivacité. Tout à l’heure, j’ai eu envie d’étrangler notre hôte qui

vous a fait remuer ces pénibles souvenirs.

– Oh ! protestai-je, si vous saviez quelle douce émotion il m’a procurée, au contraire.

Pleine de gratitude, je me tourne vers le châtelain qui tient à la main un carnet de poche recouvert de cuir mat.

– Voici encore quelque chose que je comptais vous donner, mademoiselle Solange, mais le reproche que m’adresse Maurice me fait hésiter. Je serais désolé de vous causer la moindre peine ou de rouvrir en vous une blessure mal fermée...

– Il y a des blessures qui font moins mal quand on les touche. Donnez, je vous assure que rien ne pouvait me faire plus de plaisir que l’attention que vous venez d’avoir.

Le châtelain m’enveloppa d’un long regard.

– Soit, fait-il, ce carnet est à vous et je dois vous le remettre, quoi qu’en dise Maurice... D’après ce que j’en ai lu, j’ai vu qu’il avait appartenu à votre père qui y a inscrit, de sa main, les principaux événements de sa vie... Ce sont des notes hâtivement écrites, qui s’arrêtent trop tôt,

hélas ! puisque la dernière remonte à 19... Mais, sous la brièveté des phrases, vous devinerez les sentiments de votre père... Il m'a paru qu'il aimait passionnément les siens...

Un frisson me secoua.

La voix grave de M. Spinder faisait lever en moi des sensations extraordinaires :

« Les vrais sentiments de mon père... Il aimait passionnément les siens... »

Quels mots eussent plaidé plus éloquemment la cause de celui que je recherchais si ardemment ? Peut-être aussi, comme M^e Piémont, le châtelain supposait-il que la voix de ma mère s'était déjà élevée devant moi pour accuser l'absent...

Il m'aurait fallu trop de pénibles complications pour lui expliquer le contraire.

Je tendis seulement les mains vers le petit carnet offert à ma curiosité filiale.

– Oh ! donnez-le-moi !... Merci ! fis-je avec ferveur. Des notes écrites par mon père ! Qu'est-ce qui pourrait être plus précieux pour moi ? Oh !

merci, monsieur Spinder, de me les avoir gardées.

Mais le châtelain ne me tend pas encore le carnet.

– Vous le lirez attentivement, petite amie, comme je l’ai fait moi-même, ne sachant pas ce qu’il contenait. Mais il aura plus de valeur dans vos mains que dans les miennes... Il vous fournira peut-être des indications... une réponse à bien des choses passées... Le voici... Prenez, il est à vous.

Pieusement, je pris le petit carnet. J’allais l’ouvrir, mais un geste de M. Spinder me retint :

– Non, pas tout de suite... pas devant nous...

Et, comme je restais interdite, il ajouta en riant :

– J’ai peur de Maurice ; n’oubliez pas qu’il a failli m’étrangler, tout à l’heure.

– Il est certain, répondit le jeune homme vivement, que si vous m’aviez consulté, cher ami, je vous aurais conseillé de brûler ce cahier plutôt que de le donner à Mademoiselle, en ce moment. Vous allez remuer en elle un tas de douloureux problèmes et ce n’est certainement pas cela votre

but.

– Non, mon enfant, ce n'est pas, en effet, ce que je souhaite. Mais je suis sûr que ma petite amie fera un meilleur usage de ce cahier que vous ne le pensez et que ce ne sont pas seulement des larmes que sa lecture suscitera en elle.

M. de Rouvalois eut un geste évasif.

– Évidemment, fit-il, votre intention est louable ; mais, moi, je ne vois qu'une chose : c'est que M^{lle} de Borel peut pleurer encore.

M. Spinder se pencha vers moi et, m'entourant du bras les épaules, il effleura d'un baiser respectueux mes cheveux.

– Eh bien ! fit-il mi-riant, mi-sérieux, si je la fais pleurer, vous la consolerez, vous, Maurice. Cela vous ira, je pense !

Une lueur rapide passa dans les yeux du jeune homme.

– Parfaitement ! s'écria-t-il. Et, pour commencer, je vous l'enlève.

Venant vers moi, il me tendit le bras.

– Venez, mademoiselle. Quittons ce vilain monsieur qui ne parle que de choses graves. Il y a de l’ombre dans le parc, allons respirer au grand air ; on étouffe, dans cette salle !

Un peu hésitante, je pris le bras qu’il me tendait ; mais, posément, M. Spinder repoussa le jeune homme et s’empara de ma main qu’il passa sous son coude.

– Pardon, pardon, vous empiétez encore sur mon rôle, Maurice, en ce moment. Mon âge me prédispose mieux que le vôtre au rôle de chaperon, et je suis sûr que M^{me} de Borel serait de cet avis. D’ailleurs, je ne crois pas que mademoiselle ait besoin d’être consolée. Regardez-la, elle rayonne de vous voir la mine si déconfite.

Le jeune homme se mit à rire de bonne grâce.

– Parbleu ! c’est toujours amusant de voir un voleur volé et je fais figure du personnage, en cet instant.

– Bah ! votre tour viendra.

– Mais je l’espère bien !

Nous fîmes en parlant le tour du parc ; puis, dès que je pus prendre congé, sans paraître manifester trop de hâte, je m'empressai de m'éloigner, car j'étais impatiente de prendre connaissance du petit carnet qui avait motivé, entre les deux hommes, l'amicale discussion que je viens de rapporter.

Je comptais, dès mon arrivée aux Tourelles, pouvoir m'enfermer dans ma chambre et, en pleine solitude, parcourir le précieux petit livre qu'on venait de me remettre, mais ma mère est venue me trouver immédiatement.

– Tu as vu M. Spinder ? s'informe-t-elle aussitôt.

– Oui, mère.

– Il ne t'a pas dit qu'il avait cherché à racheter la ferme de Noyville et les terres de M. Kabds ?

– Non. Cependant, nous avons parlé de ce monsieur, tout à l'heure.

– Il est venu me voir aujourd'hui.

– Qui ça ?

– M. Kabds et son fils.

Une rougeur empourpra mon visage. Ma mère la remarqua et se méprit sur les causes de mon trouble.

– Je vois que tu es au courant... Ton visage ne sait pas mentir, si tes lèvres savent se taire ! Mais jamais ! tu entends, jamais ! je ne donnerai mon consentement. Si ton père avait été là, ces individus n'auraient même pas osé une telle démarche.

– Vous avez très bien fait de les éconduire, ma mère, déclarai-je tranquillement.

– Cela ne te fait rien ? s'écria-t-elle, surprise.

La belle pensée que j'adresse à M. de Rouvalois, à cette question !

– Oh ! cela m'est bien égal ! Ce n'est pas le regret du fils Kabds qui m'empêchera jamais de dormir, je vous assure.

Elle respira.

– Ah ! tant mieux ! En te voyant rougir, tout à l'heure, je m'imaginai déjà...

– Oui, j'ai bien vu ; mais c'est parce que M. Spinder m'avait laissé entendre la recherche

de M. Kabds...

– Comment, il était au courant ?

– Probablement que ces gens-là lui en avaient parlé. Peut-être même, prenant leurs désirs pour la réalité, s'étaient-ils vantés à l'avance du succès de leur démarche. Quoi qu'il en soit, je suis contente que le nouveau châtelain veuille leur reprendre les terres de Noyville.

– Cela ne te donne rien.

– Non, mais j'aime beaucoup mieux M. Spinder qu'eux...

Je n'achevai pas. En moi-même, je constatais que j'avais complètement suivi les traces de Bernard : j'étais passée à l'ennemi !

Ma mère resta songeuse, puis elle dit :

– Il doit être très riche, ce M. Spinder.

– Il le paraît.

– Crois-tu qu'il consentirait à se dessaisir du portrait de ton père, moyennant un bon prix ?

– Oh ! mère, vous avez pensé à cela ?

– Oui, cette toile était étonnante de

ressemblance et je voudrais la ravoir... Depuis que tu m'as dit qu'elle était encore au château, je ne pense qu'à cela ?

– Vous ignoriez donc, auparavant, qu'elle y fût encore ?

– La pensée que ton père pût avoir vendu la Châtaigneraie avec de telles choses ne m'était pas venue... Je croyais qu'il avait enlevé tous les souvenirs.

On devine l'émotion qui m'avait saisie, dès les premiers mots de ma mère. Jamais, jusqu'à ce jour, elle ne m'avait parlé si longtemps de mon père. Et en quels termes douloureux, de quel air d'intense tristesse elle m'en entretenait !

– Êtes-vous quelquefois retournée à la Châtaigneraie, mère ? m'informai-je affectueusement.

– Je n'y ai pas remis les pieds depuis que cette propriété a été vendue, murmura-t-elle, les yeux humides.

– Il faudra m'y accompagner, un jour... fis-je doucement.

– Non ! Je ne pourrais pas. Trop de souvenirs m’y attendent... à présent... surtout que les appartements ont retrouvé leur gaieté, leur mouvement.

– Rien n’y a été changé.

– Tu crois ?

– J’en suis sûre. M. Spinder m’a dit son désir de laisser tout en le même état. Il n’y a que le parc qui ait subi une transformation... Et encore, ce n’est peut-être que la répétition d’autrefois... Je ne puis juger.

Ma mère soupira et garda le silence.

L’image de son ancienne résidence devait passer devant ses yeux, telle qu’elle l’avait connue autrefois.

Puis, elle revint à son idée.

– Tu verras, n’est-ce pas, pour le portrait ?... Il ne faut pas laisser un tel souvenir dans des mains étrangères... Et puis, je veux l’avoir. Je n’ai guère de choses qui me parlent de ton père... Tout a été dispersé quand j’ai été malade.

Les larmes glissaient sur ses joues sans qu’elle

fît un geste pour les cacher.

– À côté de son portrait, il y avait le mien, autrefois ; y est-il toujours ?

– Non, mère. Il ne reste de vous aucun portrait, là-bas.

– Mon Dieu !... Ton père avait pris soin de ne pas le laisser... il avait emporté le mien !

De gros sanglots la secouent tout entière, à présent, et cela me bouleverse. Ma mère, habituellement si calme, si maîtresse d'elle-même, m'apparaît tout à coup lamentablement malheureuse. Vaincue par sa douleur, n'ayant plus la force de la cacher, elle pleure là, près de moi qui ne puis rien pour la consoler.

Maintenant que le regard d'un homme a éveillé en moi des sensations inconnues, je comprends sa souffrance.

Je recherche un père, mais, elle, elle pleure un mari... le compagnon de sa vie, celui qui a fait battre son cœur de jeune fille et en qui elle avait placé toute sa confiance, tout son avenir.

Pour la première fois, je comprends tout ce

que la trahison de celui qu'on aime peut amener de souffrances, de rancunes, de colère !

Être trahie, c'est dur... mais vivre quinze ans de larmes et de regrets...

Oh ! pauvre mère, comme elle a dû souffrir !

Et, ne résistant plus au besoin de lui donner un peu d'espoir, cet espoir dût-il être suivi d'une désillusion, je m'agenouille près d'elle, j'entoure sa taille de mes bras et je lui dis tout bas ma visite au colonel, mes recherches, les résultats obtenus...

Je ne lui cache qu'une chose : ce sont les doutes qui me sont venus depuis que j'ai parlé au comte de Rouvalois de son voyage au Nil. Et si je ne lui dis pas, c'est que je crains de faire naître en elle un fol espoir... cet espoir qui me soulevait, tantôt, quand M. Spinder semblait prendre la défense de mon père comme s'il accomplissait une mission déterminée...

J'ai tout raconté ; mais elle veut savoir encore davantage et elle m'interroge, réclame des précisions... Il faut que j'explique, que je raconte

bien tout, que je répète...

Et je recommence sans me lasser !

Ah ! que j'étais folle de craindre sa colère !

Elle m'attire dans ses bras, elle me couvre de baisers, elle partage mes larmes, me reprochant seulement de n'avoir pas eu plus tôt confiance en elle.

– De quoi donc avais-tu peur ?

– Félicie m'avait dit que je vous tuerais si je vous parlais de cela.

– Quelle folle !

Et parce qu'un peu d'espérance a traversé son deuil, elle s'anime, me parle, fait des projets et, pour la première fois depuis longtemps, je la vois sourire.

– Il faudra aller demain chez le colonel, ma Solange.

– Oui, mère.

– Peut-être même vaudrait-il mieux que je t'y accompagne.

– Non, je ne pense pas. Le colonel pourrait

être gêné d'être intervenu dans cette affaire sans que vous l'y ayez autorisé, tout d'abord.

– C'est vrai !

La vérité est que je désire être seule avec le colonel, car je ne lui cacherai rien des réticences de M. Spinder et de son ami. Je lui parlerai de la nouvelle attitude de Bernard, je lui répéterai aussi les paroles du châtelain, tantôt, lorsqu'il m'a remis le petit carnet.

Et, cette pensée m'évoquant celui-ci, je me demande si, tout de même, je ne devrais pas en parler à ma mère.

Mais l'entrée de Félicie, qui vient pour la troisième fois annoncer que le dîner est servi, m'empêche de poursuivre mon idée.

Maintenant, je songe : le silence vaut mieux. Ce petit livre peut contenir des rappels douloureux qu'il est inutile de remettre en mémoire pour le moment à ma pauvre mère. Elle est trop heureuse, ce soir, il y a trop d'espérance dans ses yeux pour que je veuille déjà y faire renaître les larmes.

Comme Maurice de Rouvalois, tantôt, à mon sujet, c'est à mon tour de craindre pour elle les motifs de tristesse.

13 juillet.

J'ai lu et relu les notes écrites par mon père.

On devine avec quelle intense émotion j'ai parcouru ces lignes, finement écrites, qui retraçaient sobrement les principaux événements de sa vie.

Son mariage, son bonheur d'époux, ma naissance, mon baptême, tout y est noté en quelques lignes.

Quel amour profond, pour ma mère et pour moi, se dégage à chaque page !

Ce petit livre est la meilleure et la plus puissante plaidoirie qu'on puisse trouver en faveur de l'absent.

Qui donc oserait soupçonner ses sentiments paternels, après des notes comme celles-ci que je prends au hasard :

« Ma Solange est née ! Je suis père !

« Oh ! la joie divine de serrer contre soi une petite créature qui est la chair de notre chair et le sang de nos veines. »

Ou encore :

« Bébé est une petite chrétienne, depuis ce matin. Le cher ange semblait comprendre toute la gravité de l'acte qui s'accomplissait : elle n'a pas pleuré !

« Voilà ma Solange adorée inscrite à l'état civil et à l'église : c'est un personnage important, à présent ! »

Et plus loin, après avoir retracé l'effort de mes premiers pas :

« Avec quel frémissement intime de joie paternelle j'ai serré ma fille dans mes bras, après qu'elle eut parcouru, seule, ces quelques mètres, pour venir me rejoindre ! »

Les sentiments de mon père pour ma mère ne sont pas moins ardents. L'amour intense qu'il a pour elle s'exprime chaque fois qu'il l'invoque :

« C'était l'anniversaire de notre mariage, et

Marie – c’est le prénom de ma mère – et moi avons tenu à passer ce jour, tous deux, en complète solitude, nos deux cœurs ayant plus encore besoin que d’habitude de se parler seul à seul.

« Trois ans déjà que nous sommes mariés ! Est-ce possible ! Ces trente-six mois ont passé comme un songe et c’est hier, vraiment, que j’ai épousé mon adorable compagne. Trois ans ! Mais c’est à peine si j’ai eu le temps encore de lui dire mon amour et de lui prouver mon inaltérable attachement.

« Le bonheur ne se mesure pas. Quel enivrant vertige me donne cette pensée reposante et douce : toute ma vie, toujours, toujours, elle et moi, nous vivrons l’un à côté de l’autre... »

Et après ces pages ardentes où sa tendresse masculine va, tour à tour, de la mère à l’enfant, une inquiétude s’éveille sous la plume de mon père :

« Je regrette que nous ayons tant de monde, cet automne, à nos chasses : notre chère intimité est troublée... »

Plus loin, cette inquiétude se précise :

« Marie a des sentiments trop grands et trop généreux : sa délicatesse d'inviter M^{me} de Mainfruit est de ceux-là. Cette femme n'a rien, dans l'âme ni dans l'esprit, qui puisse comprendre et reconnaître la bienveillante attitude de ma chère femme... »

Jusqu'ici, mon père n'a formulé aucun grief quelconque contre cette étrangère. Cependant, quelques jours après, il griffonne, sur son carnet, ces simples mots qui, certainement, se rapportent à elle :

« Cette femme me fait peur ; je la devine envieuse et jalouse. Par quel sortilège, par quel miracle d'habileté ou de coquetterie peut-elle mettre ainsi tous les hommes à ses pieds ? »

Et tout à coup, sans que rien ait fait prévoir cette sorte de profession de foi, il écrit, entre le récit d'une chasse et l'annonce d'un dîner, ces réflexions suggestives :

« J'adore ma femme et mon enfant et ne souhaite rien d'autre que de vivre toujours par

eux et pour eux ! Mon bonheur est trop précieux pour que je le risque si bêtement : l'ironie et le dépit d'une coquette qui se voit repoussée n'ont pas à me troubler. »

Une phrase, enfin, termine le cahier resté inachevé, et les mots semblent indiquer combien mon père était exténué de ce sujet :

« Ah ! si je n'avais pas à ménager la bonté de ma chère Marie qui croit à la sincérité de ces gens-là et serait peinée de les voir sous leur vrai jour, comme je me débarrasserais bien vite de ces importuns : mari et femme... »

Cette note était la dernière, écrite de la main de mon père, et je la relus longuement, posément, essayant de deviner à travers les lignes ce qui manquait à la clarté des annotations, car je sentais bien que là était, vraisemblablement, le nœud du drame familial qui avait bouleversé les miens, quelques années auparavant.

Je songeais aussi à tout ce que Bernard m'avait raconté au sujet de la brouille survenue, un soir, entre mes parents.

Et, de toutes ces réflexions, une certitude montait en moi : mon père n'avait rien eu à se reprocher. Il avait été victime des circonstances, des apparences peut-être, mais rien n'aurait dû être retenu contre lui, sa volonté n'ayant pas contribué aux torts qu'il pouvait avoir eus.

Oui, cette conviction à la fois consolante et démoralisante, selon que j'envisageais l'intégrité de son caractère ou l'amertume de son exil, cette conviction était entrée en moi.

Et je comprenais quelle tâche morale m'était incombée depuis que j'étais devenue détentrice du carnet trouvé à la Châtaigneraie.

Avant de rappeler mon père auprès de nous, si je parvenais à retrouver ses traces, j'avais à effacer d'abord, chez ma mère, jusqu'à l'impression ancienne d'une trahison offensante de la part de celui qui lui avait juré de l'aimer toujours. C'était une sorte de réhabilitation morale que j'avais à remplir et cette tâche me parut douce, bien qu'elle fût probablement délicate.

Je serrai précieusement le petit carnet au fond

d'un coffret que je dissimulai soigneusement derrière une pile de linge, au fond d'un tiroir : le moment, me semblait-il, n'était pas encore venu de le remettre à ma mère.

Même jour, à midi.

Le courrier m'a apporté, à midi, des nouvelles du colonel Chaumont sous la forme de cartes postales.

L'excellent homme a dû apprendre ma visite sans succès chez lui et, pour m'éviter une nouvelle et inutile démarche, il a eu recours à l'envoi de quelques cartes postales.

L'une comporte cette formule de politesse :

« Avec mes respectueux souvenirs. »

Une autre, cet avis déguisé de ne pas me présenter chez lui avant un certain délai :

« De Paris, où je suis encore pour une semaine environ, recevez mes bien sincères hommages. »

Enfin, une troisième a fait bondir de joie mon cœur malgré ses termes amphigouriques :

« Je vous envoie quelques cartes pour votre album, souhaitant qu'elles vous fassent autant de plaisir que j'en ai eu, hier, en retrouvant les traces récentes – elles remontent à deux mois ! – d'un volume précieux auquel je tenais beaucoup et que j'avais perdu depuis dix-huit mois. »

En lisant cette dernière carte, je n'avais pu réprimer un mouvement de joie ; en même temps, tout mon sang affluait à mon visage.

Oh ! le rayonnant espoir ! Avais-je bien compris le sens de sa phrase ? Ne m'illusionnais-je pas ? Deux mois ! Le colonel avait de récentes nouvelles de mon père et il ne restait plus à savoir que ce que celui-ci était devenu depuis deux mois !

– De qui sont ces cartes ? fit ma mère qui me regardait, étonnée de mon trouble.

– Du colonel Chaumont, fis-je en les lui tendant.

Elle les parcourut sommairement et, n'ayant rien vu qui pût justifier son émoi, elle les relut plus attentivement... sans succès !

– Pourquoi parais-tu si joyeuse ? demanda-t-elle en me les rendant.

J'eus une courte hésitation. Devais-je faire naître en elle ce nouvel espoir ? Mais ma joie était si grande que je ne sus résister au désir de la lui faire partager.

– Relisez cette carte, mère... Ne devinez-vous pas ?... Oh ! je crois que c'est de mon père qu'il s'agit... Deux mois seulement ! Comprenez-vous ?

Ma mère était devenue toute pâle.

– Oh ! Ciel, serait-il possible !

Elle relut la carte à mi-voix.

– Crois-tu ? Ne nous trompons-nous pas ? Ce serait atroce si notre espoir était déçu.

Et, ne pouvant plus résister à l'émoi qui la bouleversait si soudainement, elle éclata en sanglots convulsifs.

Je dus la conduire à un fauteuil et l'y faire asseoir.

Elle était tout à coup si faible que je fus

obligée de lui faire boire un cordial pour lui redonner des forces.

Pauvre mère ! Toutes ces secousses la minent. Je me suis promis de ne plus lui communiquer les nouvelles que je recevrais au sujet de mon père ; ces alternatives d'espoir et de découragement auraient raison de sa fragile santé.

Déjà, je regrette de l'avoir mise au courant du peu que je sais ; si, après avoir fait naître l'espoir, il me fallait lui communiquer une réalité décevante, je sens que ce serait atroce pour elle et que, peut-être, elle ne s'en remettrait pas.

Toutes ces réflexions m'ont coupé la joie qu'avait fait naître en moi la carte du colonel.

Maintenant, je doute. Ne me suis-je pas trompée ? Ai-je bien compris le sens des phrases de mon vieil ami ?

Ah ! s'il ne s'agissait que de moi, qu'importeraient les heurts, les espoirs non justifiés, toutes ces alternatives de bonnes et de mauvaises nouvelles, pourvu que le résultat soit bon. Est-ce que ma sensibilité, plus ou moins

mise à l'épreuve en cette occasion, peut compter ?

Mais ma mère ?

Ma mère, si pâle, si triste, si anémiée par son long chagrin.

Ah ! plaise au Ciel que mon père revienne et que sa présence parmi nous soit salutaire à ma pauvre maman !

Ou, alors, à quoi bon le retour de l'un si l'autre devait partir...

Cette pensée de deuil m'a démoralisée complètement...

Quand l'état de ma mère n'a plus réclamé ma présence auprès d'elle, je suis montée à ma chambre et, là, j'ai pleuré éperdument, toutes mes larmes d'espoir, de crainte ou de désespérance s'entremêlant pour alourdir ma peine.

15 juillet.

C'était dimanche, hier. Je suis allée aux offices, espérant y découvrir quelque visage ami

et réconfortant, c'est-à-dire celui de M. Spinder ou de son jeune ami ; mais je n'ai entrevu ni l'un ni l'autre et la journée a passé, morne et longue, malgré les réjouissances populaires de la fête nationale.

Même jour, au soir.

Je suis allée, tantôt, à la Châtaigneraie pour y exposer à M. Spinder la requête de ma mère au sujet du portrait de mon père.

Le châtelain n'était pas là et le domestique qui m'a reçue n'a pu me dire si son maître serait de retour dans la soirée ou si, au contraire, son absence durerait plusieurs jours.

Je n'ai pas osé m'enquérir du comte. Peut-être a-t-il accompagné son ami, car je ne l'ai pas aperçu.

Je suis donc revenue un peu plus triste encore qu'au départ.

À peine étais-je de retour aux Tourelles que ma mère m'interrogea sur la mission qu'elle m'avait confiée.

Pauvre maman, elle aussi a été toute déçue de voir qu'il fallait encore attendre.

J'achevais à peine de la mettre au courant de mon inutile visite au château, quand un bruit de moteur, s'arrêtant devant le perron, nous fit dresser la tête.

– Une automobile ? fit ma mère, surprise, car elle n'escomptait aucune visite aujourd'hui.

J'avais bondi vers la fenêtre.

– L'auto de M. Spinder. Je reconnais son chauffeur ! m'écriai-je avec une véritable joie.

Je ne pus en dire plus long, la porte du salon s'ouvrit et Félicie introduisit le comte de Rouvalois.

Un peu interdit d'abord de nous trouver réunies, le jeune homme se ressaisit vite. Et, s'inclinant devant ma mère, il s'excusa d'un ton respectueux.

– Pardonnez-moi, madame, d'oser ainsi me présenter devant vous sans y avoir été autorisé. En rentrant, tout à l'heure, à la Châtaigneraie, j'ai appris la visite de M^{lle} de Borel et j'ai cru devoir

excuser auprès d'elle mon ami, M. Spinder, qui a été obligé brusquement de s'absenter de chez lui.

Ma mère allait répondre par quelque banale formule de politesse, quand j'intervins vivement :

– Ma mère, dis-je avec une certaine chaleur, permettez-moi de vous présenter M. de Rouvalois dont je vous ai plusieurs fois entretenue et que vous désiriez si vivement connaître. C'est à lui que vous devez de pouvoir encore embrasser votre fille, puisque, grâce à lui, je suis encore vivante.

Le comte me remercia du regard de mon intervention.

Quant à ma mère, elle avait tendu spontanément les deux mains au jeune homme et, en termes non moins chaleureux, mais certainement plus émus que les miens, elle le remercia de son dévouement, de sa présence d'esprit au moment de mon accident et l'assura de son éternelle reconnaissance.

Cette entrée en matière, en créant ma mère débitrice du visiteur, avait rompu la glace entre

eux.

À celui qui avait sauvé la vie de sa fille, quel qu'il fût, ma mère ne pouvait faire que le plus favorable accueil : la porte des Tourelles était désormais ouverte pour lui.

Mais le comte n'était pas homme à se contenter de cette situation acquise de droit à notre reconnaissance. Par son ton aimable, par son impeccable correction, il sut conquérir ma mère.

Celle-ci ne résista pas, en effet, à la sympathie qu'inspirait à première vue le visiteur. Elle, si habituellement détachée de tout, si réfractaire à toute nouvelle connaissance, si hautaine même dans sa farouche retraite, se montra vraiment charmante et écouta le jeune homme avec une bonne grâce sans égale.

Leur mutuelle attitude me fut infiniment douce.

En les écoutant, mon cœur s'enivrait de joie.

En cette minute, je me sentais très fière d'être la fille de ma mère, une grande dame dans son

bienveillant accueil, et, par opposition, aux yeux de celle-ci, j'étais prête à me prévaloir de l'impeccabilité mondaine du visiteur.

Cependant, celui-ci écourta cette première entrevue et, se levant pour prendre congé, il s'excusa encore de la liberté qu'il avait prise de se présenter aux Tourelles.

Puis, se tournant vers moi, il m'apprit, de son même air d'infinie correction où perçait cependant un peu plus de douceur, que M. Spinder ne serait de retour à la Châtaigneraie qu'après-demain soir.

Nous nous levâmes donc pour le reconduire ; mais, à ce moment, Félicie introduisait un nouveau visiteur.

C'était l'abbé Violet qui, les mains tendues l'une vers ma mère et l'autre vers le comte qu'il paraissait connaître particulièrement, s'avavançait vers nous de son pas glissant.

Et, tout de suite, sans nous laisser le temps de lui souhaiter la bienvenue, il expliqua :

– Je viens mettre votre bonne volonté à

contribution, chère madame de Borel. Je suis appelé au hameau des Anthieux. Un bûcheron vient de tomber du haut d'un peuplier et a besoin, sans retard, de mon saint ministère. La course est longue, à pied ; je crains d'arriver trop tard là-bas et d'être ensuite de retour ici après l'heure du salut. Voulez-vous mettre votre voiture à ma disposition ?

– Volontiers, accepta ma mère.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta :

– Va prévenir Auguste... Pourvu qu'il ne soit pas aux champs... Dis-lui vite qu'il attelle.

Mais M. de Rouvalois, d'un geste, arrêta ma sortie :

– Permettez-moi... Faisons mieux, voulez-vous ? L'auto est prête. Si M. le curé veut bien l'accepter, elle est à sa disposition. En quelques minutes, le chauffeur le conduira à destination, puis le ramènera. De cette façon, M^{me} de Borel n'aura pas à interrompre la besogne de son serviteur.

Ma mère approuva la proposition du jeune

homme et l'abbé fut enchanté.

– Seulement, j'ai encore une petite faveur à demander, fit ce dernier en se tournant vers moi. Il doit y avoir, là-bas, une pauvre femme et trois marmots dans les larmes. Je crois que la présence de notre petite Solange ne serait pas superflue.

– Je vous suis ! m'écriai-je, toute heureuse d'accompagner le prêtre et le comte, car je pensais que celui-ci serait des nôtres.

J'eus vite mis un chapeau et jeté un manteau sur mes épaules.

Quand je rejoignis le groupe qui m'attendait sur le perron, l'abbé prenait congé de ma mère.

– Je vous ramènerai Solange, tout à l'heure, dit-il en s'engouffrant dans le véhicule.

Debout, auprès de la voiture, le comte m'attendait.

Je grimpai à mon tour et pris place auprès du vieillard.

Derrière moi, le jeune homme avait refermé la portière, sans monter. Je compris que la plus élémentaire bienséance exigeait de lui cette façon

d'agir.

Mes traits cependant durent laisser paraître un peu de déception, car il m'enveloppa d'un chaud regard encourageant.

– Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de partager un peu votre bonne action ? me demanda-t-il en tirant vivement son portefeuille de sa poche.

Il me tendit un billet bleu que je pris en silence, remerciant seulement d'un signe de tête, tant j'étais émue qu'il eût pensé à cela.

– Je vous prive de votre voiture, s'excusa soudain le prêtre qui s'apercevait alors, alors, seulement, que le jeune homme allait partir à pied.

– Du tout, affirma celui-ci. Depuis ce matin, je roule en auto. Ce soir, je suis enchanté de marcher un peu.

Nous échangeâmes de nouveaux saluts et l'automobile démarra.

Avant de sortir du parc, je me dressai dans la voiture et jetai un regard en arrière. J'aperçus le

groupe formé par ma mère et le jeune homme qui s’avançaient, tous deux, lentement, vers la grille.

Il est si peu dans les habitudes de ma mère d’accompagner ainsi les visiteurs que je ne pus m’empêcher d’en faire la remarque à l’abbé.

– M. de Rouvalois a fait la conquête de ma mère, achevai-je.

– C’est un bien aimable jeune homme, répondit le vieillard. Je le verrais avec plaisir s’établir et rester dans le pays, mais je n’y compte guère. C’est un oiseau migrateur qui a besoin de nouveaux cieux. Jusqu’ici, il a parcouru notre globe dans tous les sens. Bientôt, probablement, nous le verrons disparaître comme il est venu, en route vers quelque nouveau site.

– Il vous a fait des confidences là-dessus ? interrogeai-je, le cœur subitement serré.

– Non, mais il parle avec tant d’enthousiasme des contrées lointaines qu’il a visitées que je ne crois pas me tromper en avançant qu’il y retournera dès qu’il le pourra.

Je ne répondis pas.

Un lourd malaise m'avait soudainement envahie. Il me semblait que ma poitrine était broyée dans un étau et, là, sur mon front, au-dessus des yeux, j'avais l'impression d'un cercle de fer meurtrissant mon crâne.

Justement, sur la banquette en face de nous, j'avisai un volume neuf, dont la moitié des feuillets n'avait pas encore été coupée.

Il devait appartenir au comte, qui avait commencé à le parcourir, si j'en jugeais par la marque faite en haut d'une page.

Par curiosité machinale, je le pris, l'ouvris et en lus le titre : *Les Rives de l'Amazone*.

Tout d'abord, ce titre ne me rappela rien. Puis, soudain, les mots touchèrent mon cerveau.

– L'Amazone ?... Un fleuve du Brésil. L'Amérique du Sud !

Je rejetai le livre presque brutalement et, fermant les yeux, je me laissai aller à un véritable découragement où tout ce qui me concernait ne m'apparaissait, en cet instant, que pour me blesser.

Mon père disparu, la santé chancelante de ma mère, la Châtaigneraie vendue, le changement de Bernard, le départ possible du comte...

Tout, dans ma pauvre cervelle, concourait à me décourager !

À son tour, le vieillard avait pris le livre et l'avait feuilleté.

– Le Brésil, fit-il à mi-voix. Oui, notre ami m'en a parlé... Il a ça dans la tête... C'est par là qu'il ira, la prochaine fois.

– Mais empêchez-le, vous, monsieur l'abbé ! m'écriai-je, malgré moi.

– Et comment, mon Dieu ? Quelle autorité puis-je avoir ? Seul, M. Spinder réussirait, peut-être. Et encore ! Qu'est-ce que l'affection d'un ami, opposée à une véritable vocation ? La tendresse d'une mère, d'une femme, même, n'échouerait-elle pas en face d'une décision bien arrêtée ?

Je n'insistai pas. Il y avait de la fatalité dans la voix du vieillard et je me sentais découragée au possible.

Heureusement, nous arrivâmes aux Anthieux, et je dus agir. Il me fallut m'occuper des pauvres gens et les consoler de mon mieux. Leur douleur bruyante, dont je touchais du doigt toute la navrante détresse, me fit oublier momentanément mes soucis, et quand je repris, avec l'abbé, le chemin du retour, le cours de mes pensées était un peu moins sombre.

Notre repas du soir fut plus animé que de coutume.

Nous parlâmes des événements du jour et ma mère me fit raconter, en détail, tout ce que j'avais vu et fait aux Anthieux. Puis, elle fit l'éloge de l'abbé Violet, dont l'inlassable dévouement est souvent mis à l'épreuve par ses pauvres paroissiens ; enfin, passant de lui au comte, elle approuva le geste de générosité que le jeune homme avait eu en faveur du malheureux accidenté.

– Ce geste mis à part, maman, comment avez-vous trouvé M. de Rouvalois ? lui demandai-je alors.

– Bien... très bien... C'est un homme du

monde, indiscutablement.

Ce compliment avait une véritable valeur dans la bouche de ma mère qui surenchérit encore :

– Je félicite M. Spinder d’avoir su retenir un tel ami auprès de lui. Je ne connais pas le nouveau châtelain, mais, si j’en juge par M. de Rouvalois, son hôte ne peut être lui-même qu’un homme des plus distingués.

Je souris, heureuse de ce double éloge, sans remarquer que ma mère m’examinait d’un œil attentif.

– Je regrette, maman, que vous ne connaissiez point M. Spinder. Vous verriez que, question d’âge mise à part, il n’a rien à envier à son jeune compagnon sous le rapport de la correction et de la courtoisie. Il est si juste, si bon, si mesuré dans tous ses actes comme dans tous ses jugements ! Je suis obligée de reconnaître que, malgré toutes les préventions que j’accumulais contre lui, il a gagné ma véritable sympathie.

– Tu parles de son âge, remarqua ma mère, mais il est beaucoup plus jeune que tu ne le

supposes. M. de Rouvalois, qui m'a tantôt parlé de lui dans des termes non moins chaleureux que les tiens, m'a dit qu'il n'avait pas quarante-cinq ans ; c'est un homme encore jeune, tu vois.

– En effet... mais il a beaucoup vécu, beaucoup souffert probablement, pour être si calme, si posé... Je vous assure, mère, je le croyais beaucoup plus âgé.

Il y eut un silence pendant lequel je sentis le regard maternel pensivement posé sur moi.

Puis, par-dessus la nappe, la main de ma mère vint doucement emprisonner la mienne, comme pour adoucir ce qui allait être dit.

– À ce propos, ma Solange, fit-elle affectueusement, as-tu quelquefois pensé combien ta situation était fautive à la Châtaigneraie, entre ces deux hommes ?

– Que voulez-vous dire, mère ?

– Je m'alarme peut-être à tort, continua-t-elle plus amicalement encore ; mais M. de Rouvalois est terriblement jeune et son ami, malgré toute sa gravité, ne me paraît pas suffisamment vénérable

pour faire compensation.

Un bon sourire adoucissait encore la subtile remarque.

Mon visage s'était subitement empourpré.

– Vous ne voulez pas que je retourne au château ? bégayai-je.

Mais elle se défendit de me donner un ordre.

– Je ne te l'interdis pas ; je veux te laisser toute latitude à ce sujet... En ce moment, ce n'est pas une maman qui te parle, c'est une amie... une grande amie... qui a eu ton âge !

Sa main pressa plus fortement la mienne et elle continua avec une sorte d'anxiété discrète et tendre :

– Je voudrais t'épargner tout commentaire désobligeant, d'une part, et toute désillusion pénible, d'autre part... L'imagination marche si vite... Je n'ai pas fermé ma porte à M. de Rouvalois. Il peut revenir ici quand il voudra. Mais toi, ma Solange, ne vaudrait-il pas mieux que tu mesures un peu tes visites là-bas... par correction... ou par prudence ?

Le ton de ma mère m'avait profondément remuée.

Elle avait mis un tel tact et une telle délicatesse dans ses paroles qu'aucune révolte ne me vint et que je ne cherchai même pas à nier, par instinctive pudeur, l'insinuation que comportaient certainement ses réticences.

Je gardai un instant le silence ; puis, prenant mon courage, je levai vers elle mes yeux remplis de larmes.

– Vous avez raison, maman : je ne retournerai plus au château.

Elle sourit, amusée de ma décision trop radicale :

– Non. Il ne faut pas cesser complètement tes visites. M. Spinder pourrait se plaindre d'un tel procédé... Il n'a certainement pas mérité que tu agisses ainsi, avec une telle rigueur.

– En effet, je suis certaine que cela lui ferait autant de peine qu'à moi.

– Tu continueras donc d'aller à la Châtaigneraie, – d'ailleurs, on t'y attend après-

demain, – mais tu espaceras et tu écourteras le plus possible... N'est-ce pas, ma Solange ?

– Oui, mère. Je ferai ainsi que vous le conseillez... Cependant, si c'est seulement la présence de M. de Rouvalois qui doit m'arrêter, cette cause disparaîtra bientôt.

– Pourquoi cela ?

– Parce que ce monsieur ne doit pas rester ici bien longtemps encore. L'abbé Violet me disait, tantôt, que le comte se proposait d'aller visiter le Brésil.

Ma mère parut étonnée et ses yeux s'attachèrent de nouveau sur les miens.

– Il ne m'en a pas parlé et, pourtant, je lui ai demandé s'il comptait demeurer longtemps parmi nous.

– Et que vous a-t-il répondu ?

– Qu'il n'avait encore arrêté aucun projet, puisqu'il était heureux de goûter l'affectueuse hospitalité de M. Spinder ; enfin, qu'actuellement il lui en coûterait tout particulièrement de s'éloigner.

– Il vous a dit cela ? m'écriai-je, une flamme heureuse animant soudain mes prunelles.

Une expression d'étonnement railleur couvrit le visage de ma mère et elle confirma, un peu moqueuse :

– Oui, je crois... Je crois que c'est bien ainsi qu'il a dit... Je puis le redemander, si tu veux...

– Oh ! mère, vous vous moquez de moi.

Et, confuse de n'avoir pas su cacher mon trouble à sa perspicacité maternelle, je baissai le nez dans mon assiette.

16 juillet.

Nos fermiers de Saussay viennent d'avoir une petite fille et ma mère m'a envoyée chez eux, tantôt, porter avec nos compliments quelques friandises à la nouvelle maman.

Toute ma vie, je me rappellerai cette promenade.

Je suis si troublée, si émue, que je ne sais si je pourrai raconter clairement tout ce qui m'est

arrivé aujourd'hui.

D'abord, le départ dans la victoria, avec Auguste sur le siège du cocher ; puis, en route, nous croisons une automobile que je crois être celle de M. Spinder, mais le chemin faisait un détour et je n'ai pu reconnaître l'homme qui la conduisait.

Enfin, nous arrivons à Saussay, où tous les parents de nos fermiers se trouvaient réunis autour de la jeune mère.

Vivement, je fais les commissions de maman, m'informe de tous, distribue les cadeaux et, pendant qu'Auguste va « prendre un coup de cidre », en l'honneur du nouveau poupon, je m'échappe et gagne la petite chapelle de Saussay.

C'est une minuscule église, au haut d'un rocher dénudé. On y accède par un étroit raidillon, en pente assez marquée.

On n'y dit la messe qu'une fois par an, le jour du pèlerinage. Le reste du temps, elle est ouverte à tous, mais on n'y voit jamais personne.

De cette chapelle, on découvre un point de vue

admirable.

Puisque l'occasion s'offre à moi d'y monter, je m'empresse d'en profiter.

Et bientôt, essoufflée, le visage animé par mon ascension, j'entre dans le petit sanctuaire, désert comme toujours. Une vingtaine de prie-Dieu l'emplissent entièrement.

Quelle ardente prière je fais d'abord, demandant au Ciel, de tout mon cœur, la grâce de retrouver mon père ! Mais, soudain, mon recueillement est troublé.

Un pas a résonné sur les dalles et quelqu'un est venu s'agenouiller derrière moi.

Le fait est si rare que, malgré moi, je tourne un peu la tête.

Stupeur !

M. de Rouvalois est là !

Il est là, si près de moi que je perçois le bruit de sa respiration et qu'il va peut-être entendre les battements soudainement précipités de mon cœur.

Dans la chapelle, le grand silence est revenu,

mais ma prière est suspendue, et c'est en vain que je veux la reprendre ; mes lèvres la murmurent sans que mon esprit y contribue.

Et je songe avec terreur au jugement que porterait ma mère, si elle pouvait me voir, en ce moment ; elle qui, si tendrement l'autre soir, m'a affirmé sa confiance en moi.

Oh ! que je voudrais être loin... Très loin ! Je ne puis rester là, il ne faut pas !

Cette pensée s'impose à mon esprit ; il y a de l'incorrection dans la présence du jeune homme, auprès de moi, en cet endroit solitaire, et je fais grief à celui-ci de m'exposer à cette situation gênante.

Mais, peut-être, sa présence n'est-elle due qu'au hasard ? Pourquoi lui faire un crime de ce qu'il ne pouvait probablement prévoir ? Si je m'éloigne, il ne me suivra pas. Sa respectueuse correction m'a-t-elle jamais fait défaut ?...

Je cherche à m'abuser. À ma propre émotion, je sens bien que le nouveau venu me suivra et qu'il n'est ici que parce que j'y suis moi-même.

Je me lève, décidée à dominer l'état fébrile qui m'agite.

Au surplus, que signifie cette folle agitation ?... Mon sauveur n'est-il pas l'être le plus loyal et le plus généreux que je connaisse ? Puis-je redouter de sa part la moindre indécatesse ?... Et où serait vraiment le mal d'échanger avec lui une poignée de main et quelques banales paroles ?

S'il y a de l'incorrection quelque part, n'est-ce pas dans mes pensées que je ne sais plus dominer ?... dans mon cœur qui est tout entier possédé d'une image ?... dans ma vagabonde imagination que j'ai laissée chevaucher sans frein ?

Oh ! mère, pourquoi m'avez-vous mise sur mes gardes, l'autre jour ? Votre subtile recommandation n'a servi qu'à préciser mon trouble intime et à me donner l'idée du mal, alors que tous mes actes et toutes mes pensées étaient encore remplis de la plus naïve confiance.

Après un grand signe de croix, j'ai gagné la sortie de la chapelle, mais, derrière moi, je n'ai

pas songé à tirer la porte. Je sens trop bien que le comte me suit de près : il est là... contre moi !

Et je me tourne vers lui, n'ayant aux lèvres que ces mots, qui sont un reproche :

– Vous !... Oh ! pourquoi ?

– Il me semblait vous avoir aperçue de loin... L'envie m'a pris de m'en assurer et mon auto s'est amusée à suivre votre voiture.

Il sourit, cherchant un encouragement dans mes yeux.

Voyant que je me tais, il explique encore :

– Je suis monté ici, dans l'espoir de vous voir, de vous parler...

– Me parler ?

– Oui, prendre de vos nouvelles.

– Oh ! oui.

Ma voix, dont je domine les inflexions fiévreuses, me semble résonner faussement auprès de la sienne si doucement prenante.

Le jeune homme se tait parce qu'il sent que ces prétextes s'accordent mal avec nos pensées.

Cependant, mon air raidi le dérouta et c'est en hésitant qu'il reprend bientôt :

– Comme vous êtes restée longtemps dans cette ferme ! Je croyais que vous n'en sortiriez jamais !

– Vous m'avez vue entrer ?

– Oui.

– Et vous m'avez attendue ?

– De loin... forcément !

– Comme l'autre jour !

Il me regarde, hésite ; puis, simplement, confirme :

– Oui, comme l'autre jour... J'ai été plus heureux aujourd'hui ; vous êtes seule !

– Mais j'aurais aussi bien pu monter ici en compagnie.

– Eh bien ! tant pis... je vous aurais saluée de loin.

Il avoue donc que sa présence auprès de moi est incorrecte !

De nouveau, nous gardons le silence, mais ses yeux qui cherchent toujours à rencontrer les miens sont plus éloquents que sa voix grave.

Et, pour fuir le trouble obscur qu'ils éveillent en moi, je veux prendre congé :

– On m'attend. Il faut que je retourne. Je vais descendre par ce sentier et vous...

Ici, je m'arrête ; puis, j'ajoute, la voix plus molle soudain :

– Et vous, soyez généreux ! On pourrait mal interpréter votre présence à mes côtés... ma mère surtout... Prenez une autre route !

Mais il rit :

– Laquelle ? Il n'y en a qu'une et, à moins que vous n'exigiez que je me casse le cou en essayant de descendre de ce rocher par la voie la plus rapide du vide, vous êtes obligée de supporter ma présence jusqu'au bas de cette côte.

Et c'est vrai ! Il n'y a qu'un chemin !

Il lui suffirait de me barrer le minuscule sentier et je ne pourrais m'en aller. Je suis à sa merci.

Cette idée traverse en éclair mon cerveau et je recule bêtement, bien que je le sache incapable de me retenir malgré moi.

Il a vu mon geste et il me regarde, ahuri.

– Oh ! fait-il, offensé de ce qu’il croit comprendre enfin dans mon attitude, vous êtes libre, mademoiselle de Borel. Je n’ai nullement l’intention de vous imposer ma présence.

De la rancune se devine dans son ton subitement glacial, et je n’ai pas besoin qu’il se range de côté et me dise : « Passez, mademoiselle ! », pour deviner qu’il est fâché et que je l’ai blessé gratuitement.

Navrée et interdite, je reste immobile, tournée vers lui. Quoi dire pour réparer ma maladresse ? Je tremble que le moindre mot n’aggrave la situation ou ne dépasse mon désir.

Et je me décide à m’écarter.

– Au revoir, monsieur.

– Adieu, mademoiselle.

Toute notre correction mondaine éclate dans ce double salut prononcé si cérémonieusement.

Mais, j'ai à peine fait quelques pas dans l'étroit sentier, que je m'arrête, impuissante à continuer.

Est-ce que je puis partir ainsi ? Pourquoi lui ai-je fait un grief d'avoir cherché à me rejoindre, puisque mon cœur bat si fort quand il est là ?

Et, malgré moi, je me suis tournée à nouveau vers lui.

Debout à la place qu'il occupait l'instant d'avant, il n'a pas bougé. Il est très pâle, très sombre ; son regard volontiers railleur me suit avec une sorte d'anxiété ; mais quelque chose en moi l'appelle à mon insu et, sans que nous ayons échangé une parole ni esquissé un geste, il m'a rejointe d'un bond et, nerveusement, saisissant mon bras, il le serre contre lui avec force.

– Méchante !

C'est un cri de victoire ! Il triomphe et, radieuse de joie intérieure, je constate ma défaite et sens que je viens de me donner un maître.

Il n'a pas lâché mon bras. Peut-être ne veut-il que me soutenir dans cette descente où mes pieds

se heurtent aux cailloux du sentier ?

Cependant, l'éducation mondaine, dont nous sommes fortement imprégnés l'un et l'autre, ne perd pas ses droits. Malgré l'émoi qui nous bouleverse, nous échangeons de banales paroles, comme si nous craignons de reconnaître notre trouble.

– Comment s'appelle cette chapelle ? demande-t-il.

– Sainte-Gudule.

– Délicieux nom !

Je ris d'un rire heureux et jeune qui crie ma joie de le sentir à mes côtés.

– N'y a-t-il pas ici un pèlerinage, chaque année ?

– Il est même très suivi.

– Vraiment ! Quelle maladie y guérit-on ?

Je commence à rire :

– Ce n'est pas une maladie, au contraire !... Sainte-Gudule y marie les gens ! Les jeunes filles viennent y chercher un mari.

– Non ! Vrai ?

– Si, si !

– Ah bah !...

Et il se penche vers moi, un peu moqueur.

– Alors, vous, tout à l’heure ?...

Je rougis et proteste :

– Oh ! non, je n’y pensais même pas.

Il jouit de ma confusion, puis reprend :

– Ça ne fait rien ! Prenez garde. Sainte Gudule pourrait y penser pour vous.

Alors moi, qui pourtant badine rarement sur ces sujets, je m’écrie :

– Hé ! mais... vous-même ! Elle s’occupe aussi des garçons ! Si elle allait vous choisir une femme !

Il ne répond pas, mais sa main presse plus fortement mon bras qu’il garde toujours contre lui, et cette pression prolongée semble me dire que le miracle est accompli.

Le bas du raidillon est atteint.

Il y a deux routes devant nous et, à quelques pas, le long du talus, l'automobile vide du jeune homme est rangée.

D'un même mouvement correct, nous nous sommes séparés et, pour atténuer la transition, je demande gravement :

– Quelle heure est-il, à présent ?

M. de Rouvalois consulte sa montre non moins sérieusement :

– Quatre heures trente-cinq.

– Je ne suis pas en retard, mais il est temps. Auguste doit avoir fini de casser la croûte.

– Auguste, c'est votre domestique ?

– Oui, le jardinier.

Nous éprouvons une difficulté à nous quitter ainsi, en étrangers, alors que, tout à l'heure, nous nous sentions si étroitement unis.

Cependant, je tends la main.

– Au revoir...

Il prend mes doigts, les serre, mais ne les lâche pas. Et il demande :

– Quand vous reverrai-je ? Demain ?

– Je ne sais pas.

– Mais si, demain ! Vous devez venir à la Châtaigneraie, je crois.

– C’est vrai ! J’oubliais que ma mère m’a chargée d’une affaire auprès de M. Spinder.

– À demain, donc.

– Oui, à demain.

Il porte ma main à ses lèvres et longuement y dépose un baiser.

Enfin, nous nous séparons. Pendant qu’il regagne son auto, je me hâte vers la maison de nos fermiers, et, une heure après, quand ma voiture approche des Tourelles, une automobile nous dépasse à toute allure. Je reconnais au volant le comte qui me salue courtoisement et, pendant que le véhicule disparaît au tournant du chemin, je me demande si je n’ai pas rêvé tout ce que l’on vient de lire.

17 juillet.

Il était deux heures, tantôt, quand j'arrivai à la Châtaigneraie, accompagnée cette fois de Bernard, car l'ancien sergent, enfin guéri, s'est empressé de reprendre auprès de moi son poste de fidèle gardien.

Je me sentais toute joyeuse de pouvoir remonter à cheval, depuis si longtemps que j'étais condamnée à aller à pied ou en voiture, et je ne me lassais pas de flatter Mascotte et de la faire caracoler à plaisir.

En arrivant à la brèche du mur de la Châtaigneraie que nous avons sauté un jour pour pénétrer dans ce domaine, alors qu'il était inhabité, Bernard me la fit remarquer.

– Des ordres ont été donnés pour que ce coin de mur soit bientôt réparé. Voulez-vous le sauter une dernière fois ? Nous reverrons le parc dans sa nouvelle toilette.

– Soit, passons !

Et j'enlevai mon cheval comme l'autre fois.

J'avais eu un heurt au cœur au souvenir de

cette première visite.

J'y étais venue l'âme en détresse, mais aussi remplie d'espoir et de courage.

À présent, je revoyais ce coin sans trop d'émotion apparente et je pouvais venir souvent à la Châtaigneraie, y circuler, y causer et y rire sans que l'ombre du passé se dressât avec la même éloquence devant mes yeux.

J'y venais et ce n'était pas mon père qui l'habitait ; j'y venais et j'avais perdu l'espoir d'y voir revenir les miens, leur place y étant prise ; j'y venais et un souvenir filial n'était plus seul à m'y ramener et à me faire chérir ces lieux. Une image plus récente s'était imprimée dans mon cœur et semblait vouloir y régner au premier plan.

Cette pensée me désolait et je sentais un remords m'envahir en parcourant ce parc silencieux.

– Vous venez, vous aussi, très souvent au château, dis-je à Bernard, en pensant que lui-même avait subi le même entraînement.

– J’aime à voir M. Spinder, c’est un si bon monsieur.

Je me mordis les lèvres, car l’éloge du châtelain, que je suis prête à faire en toute occasion, me déplaisait dans la bouche de mon compagnon.

– Auprès de cet homme si bon, vous avez vite oublié vos anciens maîtres ! ripostai-je, mordante.

Sauvage me regarda et sourit sans se fâcher.

– Non, dit-il placidement, puisque je suis encore à vos côtés.

– Mais vous seriez enchanté que je vous rende votre liberté... Combien vite vous en profiteriez pour rester complètement à la Châtaigneraie !

– Mon Dieu ! c’est peut-être vrai !... Une chose est sûre, c’est qu’il n’y a que vous, mademoiselle Solange, qui puissiez me retenir au-dehors.

– Oh ! vous savez, vous êtes libre !

Il sourit et répondit de son même air de bonhomie qui m’horripile :

– Ne vous fâchez pas, mademoiselle. Si vous vouliez faire taire vos préventions contre M. Spinder, vous vous apercevriez que cet homme mérite plus d'affection que vous ne voulez lui en donner.

– Ah ! taisez-vous ! Vous ne savez pas comme vous me faites mal !

Et comme si je ne voulais plus l'entendre, je donnai un léger coup de cravache à ma jument, qui avança brusquement.

Docilement, Sauvage me suivit à quelques pas de distance.

Je longeais la pièce d'eau, à ce moment. Débarrassée des mauvaises herbes, des vases impures, de sa flore aquatique, l'eau apparaissait limpide et pure, tel un grand miroir reflétant le ciel.

Des pensées singulières me venaient sur l'attitude de Bernard, et une idée folle s'implantait qui avait déjà traversé mon esprit quand j'avais trouvé M. Spinder au chevet de Sauvage et que j'avais vu la joie de celui-ci à

cette présence.

À cette époque, le changement de l'ancien soldat était si récent, si inattendu qu'il avait fait naître tous mes soupçons. Mais, comme l'autre fois, je repoussai cette idée avec force : les grands favoris roux du nouveau châtelain n'avaient aucun rapport avec la fine et longue moustache de mon père...

D'ailleurs, il n'y a pas que les apparences physiques qui détruisent une telle supposition ; le caractère un peu froid et le tempérament un peu flegmatique de M. Spinder s'opposent totalement à la vivacité et à l'exubérance joyeuse que révèle le portrait de mon cher disparu.

Nous approchions du château.

Le comte devait guetter mon arrivée par une autre porte, car le bruit de sabots des chevaux le fit déboucher de l'allée principale et revenir sur ses pas.

Tout rayonnant de joie à ma vue, il s'élança vers moi et je reçus, en plein cœur, son regard transfiguré.

– Je craignais que quelque fâcheux contretemps ne vous fît retarder cette visite, murmura-t-il en me baisant la main.

– Puisque c’était promis.

Il hésita ; puis, mi-riant, mi-sérieux, avoua piteusement :

– Je redoutais aussi que ma présence, hier, à la chapelle, ne vous eût choquée, après réflexion.

– C’est vrai, j’ai été très fâchée, ripostai-je, taquine.

Sa figure s’illumina.

– Mais vous ne l’êtes plus, puisque vous voilà !... s’écria-t-il.

En parlant, il m’avait aidée à descendre de cheval. Passant ma main sous mon bras, il m’entraîna vers le château.

– J’ai prévenu M. Spinder de votre visite.

– Il sait donc que vous m’avez rencontrée, hier ?

Son bras pressa le mien contre lui.

– Je le lui ai dit.

– Et que dit-il ? demandai-je, le visage empourpré.

– Que je suis indigne de la clémence de sainte Gudule.

– Parce que ?

– Je ferais un détestable mari, paraît-il !

– Oh !...

– Vous ne le pensez pas ?

Je rougis fortement.

– Mais je ne sais pas, moi ! protestai-je en riant pour cacher mon embarras.

– Enfin, votre avis personnel ?

– Il faudra demander cela à celle que vous choisirez pour femme.

– Voilà une réponse de Normande !

Nous nous mîmes à rire, comme des enfants que le moindre badinage amuserait.

Quelques instants après, je pénétrais dans le cabinet de M. Spinder.

Celui-ci était assis devant un monceau de

papiers accumulés sur une table.

À mon entrée, il leva la tête et je reçus en plein le choc électrique de ses prunelles claires.

Il me parut un autre homme, sans que je m'expliquasse tout d'abord pourquoi.

Puis, je compris.

Pour la première fois, je voyais le châtelain sans ses lunettes aux verres fumés et il paraissait ainsi beaucoup moins vieux que d'habitude.

La vue de cet homme, presque jeune, me désarçonna et, une fois de plus, je pensai aux recommandations de ma mère qui s'avéraient de plus en plus justifiées.

Mais je n'eus pas le temps de m'appesantir sur cette question.

Les deux mains tendues vers moi, le châtelain était venu à ma rencontre, pendant que le comte se retirait discrètement.

– Enfin !... Vous n'allez plus me délaisser si longtemps, j'espère ? Votre venue est une cause de bonheur, mon enfant, et il ne faut pas me ménager vos visites.

– Vous voyez, j’arrive dès votre retour... et, cette fois, envoyée par ma mère.

– C’est ce que m’a annoncé Maurice, hier soir.

Je me sentis rougir. Et, de nouveau, je me demandai comment le jeune homme avait osé mettre son ami au courant de notre rencontre.

Le châtelain avait deviné ma pensée, car il ajouta :

– Maurice est le plus noble et le plus loyal jeune homme que je connaisse. C’est un compagnon que j’aime comme un fils, ne vous étonnez pas qu’il me parle de toutes ses joies et de tous ses projets.

Ma rougeur s’était accentuée. M. Spinder me prit la main, qu’il pressa affectueusement entre les siennes. Puis, changeant vivement de sujet de conversation avec cette autorité qui n’appartient qu’à lui, il interrogea :

– Eh bien ! cette commission dont madame votre mère vous a chargée pour moi, voulez-vous me la communiquer ?

– Ayant appris que le portrait de mon père

était en votre possession, alors qu'elle le croyait détruit ou disparu depuis longtemps, ma mère m'a chargée de vous demander si vous consentiriez à le lui céder.

– De quel portrait s'agit-il ? demanda-t-il, hésitant.

– De la grande toile qui est avec les autres portraits de famille, dans la galerie. Je puis vous le montrer.

– Je sais... je vois...

Il resta songeur un instant.

– M^{me} de Borel supposait donc que ce portrait avait disparu. Elle ne s'en était pas préoccupée, jusqu'à ce jour ?

– En effet ! La pensée qu'il pouvait avoir été vendu avec tout le reste ne lui venait pas... Je ne m'explique pas moi-même comment de tels souvenirs n'ont pas été conservés par mon père.

– Mais, cependant, M^{me} de Borel, au moment de la vente...

Je le compris, malgré son hésitation.

– Ma mère était gravement malade, monsieur... Une fièvre cérébrale qui l’a laissée longtemps entre la vie et la mort, et qui mit, pendant de longs mois, sa raison en danger, ne lui a permis ni de s’intéresser ni de s’opposer à rien. Lorsque son cerveau recouvra, à nouveau, la faculté de comprendre et de souffrir, il était trop tard, la débâcle était consommée.

M. Spinder avait eu un geste de surprise.

– On m’a raconté, en effet, que M^{me} de Borel avait été souffrante... mais j’avais cru comprendre... pardonnez-moi...

Mon interlocuteur ne semblait pas croire à la réalité de cette maladie.

Une flamme colora mon visage. Ses paroles étaient quelque peu indiscrètes, mais je n’étais pas fâchée de redresser chez cet homme l’opinion qu’il pouvait avoir sur les actes antérieurs de ma mère.

Par ce que Bernard m’avait dit, par certaines réticences autour de moi, j’avais compris qu’un jugement erroné faisait croire à tous que la

sévérité de ma mère avait seule chassé mon père au loin et déterminé son exil. Moi-même, n'avais-je pas partagé cette croyance ?

Mais je ne voulais pas qu'une semblable opinion arrivât jusqu'au comte et c'est avec ardeur que je répondis au châtelain, en mettant involontairement de l'orgueil dans ma voix :

– Qui donc a jamais douté de la réalité de cette maladie ?

– Tout le monde, semble-t-il. Votre père lui-même...

– Eh bien ! mon père s'est effroyablement trompé, affirmai-je avec énergie.

Le châtelain paraissait véritablement étonné.

– Ce n'était pas un prétexte... un motif inventé pour ne pas répondre à votre père ?... pour ne pas le revoir ?

– Non, monsieur. Ma mère a bien été malade pendant près de quinze mois. C'est elle-même qui me l'a dit en me racontant les douloureux débuts de son calvaire de veuve.

– Elle vous l'a dit ?

– Oui... et ma mère ne ment jamais !

M. Spinder s'était levé avec agitation et, à grands pas, arpentait l'appartement.

Son visage était si altéré que j'en fus troublée et que plus fortement encore que tout à l'heure, dans le parc, le doute revint assaillir ma pensée.

– Mon Dieu ! serait-ce lui ?

Il était fou, il était insensé de faire pareille supposition, mais, en face de cette émotion, de cette extraordinaire agitation, est-ce que toutes les hypothèses n'étaient pas permises ?

Pendant que cette angoissante question s'agitait dans ma tête, sans que j'osasse y répondre par la négative ou l'affirmative, car toute erreur en ce sens eût été effroyablement ridicule, le châtelain était revenu s'asseoir en face de moi.

Et, ne se doutant pas des singuliers soupçons qui venaient de m'assaillir, il reprit, redevenu très calme, avec une grande maîtrise de soi :

– Ainsi, aujourd'hui, M^{me} de Borel désire rentrer en possession du portrait de son mari.

C'est votre insistance auprès d'elle, probablement, qui a fait naître ce désir ?

Cette insidieuse question, prononcée cependant avec une belle indifférence apparente, me bouleversa complètement. J'eus la prescience très nette qu'une légitime inquiétude pouvait seule l'avoir posée. Et je surveillai ma réponse comme si elle eût dû être écoutée par mon père ou rapportée fidèlement à celui-ci.

– Ah ! non, j'avoue que je n'avais pas pensé à acheter ce tableau, bien qu'il m'eût profondément émue lorsque j'ai visité cette galerie, il y a quelques semaines. Je voulais même l'emporter, ne comprenant pas qu'il ne fût pas à moi, avant tout autre. Aujourd'hui, l'idée est de ma mère, d'elle seule, et je ne suis ici que pour vous exprimer son vif désir de rentrer en possession de ce portrait. Par ma bouche, elle vous demande de bien vouloir vous en dessaisir en me fixant vos conditions. Je crois devoir ajouter que, quelles que soient celles-ci, elles seront les nôtres.

M. Spinder avait écouté ma réponse, les yeux mi-clos, dans une attitude profondément

attentive.

– Pardonnez-moi la question que je vais vous poser, mon enfant ; elle a une importance pour m’amener à me séparer de cette toile qui complète l’admirable collection de la galerie.

– Interrogez-moi, je vous écoute.

– Je croyais que M^{me} de Borel et vous-même ne possédiez plus une très importante fortune. Comment donc pouvez-vous affirmer que mes conditions seront les vôtres, à propos de ce tableau qui, signé d’un grand maître, a une valeur artistique d’autant plus grande que le peintre est mort très jeune et que cette œuvre fut sa dernière ?

– Ma mère est sans doute prête à tous les sacrifices. Elle n’ignore pas la valeur de l’objet et m’a dit de souscrire à toutes vos exigences, quelles qu’elles fussent.

Un profond étonnement se lisait sur le visage de M. Spinder.

– Ainsi, madame votre mère est prête à sacrifier une partie de sa fortune pour rentrer en

possession d'un simple souvenir ?

– Mais quel souvenir, monsieur ! L'image chérie de celui qu'elle pleure tous les jours.

Il y eut un silence, car je sentais des larmes gonfler ma voix, et mon ton avait certainement remué M. Spinder qui regardait à terre pensivement.

Comme il se taisait toujours, je repris :

– Qu'est-ce que je devrai répondre à ma mère ?

– Vous lui direz que je vais réfléchir à sa demande... Vous me prenez tellement au dépourvu... Vous fixer un prix, dans de telles conditions, est difficile... Revenez dans deux jours, voulez-vous, mon enfant, je vous ferai alors connaître ma réponse.

– Ma mère m'avait laissé toute latitude pour le prix, répétais-je, un peu déçue.

Il sourit.

– Je n'en doute pas... Je suis même persuadé qu'avec vous je pourrais abuser singulièrement de la situation.

– Cette pensée n’a pas effleuré l’esprit de ma mère, protestai-je vivement.

– Je l’en remercie, répliqua-t-il, car elle ne me connaît pas et sa confiance en moi ne m’en semble que plus précieuse, octroyée si généreusement.

« Ce qui me surprend, ajouta-t-il, cependant, c’est que, pour mieux débattre cette affaire, M^{me} de Borel n’ait cru devoir me mander chez elle ou venir ici.

– Je ne crois pas que ma mère consente jamais à venir à la Châtaigneraie. Ce pèlerinage réveillerait en elle trop de souvenirs douloureux et chers.

– Il y a des pèlerinages qui font surgir des miracles, murmura-t-il gravement.

Je tressaillis.

Mon Dieu ! quelle idée me passait encore par la tête ?

Oh ! il faudra bien que je sache, que je m’assure... Quand je reviendrai, dans deux jours, j’aurai trouvé le moyen de faire cesser mon

doute. Je ne pourrais vivre longtemps dans une pareille incertitude. Vivement que le colonel Chaumont revienne !

Après la réflexion du châtelain, je jugeai l'entretien terminé et je pris congé de lui en disant : « À bientôt. »

M. de Rouvalois guettait ma sortie en arpentant la terrasse.

Il fut déçu de voir que M. Spinder ne m'avait pas retenue pour passer un moment tous ensemble.

– Vous partez déjà ? fit-il avec regret.

– Oui, je vais aller rendre compte à ma mère de la mission qu'elle m'avait confiée.

– Vous l'avez certainement menée à bien ?... dit-il légèrement. Notre vieil ami ne saurait rien vous refuser.

– Malheureusement, cette fois, j'eus moins de chance, répondis-je pensivement.

Et j'ajoutai, si confiante déjà en lui :

– Si M. Spinder vous met au courant, je

compte sur vous pour appuyer ma cause.

– N'en doutez pas ! J'ai trop le désir de chercher à vous faire plaisir pour manquer pareille occasion.

Je le remerciai d'un sourire.

Il me mit en selle, ne voulant pas laisser ce soin à Bernard, qui se tint poliment à l'écart en m'attendant.

– Quand vous reverrai-je ? Demain ?

– Oh ! non, je ne compte revenir ici qu'après-demain et si encore ma mère n'y voit aucun inconvénient.

– Pourquoi en verrait-elle ?

Je rougis, mais gardai le silence, n'osant pas lui parler des scrupules que m'avait exposés ma mère.

D'ailleurs, il insistait, tout à son idée :

– Que faites-vous, demain ? Où irez-vous ?

– Je ne sais encore, fis-je en hésitant.

– Alors, dites-moi où je puis vous retrouver.

Je rougis sans répondre. C'était un rendez-vous qu'il me demandait là !

– Je ne puis pourtant pas continuer à rôder autour des Tourelles pour guetter votre sortie.

– Comment, vous le faites ? dis-je avec émotion.

– Tous les jours. Les gens finiront par remarquer ma présence.

– Il ne faut pas... il ne faut plus !

– Le moyen de faire autrement, puisque vous refusez de m'indiquer un autre lieu ?

Et je trouve tout naturel qu'il ne puisse pas faire autrement ! Mais il reprend, persuasif :

– Alors ?... Demain ?

– Je ne sais pas... J'ai peur de vous indiquer un lieu et de ne pas pouvoir y aller.

– Si... vous pourrez y venir, si vous le voulez bien.

Comme il me voit silencieuse, irrésolue, il réprime un mouvement de déception.

– Soit... Je m'arrangerai... Je vous guetterai.

Cette menace me décide !

– Non, non ! J’y pense... Je compte aller voir le colonel Chaumont.

– Bien vrai ? fait-il, doutant un peu.

– Oui, j’irai l’après-midi ! Je viens de me rappeler qu’il faut que je voie ce monsieur au plus tôt.

– Cela me rassure. À demain, donc.

– Oui, à demain.

Nos mains se réunissent pour une longue étreinte, puis nous nous séparons.

19 juillet.

– Je suis charmé de vous voir !... s’écria le colonel Chaumont en me voyant entrer, tantôt, dans son cabinet. Comment allez-vous, ma chère enfant ?

Et sans me laisser le temps de placer un mot, il continua, tout rayonnant de joie :

– J’ai de bonnes nouvelles à vous communiquer. Des nouvelles qui vous feront

plaisir. Mais, tout d'abord, avez-vous reçu mes cartes et en avez-vous deviné le sens ?

– Oh ! certes, répondis-je avec fièvre. J'ai bien compris que vous me parliez de mon père et que vous m'envoyiez le plus précieux des espoirs.

– En effet, c'était bien de votre père qu'il s'agissait. Au ministère de la Guerre, où j'étais allé pour affaires personnelles, le hasard, ce bon hasard, qui fait parfois les choses admirablement bien, le hasard m'a fait rencontrer un de mes anciens camarades qui revenait d'Italie, où il avait passé six mois en congé de convalescence. Naturellement, nous ne nous sommes point séparés tout de suite. Heureux de nous retrouver après une assez longue séparation, nous avons tenu à déjeuner ensemble. Or, de quoi parleraient deux vieux camarades, sinon de tous ceux qu'ils ont connus autrefois ? Mon ami Brignon – c'est le nom de cet officier – évoqua naturellement tous nos anciens compagnons, et, tout à coup, le voilà qui s'écrie :

« – Devine un peu, Chaumont, quel revenant j'ai retrouvé, il y a six semaines, à Salerne ?... Ne

cherche pas, jamais tu ne trouverais...

« Et comme j'hésitais un peu, il me cita joyeusement :

« – Borel... Frédéric de Borel ! Tu sais, ce jeune comte qui, vers la trentaine, fut pris de la folie des voyages et quitta les siens pour parcourir le monde dans tous les sens ! Je le croyais mort depuis longtemps et voilà qu'il reparaît, solide et bien en vie, je t'assure.

« Jugez de ma surprise, petite amie, en entendant parler ainsi, subitement, de votre père !

« – Tu as vu Borel ? m'écriai-je.

« – Oui, nous avons passé huit jours ensemble à Salerne. Borel arrivait de Mandchourie où il était allé juger, d'un peu près, les hostilités nippones.

« – Mais je croyais que Frédéric de Borel était aux sources du Nil, ces derniers temps ?

« – Il y est allé, en effet, mais l'expédition ne dura guère qu'une année et, depuis, avant de rentrer en France, il a voulu étudier plus attentivement la question asiatique. Il m'a dit

avoir visité la Corée et le pays mandchou jusqu'aux rives de l'Amour qu'il a descendues pendant plusieurs centaines de kilomètres, tout un joli petit voyage d'agrément à travers des contrées désolées par la guerre et la faim. Quand je l'ai quitté, il partait pour Marseille y attendre l'arrivée d'un de ses amis, le fils du général de Rouvalois...

Ici, j'interrompis la narration du colonel :

– Vous êtes bien sûr que votre ami vous a dit :
« Le fils du général de Rouvalois »

– Comment, si j'en suis sûr ? Mais je vous l'affirme, ma chère enfant.

– Alors, il doit y avoir un effroyable malentendu : ce M. de Borel dont il s'agit n'est pas celui que nous cherchons.

– Et pourquoi cela ? questionna le colonel, interloqué.

– Parce que Maurice de Rouvalois m'a affirmé ne pas connaître mon père.

– Vous avez vu M. de Rouvalois ?

– Plusieurs fois. Il habite momentanément la

région, chez un ami.

– Et vous dites qu’il vous a affirmé ne pas connaître M. de Borel ?

– Il a été très catégorique à ce sujet.

– C’est donc qu’il ne s’agirait pas de Maurice, mais d’un autre de ses frères ? fit le colonel, ébranlé.

– Pardon, ripostai-je. C’est bien Maurice de Rouvalois, le fils du général, qui arrive d’Afrique et qui a remonté la vallée du Nil, il y a deux ans.

Le colonel éclata de rire.

– Ah ! vraiment, cela est étrange. Et ce jeune homme a pu vous dire qu’il ne connaissait pas M. de Borel ?

– Il me l’a affirmé, dis-je un peu piteusement.

Je sentais que mon affirmation paraissait se baser sur une erreur et, instinctivement, une tristesse noyait mon ardeur.

– Eh bien ! votre informateur en a menti ! s’écriait en effet le colonel, qui se leva nerveusement.

– Oh !... protestai-je faiblement, pendant que, dans ma poitrine bouleversée, mon cœur se serrait d'une façon étrange. Colonel, je vous assure, il doit y avoir un malentendu, ajoutai-je avec ardeur.

– Et, moi, je vous déclare que cet homme est un imposteur et qu'il vous a indignement trompée. Je vais vous en fournir immédiatement la preuve.

D'un air décidé, le colonel alla vers un secrétaire d'acajou dont il ouvrit un des tiroirs.

Prenant une lettre, il me la tendit.

– Tenez, lisez cela. C'est le général de Rouvalois, en personne, qui me confirme les renseignements que je vous ai donnés jusqu'ici. Une lettre du père du jeune homme ! Je pense que vous n'hésitez pas à reconnaître l'imposture de celui-ci ?

Toute bouleversée, je pris la lettre. Mes doigts tremblaient en la dépliant. Qu'allais-je apprendre ? De quelle duplicité Maurice allait-il être chargé ?

J'avoue qu'en cette minute je ne pouvais plus me réjouir de la perspective de retrouver enfin bientôt mon père. Plus forte que cette joie-là, une douleur intime me broyait le cœur.

Maurice m'avait trompée ! Maurice avait menti !

– Lisez ! insista le colonel qui devait se méprendre sur les causes de mon bouleversement. Lisez, et vous allez juger qui, de ce monsieur ou de moi, a dit la vérité.

Je lus donc :

« Mon cher colonel,

Je suis heureux de vous confirmer tous les renseignements que vous avez obtenus par ailleurs au sujet de votre ancien lieutenant.

Oui, c'est bien mon fils Maurice qui a remonté la vallée du Nil, en 19..., avec lui et quelques autres compagnons.

Dans presque toutes ses lettres, Maurice me parle de M. de Borel, qui lui a sauvé la vie en maintes tragiques circonstances et avec lequel il

est très lié.

Mettez-vous, de ma part, en relation avec Maurice, vous arriverez plus facilement ainsi, mon cher colonel, jusqu'à votre ancien officier qui garde généralement l'incognito sous quelque nom moins connu que le sien. Et croyez-moi votre tout dévoué camarade.

De Rouvalois,

Général en retraite. »

J'étais atterrée.

Aucun doute n'était plus possible : oui, Maurice m'avait bien trompée ! Se jouant de mes larmes, de ma douleur et de mon anxiété, il avait pu répondre par un mensonge à la confiance que je mettais en lui.

Le colonel s'aperçut enfin de mon abattement.

– Ah ça ! ma petite amie, on dirait que cette lettre vous navre. Moi qui escomptais tant de joie de votre part.

J'essayai de secouer la désillusion profonde

que je venais d'essuyer.

– Vous avez raison, colonel. Je dois me réjouir du succès que vous avez obtenu et non m'affecter de la trahison d'un étranger qui s'est moqué de mes sentiments filiaux.

– Hum ! hum ! fit le colonel, embarrassé, en m'examinant d'un œil un peu surpris.

Et, tout à coup, son visage s'éclaira. Il vint vers moi, attira une chaise contre mon fauteuil et, prenant mes deux mains entre les siennes, il demanda paternellement :

– Voyons, ma petite amie, racontez-moi tout, voulez-vous ? Comment avez-vous fait la connaissance du fils du général et à la suite de quelles paroles, ou de quelles circonstances, avez-vous été amenée à lui parler de votre père ? Il y a un malentendu, c'est évident ! Jusqu'à preuve du contraire, je tiens Maurice de Rouvalois pour un galant homme, incapable d'appuyer un mensonge ou de se jouer de la douleur d'une enfant.

En l'écoutant parler ainsi, un peu de sang avait

remonté à mes joues.

La bonté du colonel lui avait dicté les mots qu'il fallait dire pour apaiser mon bouleversement intime. Pourquoi, en effet, accuser Maurice sans rechercher les causes qui avaient pu dicter sa conduite ? Tout n'était probablement dû qu'à un ridicule malentendu.

Et je racontai tout au colonel, lui cachant seulement les sentiments que le jeune homme m'avait inspirés et ceux que je croyais avoir moi-même fait naître.

Mais le vieil officier devait avoir, en matière d'amour, une assez grande expérience.

Plusieurs fois, je sentis ses mains presser les miennes quand je parlai trop chaleureusement du caractère prêté par le châtelain à son jeune ami, ou encore lorsque je dus évoquer la silhouette mâle et courageuse de celui-ci, lors de mon accident.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le colonel semblait tout joyeux.

– Nous tenons la piste de votre père ! Ce n'est

plus qu'une question de jours, d'heures peut-être, avant que vous puissiez le serrer dans vos bras. Oui, c'est évident, la présence de Maurice à la Châtaigneraie n'est pas naturelle ; c'est comme celle de ce M. Spinder... Hum !... En voici un qui pourrait bien posséder un tout autre état civil que celui dont il s'est affublé... Enfin, c'est à voir, cela...

« Parlez à votre jeune ami et ayez confiance en lui. Je suis certain qu'il ne vous a pas trompée volontairement. Son attitude embarrassée lors de vos questions en est une preuve... »

– N'est-ce pas ? m'écriai-je, transfigurée.

– Évidemment, affirma le colonel, en pressant de nouveau mes mains. Ce jeune homme est esclave d'une consigne et toute sa respectueuse ferveur à votre égard n'a pu lui faire oublier celle-ci. Interrogez-le adroitement... Au besoin, prenez cette lettre de son père... Mis ainsi au pied du mur, il sera bien forcé de vous faire connaître la vérité, sans réticence cette fois. D'ailleurs, vous avez la partie belle ; convaincu de mensonge, Maurice de Rouvalois ne songera plus

qu'à se disculper en vous révélant tout.

Je me levai, impatiente d'agir.

Cependant, au moment de quitter le colonel, je n'oubliai pas de le remercier le plus profondément possible.

– Sans vous, colonel, je ne saurais pas encore la vérité. Je croirais toujours mon père mort ou disparu et cet affreux doute empoisonnerait mon existence. Comment acquitterai-je jamais envers vous la dette de reconnaissance que j'ai contractée ?

Le colonel m'ouvrit ses bras.

– Embrassez-moi, ma chère petite. Et plus tard, quand vous serrerez votre père contre vous, rappelez-lui qu'il y a quelque part un vieux colonel qui serait heureux de l'étreindre à son tour.

Un flot de larmes me monta aux yeux.

– Je vous le promets, colonel ! Et mon père vous aimera doublement parce que vous aurez été bon pour sa fille.

De l'attendrissement secouait aussi le vieil

officier, mais il coupa court, brusquement, à ces effusions du départ.

– Au revoir, petite amie. Allez remplir votre mission, vous devez être impatiente d’agir.

Et, se mouchant bruyamment, il me quitta sans autre parole.

Dès que Bernard, qui m’attendait sur la route, en voiture, me revit, il interrogea :

– Quoi de neuf, mademoiselle Solange ? Le colonel a-t-il appris quelque nouvelle chose ?

Je tressaillis, revenant brusquement à la réalité, et je regardai l’ancien soldat.

En un éclair, l’attitude qu’il avait prise ces temps derniers, à mon égard, m’apparut.

Et un sourire railleur glissa sur mes lèvres.

– Le colonel ne m’a rien appris que vous ne sachiez déjà ! répondis-je avec ironie.

Il me regarda, une fugitive rougeur colorant soudain ses joues brunes.

– Alors, rien de nouveau ?... bégaya-t-il maladroitement.

– Pardon ! répliquai-je de mon même ton moqueur, j’en sais aussi long que vous, à présent ! Et il est regrettable, pour notre bonne entente, que les renseignements m’arrivent d’une autre bouche que de la vôtre.

– Que voulez-vous dire ? essaya-t-il de protester.

Mais je l’interrompis d’un éclat de rire.

– Oh ! rien, évidemment !... Je ne veux rien dire... Mais, c’est regrettable tout de même !...

Il courba le front, secoua pensivement la tête, puis, en silence, remit la voiture en marche.

Un long moment se passa sans que nous échangeions une parole.

Cependant, tout à coup, je me souvins que le comte m’avait demandé, la veille, une rencontre sur la route.

– Mettez le cheval au pas, ordonnai-je.

Du train dont nous allions, nous eussions regagné les Tourelles en moins d’un quart d’heure et je tenais tout particulièrement, à présent, à voir le jeune homme.

En silence, Bernard m'avait obéi. Il dut deviner néanmoins la raison de mon ordre car, quand nous arrivâmes à l'entrée du bois des Anthieux, il se tourna vers moi et me dit :

– M. de Rouvalois a passé sur la route, tout à l'heure, pendant que Mademoiselle était chez le colonel. Il était à bicyclette... Je pense qu'il se sera reposé à l'ombre de ce bois, car il fait joliment chaud, aujourd'hui... Si Mademoiselle le désire, je puis quitter la route et prendre la contre-allée, il y a plus d'ombrage.

Sa façon si peu habituelle de me parler à la troisième personne m'apprit, mieux que ne l'eût fait un long discours, combien mes remarques l'avaient mortifié.

– Faites comme vous voudrez. Je désire parler à M. de Rouvalois et je serais enchantée de le rencontrer aujourd'hui.

– Alors, que Mademoiselle regarde... Voici sa bicyclette contre un arbre... Lui-même nous a aperçus et vient à notre rencontre.

Bernard arrêta la voiture.

Le chapeau à la main, Maurice s'avavançait, en effet.

– Belle journée ! s'écria-t-il. Il y a du soleil dans le bleu du ciel et de l'allégresse dans le fond des cœurs. Je suis charmé, mademoiselle, de vous rencontrer.

Il me tendit la main, tout frémissant de joie contenue.

J'hésitai à la lui serrer, et de la surprise passa dans ses yeux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il, me scrutant subitement le visage.

– Je serais navrée de vous donner en cet instant la moindre marque d'amitié, avec une arrière-pensée au fond du cœur, répondis-je franchement, mais sans sévérité ni raideur.

J'étais incapable de ces deux attitudes-là avec lui, d'ailleurs.

Son front s'était rembruni.

– Qu'est-ce qu'il y a ? répéta-t-il.

– Je vais vous le dire.

Et, descendant de voiture, je me tournai vers Bernard :

– Allez lentement devant, voulez-vous. Je vous suivrai à pied avec M. de Rouvalois.

Maurice avait ramassé sa bicyclette.

– Pourquoi avez-vous hésité à me serrer la main, et que signifient vos étranges paroles ? questionna-t-il aussitôt qu’il fut revenu vers moi.

Comme je prenais un temps pour lui répondre, il ajouta, la voix angoissée :

– Je vous en prie, mademoiselle Solange, dites vite, franchement, ce que vous avez contre moi. De vous à moi, il ne faut pas laisser subsister le plus petit nuage ni la moindre arrière-pensée... Il est impossible que l’un de nous puisse avoir contracté volontairement un tort vis-à-vis de l’autre.

– C’est aussi ce que je croyais jusqu’à ce jour... J’avais en vous une confiance aveugle.

– Mais il vous faut toujours l’avoir, cette confiance en moi, mademoiselle Solange ! Expliquez-vous, je vous en prie. Est-il admissible

que vous me supposiez capable de quelque chose de désobligeant vis-à-vis de vous ?

– Alors, pourquoi volontairement m’avez-vous trompée ?

– Volontairement ?... Oh ! que dites-vous ?

Quelle ardente supplication passait dans sa voix en cet instant ! Elle eût ému une femme moins éprise que moi. Cependant, je me raidis, tenant cette fois à aller jusqu’au fond de l’histoire et à connaître toute la vérité.

– Vous avez appuyé un mensonge de votre parole d’honneur, repris-je impitoyablement.

– Moi !

Il était subitement devenu très pâle.

– Vous m’avez affirmé que vous ne connaissiez pas mon père et qu’il n’avait pas fait partie de votre expédition aux sources du Nil.

– Est-ce bien cela que je vous ai affirmé ? fit-il, paraissant soulagé.

– Oh ! vous n’allez pas jouer sur les mots, protestai-je avec indignation.

– Justement, rappelez-vous. Je vous ai donné ma parole qu’aucun de mes compagnons n’avait péri là-bas.

– Ensuite ?

– Ensuite qu’aucun d’eux ne portait le nom de Borel.

– Et, aujourd’hui, vous êtes prêt à me répéter cela ?

– Sans doute.

– Vous me confirmeriez que vous ne connaissiez pas un M. de Borel ? Que ce nom vous était inconnu ? Que personne, parmi vos compagnons d’expédition, ne s’appelait ainsi ?

– Cela fait trois questions différentes, petite amie ! répliqua-t-il en riant.

– Oh ! ne riez pas sur ce sujet. Ces trois questions n’en font qu’une, en réalité. Allons, confirmez-moi votre réponse de l’autre jour ! Qu’attendez-vous pour me répéter que vous ne savez pas ce que je veux dire ?

– Pourquoi insistez-vous tant, mademoiselle Solange ?

– Parce que je veux vous convaincre de mensonge ou m’assurer que je puis toujours avoir confiance en vous. Allons, monsieur de Rouvalois, répondez vite.

– Vous abusez de la situation. Vous sentez bien que je ne puis vous répondre.

– Pourquoi ?

– Parce que je n’ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit l’autre jour.

– Ah ! vraiment. C’est donc votre père qui ne dit pas la vérité ?

– Mon père ?

– Oui, lisez cette lettre écrite de sa main. Elle vous apprendra ce que vous paraissez ignorer.

Il parcourut la lettre que je lui tendais, puis me la rendit.

– Cette lettre confirme ce que je vous ai répondu l’autre jour : *primo*, que M. de Borel n’a pas péri pendant l’expédition et, *secundo*, qu’aucun de nos compagnons ne portait ce nom, puisque votre père était connu là-bas sous un autre nom patronymique.

Sa réponse me parut puérile et un peu de mépris plissa mes lèvres.

– Ah ! bon. J’avais tort, vraiment ! m’écriai-je un peu nerveusement. Vous n’aviez compris ni ma question, ni mon angoisse, ni mes larmes, car vous n’auriez pas voulu vous faire un jeu d’éluder si adroitement mes questions. C’est moi, au contraire, qui avais mal saisi le sens de vos paroles ; j’ignorais qu’elles pussent être élastiques et affecter les formes les plus diverses, selon les besoins du moment.

Sa main avait saisi mon bras. À travers la mousseline légère de ma manche, je sentais ses doigts meurtrir ma chair.

– Oh ! n’accusez pas sans savoir, Solange. Vous m’avez posé des questions auxquelles je ne pouvais répondre. Avant de vous connaître, avant de posséder votre confiance, – cette confiance que vous me refusez, à présent, – un homme m’honorant de son amitié m’avait pris pour confident et, me racontant les choses les plus secrètes de sa vie, m’avait fait promettre de ne pas le trahir, *même aux yeux de sa fille*. Pris,

entre vous que j'aimais et lui que je chérissais comme un père, que devais-je faire ? Pouvais-je vous répondre directement quand vous m'interrogiez sur un secret qui n'était pas le mien ?

« Le trahir m'aurait paru un bien vilain moyen de vous faire plaisir. Et, bien que je lise dans vos yeux ma condamnation, je sens que, si c'était à refaire, je recommencerais à vous répondre à côté, en jouant sur les mots, mais en essayant quand même de vous rassurer et de vous faire sentir que je ne vous dis pas l'absolue vérité.

Il se tut.

De mon côté, gênée par les accusations que j'avais portées contre lui, je gardais le silence.

Après une assez longue pause, la main de M. de Rouvalois passa sous mon bras et m'attira contre lui.

– Véritablement, mon amie, vous pouvez me blâmer d'avoir agi comme je l'ai fait. Vous êtes juge de ma conduite. Que décidez-vous ?

Je levai mes yeux vers lui et lui souris :

– Vous ne pouviez me répondre autrement, j’en conviens. Mais avouez que votre rôle était cruel.

– Il l’était doublement pour moi. Quand je vous voyais triste, il me fallait lutter contre moi pour ne pas m’élancer vers vous et vous dire la consolante vérité. Que de discussions j’ai eues avec M. Spinder, à ce sujet !

– Mais pourquoi observait-il à mon égard une attitude si cruelle ?

– Il a beaucoup souffert, Solange... et puis...

Il se tut subitement.

– Et puis ?... insistai-je avec un sourire taquin.

– Rien ! Ce secret n’est pas le mien.

– Non, en effet !... C’est celui de Polichinelle !... m’écriai-je. C’est celui du colonel, c’est le mien, le vôtre, celui de Sauvage, celui de tout le monde, quoi ! Vous auriez tort vraiment d’y toucher !

– Alors, vous supposez ?... interrogea-t-il, en souriant.

– Que cet excellent M. Spinder, sans ses affreuses lunettes et sa vilaine barbe rousse, pourrait se transformer en un comte de Borel de belle allure.

– Et, maintenant, que comptez-vous faire, petite amie ? me demanda-t-il sans approuver ni repousser ma supposition.

Mais cette attitude de réserve ne m'étonnait plus de sa part, à présent que je connaissais la susceptibilité de ses scrupules.

– Ce que je compte faire ? répondis-je donc. La question a besoin d'être examinée.

– Examinons-la ensemble, voulez-vous ?

– Justement... Examinons ! D'abord, d'un côté : mon père ; de l'autre : ma mère. Mais, tandis que je suis au courant des moindres intentions de celle-ci à l'égard de l'absent, que je connais son amour, ses larmes, ses regrets et ses plus violents souhaits, je ne discerne chez mon père qu'une attitude de commande sous un travesti volontaire.

– Votre père est le meilleur des hommes,

interrompit chaleureusement le comte.

– Oh ! cela, je le sais ! m'écriai-je, tout émue. Il y a longtemps que ses grandes qualités me sont apparues... Mon cœur a vibré plus d'une fois au contact du sien. D'un autre côté, j'ose affirmer qu'il est le plus aimant des pères et que, malgré tous les événements qui ont bouleversé sa vie, je suis restée pour lui sa Solange adorée.

– Oh ! oui, il vous aime !

– Cependant, continuai-je, poursuivant mon raisonnement, mon père a pu réprimer vis-à-vis de moi l'élan paternel qui eût dû le pousser à se révéler à moi, dès notre première rencontre. Il a pu venir habiter dans la région sans aller frapper à la porte de ma mère ; il a pu apercevoir celle-ci, de loin, sans s'élancer vers elle ; il s'est peut-être détourné de sa route pour ne pas la croiser au passage ! Et, pour que tout cela ait été, il fallait que son ressentiment ou ses futurs projets fussent bien implacables. De quel poids devaient-ils peser sur sa conscience pour contrebalancer si longtemps ses devoirs d'époux et de père ?

Je parlais lentement, posément, pesant bien

chaque mot.

Depuis quelques minutes, je remarquais que Maurice m'écoutait attentivement et j'étais sûre que mes paroles seraient rapportées fidèlement à mon père si j'y autorisais mon compagnon.

Je comptais d'ailleurs le prier de jouer entre nous deux ce rôle d'intermédiaire.

Après quelques secondes de silence, je repris, plus grave encore :

– Ce jour est beau pour moi : mon père vit ! Mais ma joie de l'avoir retrouvé, de le connaître, est tempérée par l'attitude mystérieuse qu'il a prise vis-à-vis de ma mère et de moi. Que fera-t-il quand il saura que je sais ? Quels sont ses projets, ses résolutions concernant les deux êtres qui portent son nom et qui, de toute l'ardeur de leur cœur, souhaitent son retour auprès d'elles ? Je l'ignore et ne vous demande pas de me le révéler si vous êtes au courant... Vous lui direz que je sais et que je l'aime plus encore depuis que je sais qui il est. Vous lui rapporterez fidèlement mes paroles. Monsieur de Rouvalois, je sais que je puis compter sur votre amitié... Mon rôle est

fini ; je ne suis plus que l'enfant obéissante, s'effaçant devant la volonté de ses parents.

– Mais vous allez venir à la Châtaigneraie, vous allez...

Vivement, j'interrompis Maurice.

– Non. Ma place est auprès de ma mère, à présent. Me voyez-vous sortant des bras de mon père et revenant aux Tourelles m'y repaître des larmes maternelles ? Non, je ne me placerai pas dans une situation pouvant m'amener à agir ainsi.

– Mais votre place, aussi, est près de votre père !

– Allons donc ! Est-ce que, avant de le connaître, je n'ai pas été la confidente du chagrin de ma mère ? Pourrais-je trahir la confiance de celle-ci au profit d'un autre, cet autre me fût-il aussi cher qu'elle-même ? À mon tour d'évoquer vos scrupules de tout à l'heure... Vous me reconnaissez bien, je pense, le droit d'avoir les miens.

Il soupira tristement ; puis, avec anxiété, observa :

– Alors, à présent que vous connaissez votre père, vous allez pouvoir rester éloignée de lui ?

– Il ne tiendra qu’à lui qu’il en soit autrement.

– Mais aurez-vous la force de résister au désir d’aller vous jeter dans ses bras ?

– Il a bien trouvé celle de me voir pleurer devant lui l’absence d’un père chéri.

– Mais votre mère, que dira-t-elle ?

– Ah ! ma mère... Voilà où la difficulté commence. Dois-je tout lui révéler ou dois-je me taire ? Vis-à-vis d’elle, je ne suis tenue par aucune promesse. Si je n’écoutais que mon cœur, j’entrerais chez elle, tout à l’heure, le visage radieux, et je lui crierais la bonne nouvelle : « Mon père vit ! Il est là ! »

– Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

– C’est que j’ignore les projets de mon père... Ma mère vit dans une douloureuse torpeur, mais elle vit !... Comprenez-vous ? Elle vit parce que l’espoir vibre malgré tout au fond d’elle-même... Mais si elle sait...

– Eh bien ?

– Sa joie sera sans bornes. Piétinant toute fausse pudeur, ou toute crainte, elle ira à la Châtaigneraie se jeter aux pieds de mon père, lui crier son amour, sa joie de le revoir, son long martyre d'épouse sans mari, de veuve sans tombe. Mais comment celui-ci l'accueillera-t-il ? J'ai peur... Si ma mère n'allait retrouver que mon père !... Si dans l'homme qu'elle aime de l'amour le plus vif elle cherchait en vain un mari !... Comprenez-vous, monsieur Maurice ? J'ai peur ! Je n'ose me décider... Ce n'est plus à moi, il me semble, d'agir. Je dois m'effacer devant la volonté de mon père. Qu'il dirige les événements. Oh ! s'il voulait, comme nous pourrions être tous heureux !

– Même vous et moi ? fit le jeune homme en pressant mon bras contre lui.

Je le regardai, rougissante. Un instant, nos prunelles se confondirent délicieusement. Mais je secouai la tête, rejetant loin de moi cette pensée étrangère au sujet qui me tracassait.

– Je ne disposerai jamais de ma vie tant que celle de ma mère ne sera pas réglée au mieux de

ses désirs.

Il dut sentir que mon ton était péremptoire, car il ne répondit rien.

Tout en parlant, nous avons franchi un assez long parcours.

Devant nous, la voiture poursuivait sa marche lente. Mais déjà, à quelques centaines de mètres plus bas, les premières maisons de Thierville se dressaient. Je ne pouvais aller plus loin à côté du comte sans me compromettre.

J'appelai Bernard, qui arrêta la voiture immédiatement.

Et prenant congé du jeune homme, je lui recommandai encore de répéter à mon père l'entretien que nous venions d'avoir à ce sujet.

– Je compte sur vous, monsieur de Rouvalois, ajoutai-je pour plaider notre cause auprès de votre ami. Vous qui le connaissez et qui êtes au courant des raisons qui le font agir vous seul saurez trouver les mots qu'il faut dire.

– Je vous le promets.

– Au revoir... N'oubliez pas que je mets toute

ma confiance en vous.

– Pour être éloquent, il me suffira de me rappeler ce que vous m’avez répondu tout à l’heure quand je me suis permis d’évoquer l’avenir en vous mêlant au mien.

Pour toute réponse, mes doigts pressèrent longuement les siens.

– Au revoir et à bientôt, car j’attendrai votre visite avec impatience.

– Oui, à bientôt.

La voiture s’ébranla pendant qu’il enfourchait sa bicyclette.

Quelques minutes après, nous arrivâmes aux Tourelles.

Dès que je fus descendue à terre, devant le perron, je me tournai vers Bernard qui, d’un air chagrin, me regardait à la dérobée.

Mais il rentrait dans mes intentions de traiter aujourd’hui tout le monde avec la même sévérité.

– Je ne sortirai guère, à présent, lui dis-je, et il est inutile que je vous fasse perdre plus

longtemps votre temps. Considérez-vous désormais, Sauvage, tout à fait libre vis-à-vis de moi.

– Mademoiselle me chasse ? balbutia l’ancien soldat, dont le visage s’était brusquement empourpré.

Mais, si je tenais à être sévère, ce soir, je voulais aussi être juste.

– On ne chasse qu’un mauvais domestique ! protestai-je. Or, vous, Sauvage, vous n’avez jamais été pour moi un serviteur... Du moins, j’ai toujours eu la pensée que vous étiez un ami et je me suis toujours figuré vous avoir traité comme tel.

– Oh ! mademoiselle, c’est vrai ! Vous avez toujours été pour moi véritablement bonne... À présent, vous vous détournez de moi !

– À présent, je n’aurai plus besoin de vous, Sauvage, dis-je doucement.

L’homme baissa la tête.

– Cela revient au même ! Je sais bien que j’ai mérité des reproches, mais pensez que c’était

M. Frédéric qui m'avait commandé le silence.

– Vous avez cru bien faire, probablement, en acceptant de jouer ce rôle auprès de moi... Chacun est son propre juge... Moi, j'estime que vous aviez mieux à faire qu'à tromper la confiance que j'avais mise en vous... Mais, qu'importe ! l'amitié de mon père vous reste. Vous êtes et vous serez toujours pour lui le compagnon dévoué de ses jeunes années et le serviteur fidèle qui l'attendait au retour. Quel homme ne s'estimerait heureux d'avoir mérité un tel lot ?

Sauvage secoua la tête.

– Votre amitié m'était précieuse aussi, mademoiselle Solange. Désormais, que penserez-vous de moi ?

– Je n'oublierai pas que vous avez aimé mon père au point de le ressusciter à mes yeux. Je me souviendrai de la foi sincère qui vous animait et des encouragements que vous me prodiguiez. Vous avez été mon ami ; jamais non plus je n'oublierai que je vous ai considéré comme tel. Seulement, aujourd'hui, l'heure est venue de

nous séparer. De vous-même, vous êtes retourné à votre ancien maître et votre place est à ses côtés. Allez à la Châtaigneraie, vous êtes de la maison, de la famille, vous ! Moi, je n'y suis qu'une étrangère. Mon père a ouvert les bras à son ancien compagnon, alors qu'il n'a traité sa fille que comme une amie quelconque ! Que faites-vous ici quand on vous attend là-bas ? Partez, Bernard, et ne revenez plus. Vous voyez bien que j'ai de la peine et qu'il vaut mieux que je ne vous retrouve plus à mes côtés...

– Mademoiselle Solange... commença-t-il, violemment ému.

Mais je le quittai en courant, ne voulant rien ajouter à ce que j'avais dit et sachant bien qu'il allait s'éloigner, tout bouleversé.

D'un bond, je montai à ma chambre.

L'heure du dîner approchait et j'avais tout juste le temps de passer une toilette de circonstance.

Pourtant, le front collé aux vitres, regardant devant moi sans voir, je restai songeuse un long

moment et je récapitulai tout ce qui venait de se passer.

– Mon père vivant ! Mon père retrouvé !

Cela, c'était le beau côté de la question ! L'autre me laissait perplexe.

– Pourquoi mon père avait-il observé une semblable attitude vis-à-vis de ma mère et de moi ?

Et, peu à peu, la vérité m'est apparue.

En écoutant celui que je prenais pour M. Spinder, j'avais cru remarquer ses intentions bien arrêtées de demeurer toujours dans le pays... Ne parlait-il pas de racheter à M. Kabds les anciennes terres de la Châtaigneraie, pour que ce domaine retrouvât son intégrité ?

Devais-je donc conclure que mon père, en revenant chez lui sous un autre nom que le sien, se proposait d'y demeurer et d'y vivre toujours sous ce même nom d'emprunt ?

Après quinze ans d'absence, pouvait-il supposer que sa femme et sa fille s'occuperaient encore de lui ? Pouvait-il prévoir surtout que

j'arriverais à retrouver ses traces et à le découvrir ?

Non ! Vraisemblablement, en revenant habiter si près des Tourelles, il devait se croire à l'abri de nos recherches. Il n'avait pas escompté la marche imprévue des événements qu'il espérait peut-être, au contraire, pouvoir diriger.

De tout cela, me fallait-il déduire, pourtant, que l'intention de mon père avait bien été de nous demeurer étranger ?

Évidemment, non ! S'il avait eu ce désir, le plus simple pour lui eût été de se fixer ailleurs... très loin de nous, surtout !

Ne voulait-il que nous éprouver ? Qu'apprendre à nous connaître après une si longue absence ?

Peut-être. Il devait supposer, en effet, que nous ne pensions à lui que de loin, avec la mélancolique résignation de ceux qui ont perdu, autrefois, un être cher. Le temps n'estompe-t-il pas tout, même les plus grandes douleurs ?

Mais, si mon père était revenu ici avec cette

idée de nous observer, de nous étudier avant de se faire connaître, comment avait-il pu rester insensible à l'amour filial que je lui avais exprimé si souvent, sans savoir que je m'adressais à celui qui en était l'objet ?

Il devait pourtant bien sentir combien je l'aimais et souhaitais son retour.

Bien souvent, je l'ai vu ému à ma voix. Il allait, venait, agité, en proie à une lutte intime que je comprends, à présent.

Plusieurs fois aussi, il m'a parlé de ma mère ; il s'inquiétait de sa santé, de ses actions, de ses pensées même, puisque, par la bouche de M^e Piémont, du marquis ou de Bernard, on me posait à tout propos cette question, toujours la même, et que j'avais fini par remarquer :

– Et M^{me} de Borel, pense-t-elle comme vous ?
Que dit-elle ?

Donc, mon père se préoccupait des actes et surtout des sentiments de ma mère.

Là est le nœud de la question.

À présent, je me demandais aussi si la ligne de

conduite que j'avais observée était bien celle qui convenait.

D'abord, j'ai refusé de retourner à la Châtaigneraie, liant mon sort à celui de ma mère et refusant qu'elle soit négligée plus longtemps. Oh ! en cela, j'ai bien fait ! Sa tendresse ne doit pas être suspectée plus que la mienne !... Je suis sûre que mon père va être très troublé de ma décision. Ensuite, j'ai déclaré à M. de Rouvalois que je ne m'occuperais pas de mon avenir tant que celui de ma mère ne serait pas réglé au gré de ses désirs. Je crois que cette réponse à Maurice a été très adroite. Si, après une telle condition, le fils du général ne pèse pas de toutes ses forces sur les projets de mon père pour hâter un bon dénouement, c'est qu'il ne tient pas du tout à moi ! Et de deux ! Enfin, tout à l'heure, j'ai désespéré ce brave Bernard. Je suis sûre qu'en quittant les Tourelles il n'a fait qu'un saut jusqu'à la Châtaigneraie ! En ce moment, il doit être en train de raconter à mon père que je l'ai chassé et que je refuse de le revoir parce qu'il est trop cruel de songer qu'il a été mieux traité que moi par celui qui, avant tout, aurait dû m'ouvrir en grand

ses bras !

Mon Dieu ! pourvu que toutes ces pressions, sur lesquelles je compte, agissent bien favorablement auprès de mon cher absent !

Il a fallu que la servante montât à ma chambre me prévenir que le dîner était prêt. Absorbée par mes pensées, je l'avais complètement oublié !

À peine fus-je en présence de ma mère qu'elle m'interrogea anxieusement sur ma visite au colonel.

Mon esprit avait effleuré tant de sujets, cet après-midi, que j'avais négligé de penser à ce que je devrais lui répondre quand elle me questionnerait.

Ma mère me prenait donc au dépourvu et je suis restée bouche bée, cherchant hâtivement ce qu'il convenait de lui révéler sans crainte d'en dire trop long.

Mais elle se méprit sur les causes de mon hésitation.

– Mon Dieu ! Tu as appris quelque chose de mauvais que tu n'oses m'apprendre ?

Son anxiété me rendit l'usage de la parole.

– Oh ! du tout, ma chère maman. Au contraire, j'ai de bonnes nouvelles à vous communiquer.

– Cependant, tu sembles hésiter comme si tu craignais de me faire part de ce que tu as appris.

– Parce que, depuis que j'ai vu le colonel, j'ai réfléchi à tant de choses, pour vaincre les dernières difficultés, que je n'étais pas du tout à ce que vous me demandiez !

– Eh bien ! à présent, si tu as vraiment du nouveau, dis-le-moi. Bonne ou mauvaise, je veux connaître la vérité tout entière. Ne me cache rien !

– Je n'ai qu'un mot à vous dire, mère, mais il est absolu : mon père vit !

Ma pauvre maman se dressa, devenue toute blanche.

– Il vit ! Tu en es sûre ? Je l'ai cherché, tant de fois, sans aucun résultat... J'avais fini par le croire mort, et tu me dis qu'il vit encore !... En es-tu vraiment sûre ?

– Certaine.

- Ce n'est pas une erreur ou une supposition ?
- C'est une certitude. Sinon, je ne vous l'affirmerais pas.
- Il vit !
- Oui, il vit ! Et, depuis quelques semaines, il est en France.
- Où ?... Tu le sais ?
- Je sais qu'il a été rencontré à Paris, il y a une quinzaine de jours.

En faisant cette réponse, je songeais qu'il fallait complètement rassurer ma mère, lui ôter toute crainte et tout doute. En même temps, pour rester véridique, j'affirmais une chose que je savais certaine, puisque M. Spinder avait été à Paris, pour affaire, deux semaines auparavant.

– Quinze jours ! répéta ma mère qui pouvait à peine respirer.

Et de nouveau, elle demanda :

- Tu en es sûre ? Le colonel ne s'est pas trompé ?
- Non, mère. Il m'a fourni des preuves et des

noms. J'ai vu des lettres écrites par des personnes dignes de foi. L'une émanait d'un ancien camarade de mon père, un nommé Bignon, qui a passé huit jours avec celui-ci, à Salerne, en Italie.

– Tu viens de me dire à Paris.

– Attendez, ma mère. L'autre lettre provenait d'un vieux général, dont le fils était avec mon père, il y a quelques semaines, à Marseille. Enfin, le troisième renseignement confirmait les deux précédents et ajoutait que le comte de Borel avait passé plusieurs jours à Paris, sous un nom d'emprunt, pour y régler certaines affaires financières.

– Mais ce troisième renseignement, Solange, de qui provenait-il ?

J'eus une hésitation. De quelle personnalité couvrir, afin de la rassurer, les détails que je lui donnais ?

Mais mon silence, si court fût-il, l'étonna de nouveau :

– Solange, tu hésites encore ? Que me caches-tu ?

– Je cherche le nom de l’homme d’affaires qui a dit au colonel avoir reçu la visite de mon père.

– Le colonel a vu lui-même un homme qui a parlé à ton père ?

– Il en a vu un autre encore, mère : celui qui a vécu à Salerne avec le comte de Borel.

– Mon Dieu ! Je crois rêver ! D’autres l’ont vu et, moi, je ne sais rien ! Tout à l’heure, j’ignorais encore si mon mari était vivant.

– Il l’est, mère ! Il ne faut pas en douter.

– Ah ! il m’est trop doux de penser qu’il vit encore pour refuser d’accueillir une pareille nouvelle.

– À la bonne heure, mère. Je craignais que vous ne refusiez de croire à l’affirmation du colonel. Cet excellent homme est parvenu à trouver des gens qui ont été en relation, ces temps derniers, avec celui que nous cherchons. Malheureusement, il n’a pu arriver jusqu’à mon père lui-même. Il nous faut attendre encore : mais la certitude que nos recherches n’aboutiront pas à une tombe doit nous donner la patience de

chercher de nouveaux détails.

– Hélas ! j’ai bien peur que, même sachant où réside ton père, nous ne soyons pas plus avancées...

– Que voulez-vous dire, mère ?

– Que ton père est en France, dis-tu...

– Cela est certain, interrompis-je.

– Soit ! Il est relativement près de nous, si nous comparons sa résidence actuelle aux contrées lointaines qui l’ont abrité jusqu’ici. Il est dans notre voisinage ; mais rien n’est changé malgré cela à notre situation : même tout près, ton père demeure très loin !

Je courbai la tête : c’est cette pensée-là qui avait assombri ma joie depuis que je connaissais la vérité...

Pauvre mère, son cœur d’épouse lui signalait tout de suite le danger.

Mais, que n’aurait-elle pas pensé encore si elle avait été au courant de tout ce que je savais !

– Il est en France, continua-t-elle, c’est-à-dire

séparé de nous par quelques heures à peine de voyage ; et, alors qu'il n'a pas compté ses pas pour franchir des espaces invraisemblables, à la recherche de quelque curieuse tribu, il n'a pas eu le désir de venir ici voir son enfant et la femme qui porte son nom. Nous ne comptons donc plus dans son existence...

En entendant ma mère parler ainsi, il me fallut faire effort sur moi-même pour ne pas lui crier la vérité, lui dire que celui qu'elle soupçonnait d'indifférence était là, bien près de nous, et s'inquiétant de nos faits et gestes depuis bientôt six semaines.

Sans se douter du combat qui se livrait en moi, ma mère, justement, continuait :

– Il s'est refait, loin de nous, une autre vie... Une autre femme, d'autres enfants, peut-être, sont devenus le but de ses efforts. J'étais malade quand il s'est éloigné pour toujours... S'il m'avait véritablement aimée, aurait-il choisi un pareil moment pour partir ?

Une rougeur m'était montée au visage.

C'était la première fois que, devant moi, ma mère accusait mon père et je m'écriai, toute bouleversée, mais presque heureuse de pouvoir me soulager sur un sujet détourné :

– Je ne puis, maman, vous laisser interpréter ainsi le passé. Vous étiez malade, mais mon père l'ignorait ; les lettres qu'il vous écrivait lui étaient retournées sans avoir été ouvertes. Quand il se présentait chez vous, on lui répondait que vous n'étiez pas là. S'il insistait, on faisait appel à sa courtoisie pour qu'il s'éloignât sans scandale. Interrogez Félicie, si vous ignorez ces choses, et je vous affirme que, devant moi, elle n'osera pas les nier ! Cette femme a été votre mauvais génie ! C'est elle, véritablement, qui vous a séparée de mon père. Sans sa mesquine jalousie, sans son esprit étroit de paysanne butée, vous auriez continué de vivre heureuse auprès d'un mari qui vous adorait.

Étonnée de ce langage inattendu sur mes lèvres, ma mère me regardait en silence.

– Ton amour filial pour le cher disparu est trop sacré à mes yeux pour que je veuille le diminuer

en rien. Cependant, ma Solange, il ne faut pas accuser l'une de nous sans savoir. Je puis affirmer que ce n'est pas ma maladie, non plus, qui a déchaîné les événements. Celle-là, hélas ! ne fut qu'un résultat. Le vrai motif de notre rupture fut tout autre...

– Je le sais, mère ! Mais je puis vous affirmer que vous vous êtes terriblement abusée à ce sujet.

– Non, malheureusement... Mais tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir !

– Pardon, mère, je sais ! Le hasard m'a fait connaître cette vérité : c'est que, contrairement à ce que vous avez cru, mon père n'a jamais aimé que vous, alors qu'il méprisait la femme dont vous voulez parler.

Ma mère parut très agitée.

– Comment sais-tu ces choses ? Qui a pu te mettre au courant ?

– C'est la main de mon père, elle-même, qui m'a éclairée.

– De ton père ? Que veux-tu dire ?

– Écoutez, mère. J'ai en ma possession un

carnet de poche ayant appartenu à mon père. Sur ce carnet, celui-ci notait les principaux faits de son existence. Votre mariage, ma naissance, tout y est relaté...

– Eh bien ?

– Eh bien ! mon père y parle aussi de... de cette femme...

– Ah ! tu vois !

– En effet, je vois qu'elle le poursuit, qu'elle ne néglige aucune coquetterie vis-à-vis de lui, mais je vois aussi qu'il la fuit, qu'il la méprise et qu'il voudrait bien vous amener à vous séparer de cette fausse amie.

– Oh ! écoute, Solange, il faut que tu saches tout !...

Elle ouvrait la bouche pour me mettre au courant, mais une pensée dut traverser son cerveau, car elle s'arrêta et secoua la tête, son animation subitement tombée.

– Non, je n'ai rien à te dire. Ton père et moi, seuls devons connaître tout cela. Tu avais raison, tout à l'heure, ce sont les événements qui nous

ont rendus malheureux et non nos torts. Garde ta foi en l'inflexible droiture de ton père, il la mérite ; garde-moi aussi ton amour, ma Solange. J'ai pu être victime de coïncidences, mais je t'affirme que, volontairement, je n'aurais jamais éloigné ton père de moi ; j'étais malade, bien malade ! Quand j'ai recouvré la raison avec la santé, il était trop tard.

– Je sais... murmurai-je presque pour moi seule.

Et, en effet, je me rappelai ma visite à M. Spinder pour lui demander d'acheter le portrait de mon père. Quelle angoisse il avait montrée, quand je lui avais affirmé que ma mère était réellement malade lors de la première prétendue vente de la Châtaigneraie !

Oui, mes pauvres parents avaient été victimes d'un fatal concours de circonstances : ma mère malade n'avait pu s'opposer au départ de mon père et celui-ci, justement inquiet du silence que gardait sa femme, n'avait pas cru à la réalité de cette maladie intempestive. Comme le bonheur ou le malheur des gens tient vraiment à peu de

chose ! Un peu moins d'orgueil chez mon père, une garde-malade moins inflexible auprès de ma mère, et tous deux eussent vécu heureux, l'un près de l'autre ! Enfin, tout cela était le passé ! Il me restait à réaliser un présent plus riant.

– Mère, je vais vous remettre le petit carnet dont je viens de vous parler. Je n'ai pas voulu vous le confier plus tôt, car je craignais d'éveiller en vous de trop cruels souvenirs. Avec la certitude que mon père est vivant et que nous le reverrons bientôt, vous pourrez le lire sans trop de chagrin.

Je montai rapidement à ma chambre y chercher le petit livre confidentiel de mon père.

Ma mère le prit avec une réelle émotion.

– Je le reconnais, murmura-t-elle. Il le portait toujours sur lui dans la poche intérieure de son veston.

Des larmes obscurcissaient ses yeux quand elle posa religieusement ses lèvres sur la petite couverture de maroquin.

– Comment es-tu en possession de ce carnet ?

Qui te l'a remis ?

Une nouvelle rougeur empourpra mon front.

Cette fois, je ne pouvais, sans mentir, esquiver la réponse. Force me fut donc de dire la vérité. Au surplus, il ne pouvait être mauvais que le nom d'emprunt de mon père fût jeté dans la conversation.

– Je tiens ce carnet de M. Spinder qui l'a trouvé dans un meuble, à la Châtaigneraie.

– De M. Spinder ! répéta ma mère, dont le visage se colora à son tour, sous une gêne instinctive, à la pensée qu'un étranger pouvait être au courant de choses intimes ne regardant absolument qu'elle et son mari. Et cet homme l'a lu, sans doute ? questionna-t-elle.

– Je le crois.

– Comment te l'a-t-il remis ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Ma foi, mère, il me l'a donné avec quelques autres objets trouvés là-bas... deux miniatures anciennes, entre autres... et il m'a dit... il m'a dit que ces objets m'appartenaient certainement plus

qu'à lui.

– Mais plus particulièrement au sujet du carnet ?

– Ah ! oui, le carnet ? Je me souviens ! Il m'a fait remarquer que, sous la brièveté des phrases... on voyait que mon père aimait passionnément les siens... Il m'a dit aussi que...

– Que ?

– Que c'était une réponse à bien des choses passées.

– Ah ! fit ma mère, un peu interloquée, il t'a dit ça ?

– Oui, répondis-je doucement. Je crois que M. Spinder, en me remettant ce carnet, souhaitait qu'il arrivât jusqu'à vous.

– Mais pour quelles raisons ? dit-elle, étonnée et même un peu bouleversée.

– Il supposait peut-être que... que ces notes contenaient des preuves qui... qui vous éclaireraient sur certains faits... sur les choses qui ont motivé autrefois un désaccord entre mon père et vous.

– Vraiment, tu crois que ce M. Spinder éprouve le besoin de s’occuper des événements qui ont bouleversé, jadis, mon existence !

Tout l’orgueil de ma mère se réveillait dans son exclamation. Je compris trop tard que de telles réflexions ne pouvaient qu’éveiller sa susceptibilité féminine.

– Oh ! mère, je ne sais pas ! Je ne fais qu’une supposition ! m’écriai-je chaleureusement. Le châtelain est un homme incapable de commettre une indiscretion. Si vous saviez avec quel doigté, quelle délicatesse, il a toujours parlé de ces choses ! Je vous assure, ce monsieur est si bon, si comme il faut, que je serais désolée d’avoir pu lui nuire dans votre esprit par une interprétation maladroite de ses paroles.

– C’est bon ! fit-elle, radoucie. Je verrai ce livre et jugerai ensuite...

Je compris que toute insistance serait superflue en ce moment et je me disposai à prendre congé d’elle pour la nuit.

J’allai lui présenter mon front à baiser comme

je le fais chaque soir et, distraitement, elle me donna cette habituelle caresse.

– Mère, n’êtes-vous pas contente ? murmurai-je, déçue de lui voir un regard si soucieux. Aujourd’hui, j’ai la certitude de ne pas être orpheline : ne devons-nous pas nous réjouir ?

Le visage de ma mère s’éclaira subitement.

– Oui, tu as raison ! Mon mari vit. Tout le reste ne compte plus !

Et, longuement, nous nous étreignîmes.

20 juillet.

On devine que je fus longtemps, hier soir, à me retourner dans mon lit sans pouvoir trouver le sommeil. Je me réveillai donc, ce matin, assez tard, et il était déjà près de dix heures quand j’allai souhaiter le bonjour matinal à ma mère.

Je la trouvai dans sa chambre, en train de revêtir une élégante toilette de visites.

D’un coup d’œil surpris, je remarquai les dessous de soie, la chevelure coquettement

arrangée, le visage souriant et rajeuni.

Mais je ne pus m'appesantir sur cette métamorphose. Ma mère me désigna un siège dans un coin de la chambre.

– Assieds-toi là et, pendant que je vais achever de m'habiller, tu me fourniras quelques renseignements.

Les questions qu'elle allait me poser devaient encore augmenter mon étonnement.

– Parle-moi de ce M. Spinder... Comment est-il, comme homme ?

– Il est grand et maigre, répondis-je, subitement embarrassée.

– Ses cheveux ? insista-t-elle.

– Blonds.

– Sa moustache ?

– Oh ! une grande barbe... de longs favoris roux, plutôt.

– Et ses yeux ?

– Ils sont bleus... mais il porte des lunettes noires.

– As-tu jamais entendu dire qu’il avait voyagé en Afrique ?

– Il a beaucoup exploré cette contrée, je crois.

– Il t’en a parlé ?

– Non... ou plutôt il m’a dit avoir remonté aux sources du Nil avec M. de Rouvalois.

– Il a fait ce voyage vers la même époque que, d’après les notes du colonel, ton père lui-même effectuait pareil trajet ?

Pour toute réponse, prudemment j’eus un geste vague ; mais je me demandai qui avait bien pu renseigner ma mère si admirablement.

Et elle, un petit sourire heureux au coin des lèvres, continuait de me poser des questions de plus en plus inattendues.

– M. de Rouvalois n’est-il pas le fils d’un général ?

– Oui, mère.

– Et ne m’as-tu pas dit que ton père était allé à Marseille au-devant d’un ami ?

– En effet.

– C’était le père de cet ami qui, par lettre, avait renseigné si bien le colonel ?

– Oui.

– Tu m’as affirmé avoir vu la lettre ?

– Je l’ai lue effectivement.

– Elle était signée d’un général, je crois ?

– Oui, mère.

Elle se mit à rire.

– Tu as l’air foudroyée, ma pauvre Solange ! Allons, ne prends pas cette mine déconfite ! Je ne te demanderai pas si ce général ne portait pas le même nom que certain jeune monsieur de ma connaissance.

– Mais comment savez-vous, mère ?

– Que Maurice de Rouvalois est le fils d’un général en retraite ? Tout simplement parce qu’il me l’a dit lui-même. Nous avons bavardé longuement, tous les deux, l’autre jour... Il avait à cœur de m’apprendre qu’il était de bonne famille. Je n’ignore donc plus rien, quant à ses origines. Mais laissons ceci de côté, cette question est

secondaire. Je suis seulement étonnée que tu n'aies pas fait toi-même toutes ces remarques-là... Surtout après les annotations, au crayon, ajoutées récemment sur le petit carnet que tu m'as remis, hier soir.

– Quelles annotations ?

– Mais, n'as-tu pas parcouru ce carnet ?

– Si... J'ai lu tout ce qui concernait « autrefois ». Mais je n'ai rien vu qui ait été écrit récemment, comme vous le dites.

Ma mère parut surprise et, prenant le petit livre, elle me le tendit.

– Tu ignores cette page ?

– C'est la première fois que je la vois.

Et, en effet, je n'avais pas remarqué les quelques lignes qu'elle me montrait.

Elles avaient été écrites à la fin du carnet et après une vingtaine de pages restées blanches.

– Tu vois... ce sont des dates et des noms de pays : le Soudan, le Congo, le Cap, le Couando, le Transvaal, le Nil, la Mandchourie, tous ces

noms suivis de dates... En apparence, cela ne veut rien dire ; mais, si l'on rapproche ces noms de l'itinéraire suivi par ton père depuis quatorze ans, on s'aperçoit que ces notes sont terriblement révélatrices.

De la joie parut sur mon visage. Au fond, j'étais contente de voir que ma mère arrivait à la vérité sans que j'eusse été obligée de lui révéler mes propres observations.

En parlant, elle avait achevé de s'habiller.

– Vois-tu, fit-elle, ces notes au crayon ont été écrites par ton père ou par quelqu'un le connaissant tout particulièrement, puisqu'on est au courant de toutes ses pérégrinations. D'un autre côté, ce carnet te fut remis par un homme qui reçoit chez lui un monsieur que ton père a vu à Marseille, il y a quelques semaines... Je veux tirer cela au clair sans plus tarder.

– Qu'allez-vous faire, ma mère ?

– Aller à la Châtaigneraie.

– Vous ?

– Pourquoi pas ? N'ai-je pas un prétexte tout

trouvé : je désire rentrer en possession du portrait de ton père et M. Spinder a promis de donner une réponse aujourd'hui.

– Désirez-vous que je vous accompagne... pour les présentations ? offris-je timidement.

Elle se mit à rire. Jamais, encore, je n'avais entendu ma mère rire si souvent !

Et se posant debout, devant moi, elle me répondit gaiement :

– Mon nom suffira, je pense, à m'ouvrir les portes de la Châtaigneraie... Par ailleurs, ai-je si mauvaise mine qu'il me faille ta recommandation pour être bien reçue ?

– Oh ! mère ! protestai-je, amusée par sa réflexion, je n'ai jamais voulu dire une chose pareille.

Puis, la regardant, si fine, si distinguée dans son élégant fourreau de satin noir, j'ajoutai avec émotion :

– Comme vous êtes jolie, maman, avec cette expression de joie sur le visage ! Comme vous êtes touchante, aussi, si fragile dans vos

vêtements noirs ! Oh ! que je voudrais que mon père se trouvât sur votre route, aujourd'hui ! Est-ce qu'il pourrait résister à l'appel doublement irrésistible de votre charme et de votre tendresse ?

– Alors, dis-moi bonjour pour me porter bonheur.

Elle me prit la tête dans ses deux mains et me regarda avec affection.

– Brave petite Solange. Pour m'épargner des désillusions, tu n'as voulu m'apporter jusqu'ici que des certitudes. Ton amour filial pour l'absent que je n'avais pas osé entretenir, pourtant, t'a guidée jusqu'à ton père ; mais des doutes te restent encore et tu hésitais à parler... Chasse tes dernières craintes, ma Solange : le cœur d'une femme bat aussi fort que celui d'une fille ; laisse ta mère agir, c'est son tour...

En l'écoutant, des larmes m'étaient montées aux yeux.

Avait-elle donc deviné l'obscur crainte que je repoussais depuis la veille, comme si, non

contente de redouter, en cette occasion, la fierté outragée de mon père, je devais appréhender aussi le ressentiment de ma mère ?

Et, pensant à l'absent qui avait tant souffert ou tant expié selon que sa conscience lui reprochait ou non quelque chose, j'osai dire :

– Mère, si le hasard plaçait mon père devant vous, est-ce que vous parleriez du passé, dans un sens ou dans un autre ?...

Elle comprit la subtilité de ma demande.

– Oui, j'en parlerais, fit-elle gravement. Mais ce serait pour demander pardon d'avoir douté...

– Oh ! merci.

Un flot de larmes bienfaisantes s'échappa de mes yeux.

Ma mère me serra dans ses bras tendrement.

– Il faut avoir confiance, ma Solange. L'avenir peut être beau ; de longues années nous restent encore pour être heureuses. Sèche tes larmes, le temps de nos épreuves va finir.

– Oh ! oui, que cela soit ! Cela doit être !

m'écriai-je avec foi.

Elle redressa, devant la glace, une mèche de ses cheveux que nos effusions avaient dérangés.

– Allons, je pars, fit-elle ensuite. La voiture est prête. Dans un quart d'heure, je serai là-bas...

Quelques secondes après, ma mère prenait place dans la victoria correctement attelée de deux chevaux. Auguste et son neveu avaient revêtu la livrée de notre maison et se tenaient, impeccables, sur le siège de devant.

Ma mère ne sortait que fort rarement ; mais chaque fois que, pour une visite ou une promenade, elle avait quitté les Tourelles, je l'avais toujours vue entourée du même cérémonial : un équipage de luxe et deux domestiques en livrée.

Aujourd'hui, fut-ce l'effet de mes dispositions à la joie, je trouvai ma mère plus grande dame que jamais et la victoria attelée à la perfection.

Dussé-je passer pour une jeune fille arriérée, j'avoue qu'à la plus moderne automobile de luxe j'ai toujours préféré un bel attelage.

Tant que je pus suivre des yeux la voiture qui s'éloignait, je restai debout sur le perron. J'avais à peine gagné la bibliothèque, où je comptais m'installer pour y attendre le retour de ma mère qu'un bruit de moteur arriva du dehors.

D'un bond, je retournai sur le perron.

C'était l'automobile de la Châtaigneraie qui s'avavançait dans l'avenue.

Un instant, je redoutai presque que ce fût mon père.

« Quel contretemps fâcheux, pensai-je. Justement, maman vient de partir. »

Mais, de l'auto arrêtée, M. de Rouvalois descendit seul.

Nos mains s'étreignirent en silence.

– Je viens en messenger de joie, m'expliqua-t-il, comme je l'entraînais au salon ; M^{me} de Borel peut-elle me recevoir ?

– Mère n'est pas ici. Vous avez dû croiser, tout à l'heure, sa voiture sur la route.

– En effet, il me semblait avoir reconnu votre

domestique.

– Vous aviez une communication à lui faire ?

– Oui. M. Spinder m’envoyait auprès d’elle pour la prier de bien vouloir lui accorder une entrevue cet après-midi, soit ici, soit chez lui.

– Maman est justement partie pour la Châtaigneraie.

– Vous lui avez dit...

– Rien, interrompis-je. Mais elle a deviné bien des choses. Elle a fait des rapprochements, et elle est partie vers M. Spinder, persuadée qu’il doit savoir où réside son mari.

Et je racontai à mon compagnon les singulières questions que ma mère m’avait posées à mon réveil.

Quand j’eus achevé mon récit, je lui demandai quel accueil il pensait que ma mère allait recevoir.

– Celui que je vous ferais, après une telle séparation, répondit-il en souriant.

Une rougeur empourpra mon visage.

– Soyez sérieux. Ce n'est pas une réponse, cela !

– C'est cependant ce que m'a répondu votre père, quand je lui ai posé semblable question, tout à l'heure.

– Alors, vrai, mon père plaisantait ? Il était gai, ce matin ?

– Très gai ! La façon dont vous avez reçu Sauvage, hier, l'avait mis de belle humeur.

– Pauvre Bernard ! Il était désespéré en me quittant.

– Je vous crois ! Il est accouru tout en larmes à la Châtaigneraie nous raconter la chose. Ce brave garçon est persuadé qu'il a agi en traître vis-à-vis de vous et, pour se punir, il a fait le serment de ne pas remettre les pieds au château tant que vous ne lui aurez pas pardonné.

– Et cela a mis mon père en gaieté ?

– Véritablement, parce que Sauvage a osé lui dire que c'était sa froideur à lui, comte de Borel, vis-à-vis de sa fille, qui était cause de tout le mal.

– Il a osé dire cela ?

– Sans réticence... Vous savez bien que Bernard parle toujours très franchement.

– Et mon père ne s'est pas fâché ?

– Au contraire ! Il a consolé gaiement son ancien soldat en l'assurant que tout s'arrangerait pour le mieux.

– Et vous... aviez-vous répété à mon père ce que je vous avais dit ?

– Vos paroles furent fidèlement rapportées.

– Qu'est-ce qu'il a dit, alors ?

– Rien.

– Comment, rien ? fis-je, interloquée.

– Votre père a écouté en silence ma communication et ce n'est que très tard, dans la soirée, qu'il y a fait allusion.

– Et alors ? questionnai-je avec impatience.

– Faut-il que je vous répète textuellement la réflexion de M. de Borel ? demanda le comte avec un sourire taquin.

– Mais, évidemment.

Sur le visage de mon interlocuteur, un éclair de joie malicieuse passa.

– Alors, reprit-il, écoutez-moi : « Sapristi ! m'a dit votre père, elle est terrible, ma fille ! Elle est presque aussi volontaire que moi ! Si je ne me rends pas immédiatement à ses désirs, elle est capable de me brouiller avec tous mes amis et même avec moi-même. Elle a déjà presque réussi à me persuader que j'ai, vis-à-vis d'elle, d'abominables torts. Grâce à elle, Sauvage n'est pas loin de me considérer comme un père sans entrailles. Et vous-même, Maurice, par une pression que je ne veux pas qualifier, mais que je juge monstrueuse, elle a obtenu que vous passiez complètement à sa cause... » Puisque vous désiriez connaître la pensée de M. de Borel, voilà, mademoiselle Solange, exactement ce qu'il m'a dit hier !

– Ce n'est pas sérieux ! Vous vous moquez de moi, ce matin ! protestai-je avec une moue de désappointement.

– Je vous assure...

Mais je l'interrompis. J'avais subi tant de

désillusions depuis quelques semaines que j'avais du mal à me hausser jusqu'à son insouciant gaité.

– Comment mon père a-t-il pu être joyeux en vous entendant lui rapporter mes paroles ? A-t-il donc pour moi si peu d'affection qu'il lui soit indifférent de posséder ou non ma confiance ?

– Oh ! petite amie, que voilà de bien grands mots pour si peu de chose ! M. de Borel a réfléchi silencieusement après m'avoir entendu, inquiet sans doute de la réprobation que contenaient vos réflexions... Ce n'est que plus tard, persuadé intimement que vous n'aviez pas voulu lui faire de la peine, mais que vous aviez seulement cherché à exercer une pression sur ses décisions, qu'il s'est diverti de votre habile tactique. Vous voyez que point n'était besoin de vous tourmenter de cette gaité paternelle !

– C'est vrai ! Je suis nerveuse, ce matin ! Si vous n'étiez pas venu, je sens que j'aurais pleuré d'angoisse, toute seule, dans la bibliothèque, en attendant le retour de ma mère.

– Pleuré ? Et pourquoi ? dit-il affectueusement

en me pressant la main. Avez-vous si peu de confiance en votre père et en moi ?

– J'avoue que j'ai douté. Hier, en vous parlant, je me sentais très brave, très décidée ; puis, peu à peu, dans la soirée et dans la nuit, de la détresse a monté en moi sans que je pusse m'en défendre... Je me disais que j'aurais peut-être mieux fait d'aller me jeter aux pieds de mon père et de le supplier de nous accueillir, ma mère et moi... Je me disais... Ah ! que n'ai-je pas pensé, depuis hier, devant ce fait brutal : mon père a vécu six semaines à nos côtés sans se révéler à nous !

– Écoutez, Solange, fit Maurice, redevenu sérieux, il faut que je vous explique les motifs d'une telle attitude de la part de votre père. Cela va m'obliger à toucher certains sujets... Vous me pardonnerez, il faut que je les évoque pour que vous me compreniez bien.

– Vous faites allusion à la brouille qui a séparé mes parents ?

– Justement.

– Parlez-en librement... Je sais bien que ma

mère, la première, s'est crue en droit de quitter la Châtaigneraie.

– Vous savez aussi que toutes les tentatives de conciliation faites par votre père ont échoué malheureusement ?

– Je sais.

– Chassé, dédaigné, méprisé en apparence par celle qu'il aimait, votre père est parti blessé dans l'âme, tout son orgueil tendu à disparaître sans autre explication : « Vous me chassez ? Je pars ! s'est-il dit. Vous refusez de me répondre, je ne vous écrirai plus ! Vous ne voulez plus me voir, vous ne me verrez plus ! Nous étions mari et femme ; désormais, nous serons étrangers... » Et il est parti.

– Implacable décision ; il l'a tenue pendant quinze ans ! murmurai-je amèrement.

– Il la tiendrait encore si les événements n'avaient point contrarié ses intentions. Quand il est venu ici, il y a deux mois, sous un faux nom, il ne comptait y demeurer que quelques jours : le temps de régler quelques affaires au sujet de la

Châtaigneraie. Il tenait à mettre celle-ci à votre nom pour que vous puissiez vous marier selon votre rang. Ce n'était pas un époux ni un père qui revenait, c'était un chef de famille qui s'inquiétait du sort de sa descendance. Sa fille avait besoin de lui, à présent ! Ne fallait-il pas la rétablir dans son vrai milieu d'opulence ? Ne devait-il pas lui assurer un riche mariage et une fière alliance ?

– Ainsi, mon père ne revenait que pour s'occuper de mes intérêts matériels ?

– C'étaient ses projets avoués. J'ai toujours pensé que, dans le fond de lui-même, à son insu, d'autres espoirs avaient dû fermenter. Quoi qu'il en soit, je le répète, dès ses premiers pas ici, les événements battent en brèche ses projets.

« Son auto a une panne et, dans le passant qui lui offre assistance, il reconnaît un serviteur dévoué.

« Il revient chez lui et, sur le seuil de sa demeure, une jeune fille l'accueille en revendiquant bien haut le droit qu'elle a, aussi, d'habiter ce logis.

« Et deux jours après, sous son toit, l'enfant tenace le poursuit de son amour filial. Elle réclame des comptes, interroge un notaire et, terriblement cruelle dans sa logique, elle crie bien haut, sans se douter que celui dont elle parle peut l'entendre : « Mon père n'a pu disparaître pour toujours ! Il ne pouvait pas oublier qu'il avait une fille. À cause de moi, je suis sûre qu'il reviendra... » Dans l'âme du malheureux, quel drame intime ces paroles de l'enfant ont-elles dû déchaîner !

« Et, tous les jours, la volonté de l'homme est attaquée par l'affection de l'enfant. Sous ses yeux, le père voit s'épanouir la flore filiale qui ne demande qu'à être cueillie. Vingt fois, il lutte contre lui-même pour ne pas serrer dans ses bras l'enfant qui ne parle que de lui et qui mêle son nom à tous ses projets d'avenir.

« Puis, c'est la mère. L'appel est plus discret, mais avec tant de foi l'enfant innocente affirme la fidélité et l'amour de l'épouse. Celle-ci, elle-même, ne lui en donne-t-elle pas une preuve éloquente en offrant de sacrifier une partie de sa

fortune, bien réduite pourtant, au rachat d'un simple portrait ?

« Enfin, je ne parle que pour mémoire de l'ami de chaque jour, du confident familial qui a embrassé la cause des deux femmes.

« Oui, tout concourait à briser l'énergie de votre père. Hier soir, en vous faisant bravement le champion de votre mère, vous avez emporté ses dernières résistances.

« – Va, m'a-t-il dit ce matin, va trouver ma femme et mon enfant et dis-leur que je suis ici, que je les attends ou que je suis prêt à aller les chercher. Je ne saurais plus me passer des baisers de ma fille et je crois que je ne pourrais plus vivre en paix éloigné de celle qui, si fidèlement, a gardé mon souvenir depuis quinze ans.

« Et me voici, petite Solange. Je suis venu vers vous, selon qu'il me l'avait ordonné.

On devine avec quelle religieuse émotion j'avais écouté parler M. de Rouvalois !

– Vous avez bien fait de me dire ces choses, fis-je lorsqu'il eut fini. Vous m'avez redonné

confiance. À présent, je comprends mieux mon père. Son attitude en telle ou telle circonstance me meurtrissait, car j'avais beau l'examiner sous tous ses angles, je ne la comprenais pas nettement. En me l'expliquant vous me l'avez rendue claire et elle me paraît toute naturelle, maintenant. Oui, je comprends, il ne pouvait voir en moi, autrefois, que l'enfant de son sang, celle destinée à assurer sa descendance, à perpétuer sa race ; tandis qu'aujourd'hui il me sent sienne, non seulement par le sang, mais aussi et surtout par le cœur, par le caractère, par l'état d'esprit qui répondent aux siens.

« Oh ! merci, monsieur de Rouvalois, de m'avoir parlé comme vous venez de le faire. Ce n'est vraiment qu'à présent que je goûte la véritable joie d'avoir retrouvé mon père.

– Et vous êtes désormais rassurée sur tous les sujets ?

– Oh ! oui, sur tous !

– Même ceux qui concernent le sort de M^{me} de Borel ?

– Puisque mon père lui-même vous a dit de venir la chercher.

– Je puis donc vous parler, à présent, d'un sujet qui m'est aussi cher au cœur, sinon plus, que celui que nous venons d'avoir l'était à vous-même.

Son ton, doucement grave, me remua étrangement et ma main, dans la sienne, se mit à trembler.

Il perçut mon émotion, car il porta mes doigts à ses lèvres.

– Je vous aime, Solange, je vous aime de toutes les forces de mon être qui aspire ardemment à vous. Plusieurs fois déjà, j'ai osé, devant vous, faire allusion à mes sentiments, sans que jamais vous ayez cru devoir me décourager.

Bien que je fusse très troublée par ses paroles, je ne pus m'empêcher de le taquiner. Peut-être ne cherchais-je qu'à cacher mon émoi.

Je l'interrompis donc :

– Mais vous ai-je encouragé, en revanche ? fis-je, affectant un grand sérieux.

– Beaucoup et souvent ! riposta-t-il en souriant.

– Vraiment ?

– Tenez, ne serait-ce qu'en ce moment. Je suis seul avec vous, depuis longtemps déjà, dans cette pièce, et je me plais à croire que vous ne commettriez pas cette inconséquence avec une autre personne.

Quelle pensée malicieuse me poussa à le taquiner plus encore ? Il avait l'air si sûr de lui, en me parlant, si certain aussi de mon affection, que ce fut peut-être tout simplement par esprit de contradiction que je répliquai, avec une indifférence superbe :

– C'est vrai ! J'avoue que voici un fait très grave relevé contre moi. Cependant, dussé-je mettre votre vanité à très grande épreuve, je dois reconnaître que, dans l'état d'esprit où je me trouvais lorsque vous êtes arrivé, n'importe qui, venant me parler de mon père, aurait été bien accueilli.

Un nuage passa sur son front.

– Soit, concéda-t-il, je viens de me tromper grossièrement sur votre amicale attitude... et je ne méritais pas une meilleure réponse pour avoir montré tant de présomption. Un fait certain persiste, cependant : je vous aime ardemment et vous ne m'avez pas répondu. Mon père est en route, depuis ce matin, pour venir demander votre main à vos parents. Je sais que votre père verrait ce mariage avec joie ; j'ose espérer que madame votre mère n'y mettra aucun empêchement ; mais vous, Solange, ne me rassurerez-vous ?

– Si mon père désire ce mariage, je lui obéirai !... répondis-je, affectant une humble soumission.

Mais la joie qui brillait dans mes yeux devait démentir mes paroles, car je vis mon interlocuteur sourire imperceptiblement.

– Alors, tant pis pour moi, fit-il avec un grand sérieux. Comme je ne veux pas être le triste héros d'un mariage d'obéissance, j'attendrai pour vous reparler de mes projets. Je ne doute pas qu'après avoir passé quelques années au Brésil je ne vous paraisse beaucoup plus digne d'intérêt

qu'actuellement.

– Au Brésil ! En voilà une idée ! Mais je ne veux pas que vous alliez encore dans ces vilains pays étrangers.

– Que ferai-je en France, puisque vous ne m'aimez pas ?

– Évidemment... c'est certain ! Je ne vous aime pas ! Mais je n'en accepte pas moins de devenir votre femme... ne serait-ce que pour vous rendre malheureux... très malheureux ! C'est navrant, je prévois que je serai une détestable épouse.

– Tant pis, j'aime mieux en courir le risque que de voir un autre mortel prendre ma place à vos côtés.

– Je ne vous fais pas peur ?

– Non, je suis assez brave, heureusement ; et puis... vos menaces manquent de conviction.

Nous nous regardâmes et, subitement, notre factice gravité tombant tout d'un coup, nous éclatâmes de rire ensemble.

Mes mains allèrent s'emprisonner dans les

siennes et un élan me jeta tout contre lui.

Et, pendant qu'il posait, pour la première fois, ses lèvres sur mon front, je ne sus que répéter :

– Oh ! que je suis heureuse ! Que je suis heureuse !

Soudain, la pendule sonna douze coups et, presque au même moment, la porte s'ouvrant, Félicie annonça :

– Madame est servie !

M. de Rouvalois et moi, nous nous regardâmes en souriant.

– En ce moment, fit le marquis, Osram, à la Châtaigneraie, fait à peu près la même annonce. Voici deux déjeuners qui risquent bien d'être mangés en retard.

– En effet, mère n'est pas encore de retour et vous-même êtes bien loin du château.

Je m'interrompis, devenue subitement toute rouge. En éclair, je venais d'entrevoir le côté amusant de la situation, mon père et ma mère déjeunant peut-être en tête à tête à la Châtaigneraie pendant que moi-même et le comte

partagions, ici, le déjeuner qui nous attendait.

Mais le jeune homme, qui avait deviné probablement ma pensée, se hâta de chasser la subite gêne dont j'étais envahie.

– L'automobile nous attend. Je propose que vous m'accompagniez pour rejoindre vos parents au château. Je ne pense pas qu'ils se mettent à table sans nous, car ils doivent bien supposer que notre premier soin sera d'aller vers eux. Au surplus, il vous sera facile de revenir si nous rencontrons en route la voiture de M^{me} de Borel.

– Bravo ! m'écriai-je. Voilà une bonne idée !... Le temps de mettre un chapeau, des gants, et je suis à vous.

Puis, m'élançant vers la salle à manger, je prévins rapidement la servante.

– Inutile de servir, Félicie, nous ne déjeunerons pas ici.

– Ah ! bon. Et moi qui ai préparé un pâté chaud comme entrée.

– Mangez-le, ma bonne ! Partagez tout le repas entre les domestiques. Vous leur direz que

c'est en l'honneur du retour de leur maître. Mon père est enfin revenu, que chacun se réjouisse !

Le visage de la vieille bonne se décolora.

– Monsieur... Monsieur est de retour ?

– Oui, mon père est ici et ma mère est déjà auprès de lui.

Je la vis lever les bras. Il me sembla qu'elle jetait une invocation au ciel.

– Jésus, Marie !

Mais je n'en entendis pas davantage.

Rejoignant M. de Rouvalois, je la laissai plongée dans sa stupéfaction.

En route, notre auto croisa la voiture vide de ma mère. Et M. de Rouvalois me le fit remarquer :

– Vous voyez que mes prévisions étaient justes : M^{me} de Borel est restée auprès de votre père.

Un sourire radieux illumina mon visage. Pourtant, une humidité voilait mes yeux.

– Pauvre mère, après quinze ans de larmes et

de regrets, comme elle doit être heureuse, aujourd'hui !

Mon fiancé, – car, désormais, je ne donnerai pas un autre nom au comte, – mon fiancé me serra la main affectueusement.

– Les larmes sont finies... Passés aussi les mauvais jours. Pour tous, à présent, la vie doit avoir des sourires.

– Oui, confirmai-je avec ferveur, nous allons être heureux tous les quatre.

À peine l'automobile s'arrêta-t-elle devant le perron de la Châtaigneraie qu'un homme apparut au haut des marches, venant vers moi.

Il était grand et mince. Il avait l'allure de M. Spinder, mais n'en portait pas les grands favoris roux ni les grosses lunettes noires.

Interdite, le cœur battant, je m'étais arrêtée, n'osant pas prononcer le mot qui me montait aux lèvres.

Mais il me tendit les bras :

– Ma Solange...

C'était la voix de James Spinder, mais ce n'était plus lui !... Rayonnante métamorphose, c'était mon père, tel qu'il était naturellement et, pour la première fois, vraiment, je le voyais.

À son ardent appel, ma voix avait répondu avec non moins d'amour :

– Mon père !

Deux bras m'avaient saisie ; je me sentis serrée passionnément contre une poitrine d'homme et couverte de baisers.

– Ma fille, mon enfant chérie !...

Oh ! l'inexprimable tendresse que contenaient ces mots magiques !...

Et, à cette divine musique dont mes oreilles étaient déshabituées, mon cœur répondait par des mots aussi puissants et aussi émouvants :

– Mon père ! Mon père est là !

.....

7 août.

Je n'écrirai plus guère, à présent, sur ce petit

cahier. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit le proverbe, et, effectivement, je ne saurais, aujourd'hui, raconter les menus faits de mon existence sans répéter à chaque ligne cette phrase qui résume toute ma vie, maintenant :

– Je suis heureuse ! Je suis heureuse !

Dans quelques semaines, je serai mariée et si fière, si divinement heureuse d'être, pour la vie, la compagne de mon brave ami, de celui qui, ne me connaissant pas, m'a sauvé la vie là-bas, sur la route...

Nous demeurerons à la Châtaigneraie tous ensembles. Le château est assez grand pour abriter à la fois le bonheur de mes parents et le nôtre. Mon père et mon fiancé en ont ainsi décidé et j'ai accepté cet arrangement avec d'autant plus de joie qu'il me permettra, chaque jour, de voir mon père et, malgré mon mariage, de jouir longtemps encore du bonheur de l'avoir retrouvé le père de Maurice, le général de Rouvalois, viendra se réfugier auprès de nous pour jouir un peu de notre tendresse et de notre jeunesse. Il est veuf et n'a pas besoin d'une trop grande

habitation ; il se contentera donc des Tourelles, comme logis, malgré sa belle fortune. La propriété de ma mère étant située sur la route des Orties, le colonel Chaumont, en venant nous voir, pourra donc à loisir s'arrêter chez son vieux camarade pour parler avec lui des « anciens ».

Je ne terminerai pas cet exposé de l'avenir qui m'attend sans parler de mes humbles amis.

Je n'ai pas voulu que Bernard s'abstînt plus longtemps de venir à la Châtaigneraie et, le surlendemain même qu'il avait pris la décision de ne plus y paraître, je suis allée le trouver dans sa petite bicoque à l'orée du bois.

– Vous me manquez, Bernard. Je ne saurais plus aller à cheval, si vous n'étiez pas là, à mes côtés, pour me mettre en selle.

Le brave garçon tremblait en m'écoutant et je vis des larmes lui monter aux yeux.

– Ah ! mademoiselle Solange, si vous saviez combien j'avais de peine en songeant que vous étiez fâchée contre moi... Jamais, je n'aurais pensé que cela pouvait me faire tant de mal. Je

croyais que j'aimais M. Frédéric par-dessus tout : eh bien ! je me suis aperçu que, pour vous, c'était quasiment pareil... Lui ? Vous ? Ma foi, je serais incapable de choisir lequel il me faudrait suivre.

– Heureusement, vous n'aurez pas besoin de vous poser ce problème. Je ne quitterai pas mon père et, quand vous viendrez à la Châtaigneraie, vous nous y verrez tous les deux... Et, surtout, Bernard, n'oubliez pas que votre place y est marquée et que, plus tard, je réclamerai votre assistance pour apprendre l'équitation à mes enfants... quand j'en aurai !

– Hurrah ! pour la prospérité de la Châtaigneraie ! s'écria l'ancien soldat, dont toute la mélancolie s'était subitement envolée.

Et, depuis ce jour, je rencontre mon brave Sauvage dans tous les coins du château, toujours prêt à rendre service à ceux de nos gens qui ont besoin d'un coup de main.

Quant à Félicie, s'imaginant que son ancien maître allait la chasser, à présent qu'il était de retour, elle est accourue, tout en larmes, se jeter à ses pieds et le supplier de ne point la séparer de la

bonne maîtresse qu'elle avait vue naître. Mon père a été très grand dans sa générosité. Il ne lui a adressé aucun reproche et s'est contenté de lui dire qu'il espérait qu'elle se confinerait désormais, et n'en sortirait pas, dans ses fonctions de cuisinière.

15 septembre.

La Châtaigneraie abrite maintenant deux couples heureux : les parents, les enfants !

Dans le grand château trop longtemps silencieux, les voix animées vibrent d'éclats joyeux.

Vieux portraits, vieux meubles, vieilles murailles, réjouissez-vous : une nouvelle vie de prospérité plane à nouveau sur l'antique demeure.

Et vous, mânes orgueilleuses des ancêtres qui errez en ces lieux, voyez-nous d'un œil bienveillant. L'arbre portera encore des fruits féconds : la fille du comte de Borel perpétuera notre lignée.

Cet ouvrage est le 261^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.